

Jean-Paul Damaggio

Marxismes et occitanismes
selon Félix Castan

Editions La Brochure
124 Rte de Lavit
82210 Angeville
janvier 2017
ISBN : 978-2-37451-017-0
Plus de renseignements
sur <http://la-brochure.over-blog.com>
<http://viedelabrochure.canalblog.com>

*« C'est Castan qui disait un jour
Oui la France est une invention
Occitane qui a mal tourné. »*
André Benedetto

A Jean-Marc Buge
avec qui j'ai œuvré pour la culture occitane.

A Frédéric Fijac actuel rédacteur de la revue OC,
que j'ai tant apprécié en Tarn-et-Garonne.



Ce sigle du PCF est au carrefour de l'histoire des années 1980. Un retour de la faucille et du marteau par son inscription dans la croix occitane.

Par la suite le PCF perdra à la fois le souci de la faucille et du marteau et celui de la croix occitane.

Le dessin de couverture illustre un article de Rosendo Li que vous pouvez lire au document 14.

Sommaire

Introduction

Première partie : de la théorie vers la pratique

Le groupe de l'IRM

Henri Lefebvre

Le marxisme comme méthode ?

L'économie et la culture

Retour sur Henri Lefebvre

La vallée de Campan

Deuxième partie : de la pratique vers la théorie

L'identité

Le Festival

La Mòstra

La Maison des Jeunes de Larrazet

Le cas spécial des Drapiers jacobins

Le Baroque

Olympe de Gouges

Conclusion **Documents :**

1-Brefs éléments biographiques

2-Le Patriote du Sud-ouest, dossier 1952 (textes Castan, IEO, et Marty)

3-Castan face aux historiens communistes (Bourderon-Castan)

4-Débat à Toulouse : Castan, Mazauric, Sicre...

5-La région ça n'existe pas ? Jean-Claude Lévy

Réponse de Félix Castan, « Un plateau de fromages... » à Jean-Claude Lévy
(Révolution n° 146)

6-Les drapiers jacobins, Benedetto, Castan, Mazauric

7-Sur l'Inquisition, 1982, Jean-Paul Damaggio

8-Castan-Ingres, 23e Festival d'Occitanie, 1980

9-René Merle à Larrazet, 8 novembre 2008

10-F. Castan : "Poupre et Compagnie: Lutte des classes ou lutte des langues ? La Mòstra del Larzac - n°2, 31 mars 1976

11-P-V réunions de l'Institut de Recherches Marxistes (IRM) Toulouse Groupe 2

12-Réponse aux communistes de Montpellier

13-Henri Lefebvre et l'Occitanie, Autrement 1980

14-La Mòstra 1994, Rosendo Li, Point Gauche ! 1995

15-Claude Sicre et Louis Destrem, L'Humanité, 1988

16 - Se casser, se caser, ou se caler, J-P Damaggio (1987)

17 - Révolution n°724, 13 janvier 1994, Castan, Tribune de discussion du 28 ème Congrès du PCF

18 - Ultime lettre de Félix Castan à mon adresse

19 - Commentaires de J-P Damaggio à la lettre précédente

20 - Article de Castan : la revue Europe, 1985

21 - Dossier *Siège de Montauban* de Benedetto **Sources**

Avertissement

Le phénomène Castan est une galaxie.
Je n'évoque qu'une planète signalée par le titre du livre. Comme pour toute galaxie, il est dangereux d'en extraire un élément mais j'ai la prétention de penser que les deux qui sont retenus, font système.

Introduction

Trente ans après, les mutations du monde qui n'ont pas été celles attendues, ont rendu inopérants mais pas inutiles les multiples combats de Félix Castan. Sortir des cartons de vieux dossiers élaborés à **partir d'une expérience vécue** avec un groupe qui décida de 1980 à 1988, de confronter mensuellement le marxisme, l'occitanisme¹, et les théories de l'écrivain montalbanais² peut permettre de saisir la part toujours utile et la part dépassée.

Nadine Piccaudou-Catusse vient de publier en septembre 2016, un livre³, qui évoque l'un des membres du groupe, Guy Catusse, et cette lecture m'a replongé dans l'ambiance de l'époque. J'en ai déduit que, faute de pouvoir, à présent, nous ouvrir la voie d'un monde plus démocratique, les combats de Castan et sa persistance à vouloir penser le monde, avaient le mérite original d'éclairer le triste chemin parcouru.

Un exemple ?

Dès 1957 Castan, en proposant un festival pour Montauban, a eu la juste intuition que cette forme d'action culturelle allait envahir la France. Il a souhaité lui donner une orientation que nous découvrirons. En 2017, s'il revenait et découvrait que le Festival de l'été à Montauban est sous contrôle total de la mairie de la ville, il serait horrifié.

Avec Félix j'ai partagé l'idée que l'étude historique était un des axes majeurs pour comprendre le monde et travailler, à partir de là, à sa transformation démocratique. Je continue sur cette voie en reconnaissant cependant que les mutations opérées rendent illusoire les outils forgés auparavant, dans la lutte sociale, culturelle, politique. En conséquence, ce retour en arrière, n'a pas pour but de relancer un élan perdu, mais de défricher des terrains inconnus.

Des fragments du travail du groupe de l'Institut de Recherches Marxistes (IRM) à la base de cette étude ont été publiés dans deux brochures : ***Une identité ouverte, Esquisse d'une phénoménologie de l'Occitanie*** et ***Au risque des régions... L'occitanie anti-régionaliste***⁴ avec pour cette dernière, une préface de Christophe Gonzalez écrite en 1990. Dans la deuxième les documents sont le plus souvent partiels : l'un est repris en entier⁵.

¹ Castan ne fut pas le seul à vouloir marier occitanisme et marxisme. En 1970 sur la couverture du premier disque de Claude Marti nous pouvions voir l'image classique du Che, et bien d'autres cas existent.

² Mon engagement occitaniste a été beaucoup plus large, au sein de l'IEO (local et national), au sein de la Linha Imaginot avec l'ami Jean-Marc Buge, au sein de Tr'oc créé avec l'ami René Merle, et pédagogiquement avec l'ami Pautal et d'autres, dans un autre journal Lo Caoulet, et les animateurs de Practicas. En 1987 je publie : ***Mary-Lafon quel combat ! ?***

³ J'ai pris des trains dans l'hiver Nadine Piccaudou-Catusse Ed. Arcanes 17

⁴ Publié aux Editions Cocagne en 2002

⁵ Voir document n°5

Auparavant, aux mêmes éditions, en 1984, Félix avait publié ***Décentralisation Manifeste multi-culturel (et anti-régionaliste)***.

Si j'ai suivi l'action avec le groupe marxiste, j'ai peu participé aux ***Journées du Baroque*** qui se tenaient à Montauban et qui étaient une autre forme de théorisation du combat castanien.

Pour éclairer mon analyse j'ai ajouté plusieurs documents **contradictaires** éloignés de tout souci d'illustration pour que chacun, se fasse sa propre idée, plus importante que la mienne.

Je suis devenu occitaniste par passion tardive des langues, puis en 1995, j'ai troqué ce combat pour celui autour de l'espagnol et de l'italien (avec de nombreux voyages à la clef). En conséquence, éloigné du combat occitaniste depuis vingt ans, en me replongeant dans les vieux papiers j'ai retrouvé avec intérêt les lignes de forces d'un questionnement qui reste d'actualité (c'est la part d'utile) et qui justifie cette étude (où surgira la part d'inutile) :

- La nation face au nationalisme
- La décentralisation face à la déconcentration
- L'identité face à l'identitaire
- La pédagogie face à la technique pédagogique
- Le marxisme face à son futur
- L'histoire face à la géographie
- La modernité face au modernisme
- La révolution par la culture

Ni «disciple» de Castan ni un de ses opposants, je me situe parmi les inventeurs du mieux impossible. Jacques Blin⁶ a publié une étude un peu équivalente à partir du cas du Languedoc-Roussillon. Elle éclaire les liens complexes entre communistes et occitanistes pour la période 1974-1983. Cette publication seulement autoéditée (elle aurait mérité une diffusion plus large) rassemble des informations où Félix Castan est souvent cité, y compris dans les dernières lignes de conclusion : « *La réflexion pour une VIème République est ouverte, alors à vos méninges, à nos confrontations fraternelles, à nos élaborations collectives... afin que les débats multiples qui ont traversé ce recueil, constituent un apport pour «Redéfinir la France» comme disait Félix-Marcel Castan, la France «nation une politiquement et culturellement plurielle».*⁷ »

Une occasion de vérifier, pour la période, l'énorme agitation languedocienne des communistes sur le sujet occitaniste, face au quasi néant dans l'univers communiste toulousain : Montpellier la dynamique face à Toulouse l'endormie.

Ceci étant, l'étude précieuse de Jacques Blin, si elle croise des points que j'évoque (le rapport culture/ économie), a un objectif plutôt politique quand le mien veut tendre au philosophique. Ce livre fait suite à celui sur Benedetto⁸ et que mon ami René Merle avait accepté de préfacier

⁶ *Pouvoir Régional Langue et Culture Occitane, actualité d'une interpellation culturelle pour une construction démocratique*

⁷ Pour moi toute nation est par définition plurielle.

⁸ Avignon 2010, Benedetto, Off / Marthaler, In, Editions La Brochure, 134 pages, 13 euros

Première partie

De la théorie vers la pratique

Le groupe de l'I.R.M.

Dans le livre sur Benedetto j'écrivais :

«Que Benedetto appartienne à l'Occitanie est une évidence, sauf que l'Occitanie n'est pas une évidence. Le comédien avignonnais se construira l'Occitanie de sa référence à travers une formule qu'il citera souvent en précisant le nom de son créateur, Félix Castan. Dans un long texte de Benedetto publié le 16 juillet 1977 dans L'Humanité⁹, nous lisons :

«*L'Occitanie a engendré la France* ».

Cette vigoureuse formule de Félix Castan qu'il développe d'une autre manière, je la fais mienne au point où j'en suis d'une lente réconciliation avec la France, par le chemin occitan. Mais pas n'importe laquelle ! Celle-là seule capable de se concevoir, comme un devenir acceptable, transformable, et non comme une idée enfin réalisée. »

Trois ans après, à la Fête de **L'Humanité** Benedetto lira son texte poétique **Le memento occitan** où il dit d'une autre façon la même chose :

« *C'est Castan qui disait un jour
Oui la France est une invention
Occitane qui a mal tourné.* » »

Cette double citation, en lien avec *L'Humanité* annonce une autre appartenance, la famille communiste. Quand on ajoute que la poésie de la dite Fête de 1980 est présentée avec le concours de la Compagnie Lubat, on s'ancre encore plus dans la même communion qui ne peut cependant pas être la simple communion orthodoxe de la «religion» du PCF. La vision que ce parti avait de la France une et indivisible, était jusqu'au tournant de 1976 contraire à la vision qu'en avait Benedetto.»

Le groupe de l'IRM qui naît en 1980 dans le cadre de la régionalisation de l'Institut, affrontera les questions évoquées par Benedetto. Une quinzaine de personnes se réunissent mensuellement, soit à la fédération du PCF de Tarn-et-Garonne, soit à celle de la Haute-Garonne. La grande majorité a des fonctions enseignantes et communistes. Dans le compte-rendu¹⁰ de la réunion du 13 février 1982 Castan mentionne la première intervention originale de Guy Catusse :

«*Guy Catusse explique pourquoi il assiste à cette réunion, alors qu'autrefois l'existence d'une question occitane ne lui paraissait pas évidente. C'est la rencontre de militants occitans qui l'a convaincu. L'œuvre littéraire et militante est au commencement de toutes proses de conscience.*»

Je ne sais si le compte-rendu reflète bien le propos de Catusse mais la nouveauté est incontestable : un militant communiste surtout mobilisé par les questions politiques et peu occitaniste, décide ce détour par la question occitane. Le même document mentionne ma propre intervention en ces termes :

⁹ Cet article m'a surtout marqué par l'analyse de l'histoire de la carte postale en général qu'y propose Benedetto. « A partir de quel moment l'être humain a-t-il fait problème dans la surface de la carte postale » (sauf le gardian de Camargue à cheval tel qu'il n'a jamais existé !)

¹⁰ Pour chaque réunion Félix produisait un compte-rendu et pour en faire connaître l'esprit il y en a deux parmi les documents.

« La difficulté de notre recherche consiste (l'intervention de J-P Damaggio le suggère) à reconnaître des particularismes locaux sans les confondre avec l'identité proprement occitane. Celle-ci n'est jamais donnée, elle n'est pas une qualité innée : elle s'acquiert par l'étude, ainsi qu'on a pu l'entrevoir au cours d'un débat à Larrazet en 1981. Deux champs de recherche : identité occitane et identités communales. Parallèles et complémentaires. »

Philippe Malrieu, psychologue communiste important, a les colonnes de *La Pensée* qui lui sont ouvertes.

Pour le Lot c'était Christophe Gonzalez qui soutenait avec attention, Félix Castan.

Pour Montauban, le participant majeur était Christian Dignac, à la grande culture, et un complice de toujours de Félix. Le seul non enseignant avec Claude Sicre.

Pour le Tarn-et-Garonne, Alain Daziron, d'une famille communiste, comme Dignac, apportait l'expérience de Larrazet.

Bernard Dutaur, enseignant toulousain, membre du GFEN a toujours insisté sur le passage de la théorie à l'action. Au fil des années chacun a répété ses marottes : pour moi c'était le rapport entre région (pas celle administrative mais celle historique comme le Quercy) et l'inter-région occitane.

Yvette Lucas et Marcel Sansas étaient deux toulousains, piliers historiques du PCF qui ont apporté une pensée évolutive en fonction des débats surtout pour Yvette Lucas, la seule femme du groupe.

Un groupe varié, riche de multiples personnalités qui a décidé au bout d'un moment de s'ouvrir en commençant par la pédagogie, thème concret cher à Castan, thème qui peut étonner. Il s'agit de la pédagogie non par ses techniques mais par son fond : enseigner au primaire à partir du local, du concret. Faire des enfants les enquêteurs de la vie communale. Par cette occasion nous avons rencontré des communistes de l'Hérault qui animaient une revue, **Practicas**, que j'ai essayé de soutenir technique-ment. Le P-V de cette réunion est un des quatre P-V, dans la liste des documents¹¹. Pour cette fois la liste des présents est indiquée et étrangement dans le P-V les invités sauf un, semblent avoir été muets !

L'action de Claude Sicre¹² dans le groupe

Admirateur de Tocqueville, c'est plus l'occitanisme (et la passion de Claude pour Félix) que le marxisme, qui a conduit Sicre à participer au groupe.

A partir de 1986-1987 il plaide pour l'invitation de personnalités extérieures afin de faire connaître les positions du groupe et pour écouter en retour les réponses.

Le premier invité fut Michel Clouscard que Sicre avait défendu dans un bel article de VVAP¹³ (il le connaissait parce que son épouse d'alors faisait la frappe de ses livres). Clouscard, habitant de Gaillac, était un marxiste iconoclaste, dans l'esprit d'Henri Lefebvre, qui souhaitait prendre à bras le corps le capitalisme version «séduction» comme il l'a expliqué. J'ai peut-être l'enregistrement du débat qui fut épique et que je résume par cette provocation :

« De toute façon les troubadours n'étaient que dans profiteurs (dans tous les sens). Voici leur intelligence. »

¹¹ Voir document 11.

¹² Voir document 15.

¹³ Journal de Volem Viure Al País

Je dis «provocation» mais qui s'appuyait sur une étude de 10 ans du mode de production féodal¹⁴ ! Ce fut sa thèse présentée devant un jury avec Sartre, Lefebvre, Leroy-Ladurie... Clouscard et Sicre partageaient (et moi avec) une critique marxiste de Mai 68, à commencer par le slogan de «société de consommation» quand toute société repose d'abord sur un mode de production. Clouscard était un «albigeois» dans tous les sens du terme, que la mère rêvait, en mineur de Carmaux, et qui est devenu professeur de sociologie pour expliquer le mal qu'il pensait de la sociologie.

Les troubadours réduits à de simples pique-assiettes ! Autant dire que Castan ne pouvait pas être enthousiaste à l'écouter ! Cependant Clouscard démontrait un point au cœur de la démarche du Montalbanais : le marxisme n'est pas la bible de référence, le texte fondateur auquel il faut revenir, mais un outil pour le rendre toujours plus opérationnel dans les domaines divers. Clouscard c'était la psyché, et Castan la culture occitane.

Le débat m'a incité à lire encore plus Clouscard.

Au cours de la rencontre avec Alrancq¹⁵, homme de théâtre bien connu, il en a appelé à l'action par... la création d'un nouveau parti socialiste autogestion-naire ! Le contraire de l'action occitanisme prônée par Castan.

Bernard Lubat, suite à cette même rencontre, invitera Castan au Festival d'Uzeste mais, ceci étant, il se situe lui aussi sur une autre voie que celle de l'identité linguistico-culturelle :

« *Le bal n'est pas un art mineur.* »

Chacun construit sa «philosophie» par rapport aux champs dans lesquels il intervient. Le poète-philosophe place la littérature en haut de l'affiche et Catusse le rejoint sur ce point, mais en homme du visuel, pour le baroque il braque le regard sur l'architecture ou la peinture, peu sur la littérature.

Le musicien-philosophe place le bal en haut de l'affiche car par ce dialogue avec le peuple qui danse, il vit son art. J'ai eu le plaisir de découvrir l'orchestre de Lubat avec son père dans une salle de la Maison du Peuple à Montauban animant un bal pour une soirée de Carnaval organisée par les *Francs et Franches Camarades* (les Francas on disait). Tout commença par du musette à décourager les jeunes présents, et petit à petit, insensiblement, le swing l'emporta pour faire de la soirée un bal unique en son genre, un chef d'œuvre en soi. C'était en 1986.

Le théâtral-philosophe place l'actualité au cœur de son art et son actualité est politique. Ces séances du groupe de l'IRM n'ont pas donné lieu à procès-verbal de la part de Castan qui cependant était dans son élément à débattre avec des «opposants».

Félix conclut ainsi le compte-rendu du 13 février :

« *Une critique marxiste se doit de ne rien négliger de ce qui peut éclairer les aspects les plus divers de l'œuvre littéraire. Tour à tour la psychanalyse, la linguistique, l'ethnologie, la sociologie constituent des approches indispensables. Le propre du marxisme est d'introduire une méthode dialectique qui assure la synthèse et la cohésion de ces approches partielles.* »

La synthèse et la cohésion ont été les obsessions de Félix Castan.

¹⁴ Sa Thèse publiée sous le nom L'Etre et le Code.

¹⁵ Réunion qui s'est tenue exceptionnellement un dimanche, le 8 février 1987.

Henri Lefebvre

Le marxisme étant pluriel, tout comme l'occitanisme, à quel marxisme s'est donc référé Félix Castan pour vivre et penser son occitanisme ?

Il a eu du mal à s'expliquer avec ses interlocuteurs qui, en retour, n'arrivaient pas à lui faire comprendre leurs positions. Des occitanistes le trouvaient trop marxiste et des marxistes, inutilement occitaniste. Cent fois, il a répété ce qu'il dit avec Betty Daël dans introduction au Festival d'Occitanie 1984 :

"La cause profonde des difficultés est à chercher dans le fait qu'il a posé très tôt les problèmes fondamentaux de l'action culturelle en province : c'est son mérite. Mais c'est aussi en quoi il s'est heurté à des incompréhensions. S'il n'avait pas été armé théoriquement, et s'il n'avait été ancré dans la conscience historique de la Cité, il va de soi qu'il ne serait pas parvenu à maintenir ses ambitions et sa ligne ; il aurait renoncé."

Ce livre concerne donc une confusion permanente à double entrée, donc pire qu'un labyrinthe. J'espère ne pas m'y perdre à mon tour.

Au cours d'une Conférence fédérale du PCF en 1977, pour signifier son retour actif au sein de son parti dont il a toujours été membre (mais marginalisé à partir des années 60), Félix Castan donna ses trois références philosophiques : Henri Lefebvre, Antonio Gramsci et James Connolly. James Connolly, (1868-fusillé en 1916 à la Prison de Kilmainham de Dublin) est un marxiste, révolutionnaire et syndicaliste irlandais mais pas plus que pour Antonio Gramsci (Sardaigne, 1891-Rome, 1937) je n'ai découvert ensuite chez Castan la moindre référence à leurs travaux. Si Gramsci retrouvait en France, à ce moment là, une certaine jeunesse, je ne sais à quel aspect de Connolly il voulait faire écho, peut-être son sens de la nation. De toute façon, sauf en matière de baroque, les références de Castan restèrent français-ques quand, inversement, Robert Lafont lisait la France à partir de l'Italie ou de Vienne.

Pour Gramsci... je cite Togliatti :

"Celui qui connaît la pensée et l'action politique de Gramsci comprendra combien il est juste de dire que la racine de sa pensée et de son action n'est pas à rechercher seulement dans les usines de Turin mais aussi en Sardaigne, dans les conditions imposées à la Sardaigne par le capitalisme italien. Mais la Sardaigne n'aurait pu être à la racine de sa pensée politique si elle ne lui était pas apparue dans les aspects de la vie populaire. (...) A Gramsci étaient familiers l'histoire, la géographie, la faune et surtout les façons de vivre, les coutumes et les mentalités des gens simples de toute l'île. (...) Pour lui le Sarde n'était pas un dialecte mais une langue. "En quelle langue parle-t-il ? J'espère que vous le laisserez parler Sarde, écrit-il dans une lettre de 1927 à sa sœur Teresina, à propos de l'éducation d'un de ses neveux, et que vous ne le contrarierez pas à ce propos. Selon moi cela a été une erreur d'avoir empêché Edmea quand elle était petite de parler librement sarde. Cela a nui à sa formation intellectuelle et a mis une camisole de force à son imagination. Dans tous les cas, le sarde n'est pas un dialecte mais une langue véritable bien qu'elle n'ait pas une grande littérature et il est bien que les enfants apprennent plusieurs langues si c'est possible. (...) Je te recommande de tout mon cœur de ne pas commettre cette erreur et de laisser tes enfants sucer tout le sardisme qu'ils veulent ""¹⁶

¹⁶ Togliatti, Sur Gramsci, Editions sociales, 1977

Pour rester en Sardaigne, de manière plus récente (2013) Jean-Pierre Cavallé de retour d'un voyage dans ce pays et après lecture d'un livre de Corongiu sur la situation du sarde indique ;

"J'en étais là de mes réflexions, lorsque j'ai lu le compte rendu de Roberto Bolognesi, qui adresse à l'ouvrage de Corongiu une critique allant, me semble-t-il, dans le même sens. Il est pour lui représentatif de la concentration de l'attention sur les efforts visant à conférer un statut prestigieux au sarde, qui délaissent ses usages quotidiens, qui n'ont cessé de régresser pendant que l'on élaborait un standard prestigieux. «Nous devons absolument éviter que le sarde connaisse la même fin que l'irlandais : langue d'une élite intellectuelle, incon-nue de l'immense majorité du peuple». Ces mots nous parlent directement, car nous sommes exactement dans cette situation (je mets de côté la question de savoir s'il en est vraiment ainsi en Irlande), alors que disparaissent les derniers locuteurs populaires de l'occitan. Car, sur ce plan, hélas, nous Occitans sommes très en avance sur les Sardes dans le scénario catastrophe à l'irlandaise ; ce qui nous permet de ne pas y tomber complètement, c'est justement que la langue ne jouit encore de presque aucun prestige public et qu'elle reste malgré tout encore un enjeu populaire, du moins dans la tête de ses promoteurs qui, méprisés par les élites nationales, ne peuvent pas ne pas se sentir, au prix de certaines illusions, l'âme populaire, même si leurs moyens pour populariser la langue sont très limités. Plus qu'une classe dirigeante parlant et promouvant la langue (scénario nationaliste traditionnel, visant à renouveler l'hégémonie de classe, pour parler comme Gramsci), ce qui manque, en Occitanie comme en Sardaigne, c'est de créer les conditions favorables à une dignité retrouvée et active des locuteurs réels ou potentiels des classes populaires, à un «empowerment» linguistique. Dans ce but, l'officialisation de la langue et son usage public sont évidemment très importants, mais ne suffisent pas."¹⁷

Des questions que nous retrouverons.

Et Henri Lefebvre ? Le philosophe du Sud-ouest de la France, a, semble-t-il, illuminé la jeunesse de Castan. Né le 16 juin 1901 à Hagetmau dans les Landes et mort en 1991 à Navarrenx, dans les Pyrénées, ce parcours témoigne d'une fidélité à la Gascogne (d'autres diront aux Pyrénées) qui en fit un acteur du journal des communistes de Toulouse en 1945, **le Patriote**, tout comme un intervenant à la radio de la même ville dans le cadre d'une émission littéraire (Hugues Panassié y assurait l'émission sur le jazz). Ses combats dans la Résistance avaient conduit Lefebvre à Campan où il n'a pas perdu son temps comme nous le lisons plus loin. Félix à découvert un marxiste atypique auquel d'une certaine façon, il pouvait peut-être s'identifier pour trois raisons : occitan, hérétique et adepte de l'autonomie de la pensée (même si sur ces trois points les divergences sont importantes entre les deux approches). De plus, au moment de cette présence toulousaine, Lefebvre était engagé dans de nombreuses études littéraires¹⁸.

En 1979 Castan écrit à G. Marchais:

"Longtemps, seules quelques personnalités exceptionnelles nous entendaient, Aragon, Marcel Cohen, Pierre Abraham, Henri Lefebvre, Tzara... Grâce à eux, on peut dire que le parti n'était pas sourd. Nos camarades députés répondaient favorablement si on leur posait des questions pendant les campagnes électorales mais le cœur n'y était pas."¹⁹

¹⁷ <http://taban.canalblog.com/archives/2013/10/27/28302736.html>

¹⁸ Avec des livres sur Descartes, Diderot, Pascal, Musset et Rabelais.

¹⁹ Au risque des régions, p. 36

Henri Lefebvre est cité à un moment où le PCF lui ouvre à nouveau les colonnes de sa presse, et sa maison d'édition accepte de lui publier des livres. Mais cependant un Henri Lefebvre qui garde ses distances avec le PCF puisqu'il décide, à partir de 1986, de lancer un mensuel²⁰ qui rassemble l'essentiel de la galaxie critique de ce parti. Il quittera ce navire quand il découvrira que l'aspect critique du PCF prendra trop de place.

Un autre témoignage de Castan de 1983²¹:

*« a) En 1951, le Parti a voté comme tout le monde, sans débat, la loi Deixonne, qui reconnaissait l'occitan avec le breton et le catalan, mais il a exprimé des réserves concernant l'occitan au sein du groupe parlementaire par la voix de Maurice Thorez et publiquement par un article retentissant d'André Marty (La langue d'Oc n'existe pas) publié à la **une** de tous les quotidiens progressistes du Midi.*

Le texte de Staline sur la linguistique n'y était pour rien, à mon avis, en dépit de l'hypothèse d'Allier reprise par Sagnes : texte positif, qui défendait le principe de la pluralité linguistique contre les utopies "esperantistes", et démontrait définitive-ment que les langues s'étaient formées indépendamment des classes, et constituaient un phénomène social plus fondamental, lié à la société toute entière. Henri Lefebvre alors à Toulouse, l'avait interprété dans un sens favorable aux revendications occitanes (Le Patriote)²². »

Dans un premier temps le lecteur peut risquer le contre-sens : «*la langue d'oc n'existe pas*» n'est pas l'article d'un dirigeant central qui refuse toute idée de langue régionale²³ ! Bien au contraire, Marty est sensible, à cause de sa fibre catalane, au breton, au basque ou à l'alsacien²⁴. Il refuse, comme la plupart des félibres, l'idée d'une langue commune à tous les pays d'oc. Marty, en 1948, avait été l'auteur d'un projet de loi en faveur de l'enseignement du catalan.

Début donc une première controverse à trois : Staline, Lefebvre, Marty, auquel visiblement Castan a été fortement sensible. Malheureusement lui-même rendra le texte de Marty plus « connu » que celui de Lefebvre ! Olivier Molinier dans un article²⁵ sur *les communistes et les langues régionales* évoque Castan pour indiquer qu'il a fait connaître à Philippe Martel l'article du 17 février 1952 d'André Marty²⁶.

Dans le *Cahier d'Histoire* n°9 Max Allier évoque ce tournant de 1952 :

« La déception [par rapport aux enthousiasmes de la Libération] survint alors et brutale. Ce fut à ce moment en effet, que parut la brochure de Staline sur les questions linguistiques. Elle avait dû certes être préparée par des spécialistes au fait de la question et portait des jugements dont la valeur demeure. Mais, partant de la situation en URSS, elle comportait une affirmation qui retentit aux oreilles des occitans comme le chant funèbre de leurs espérances. Staline n'y reconnaissait la légitimité d'une langue et d'une culture qu'autant qu'elles étaient l'expression d'une nation. Et le projet

²⁰ M, Mensuel, Marxisme, Mouvement

²¹ L'ensemble du texte se trouve dans la partie « documents » et va nous servir de fil rouge.

²² Observations sur le Cahier d'Histoire de l'Institut de Recherche Marxiste N° 9 : OCCITANIE 24 août 1982

²³ Le 15 décembre 1992, Castan dans un entretien publié par l'Humanité citera à nouveau ce titre qui n'est pourtant pas représentatif de la pensée d'André Marty sur ce point.

²⁴ Voir document n°2.

²⁵ « Les communistes français et la promotion des langues régionales dans la période avant et après la Seconde Guerre mondiale » Olivier Molinier Arborences : revue d'études françaises, n° 1, 2011.

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/1001944ar>

²⁶ Dans document n° 3, j'ai repris l'ensemble des articles sauf celui de Lefebvre faute d'accès à la source.

de loi d'André Marty, enfin déposé, prétendait reconnaître aux seuls catalans le droit à leur culture, rejetant sans appel et sans explication les dialectes occitans. »

En effet, par un article de la Pravda du 20 juin 1950, "Le Marxisme et les problèmes de linguistique", J. Staline est intervenu pour dénoncer N. Marr dans le cadre d'un débat qui s'y déroula sur les problèmes de linguistique en Union soviétique. Des essais publiés dans les colonnes du journal russe, dont les principaux titres sont : «*Sur la voie de la linguistique matérialiste*» de Boulakhovski, membre de l'Académie des Sciences d'Ukraine, «*L'Histoire de la linguistique en Russie et la théorie de Marr*» de Nikiforov, «*Du caractère de classe de la langue*» de Koudriavtsev, étaient la cible du dictateur (ou de ses sbires). Son effort fut pour contester tout caractère de classe de la langue :

"En ce qui concerne le fonds essentiel du vocabulaire et le système grammatical de la langue russe, qui en constituent le fondement, loin d'avoir été liquidés et remplacés, après la liquidation de la base capitaliste, par un nouveau fonds essentiel du vocabulaire et un nouveau système grammatical de la langue, ils se sont au contraire conservés intacts et ont survécu sans aucune modification un peu sérieuse; ils se sont conservés précisément comme fondement de la langue russe d'aujourd'hui."

Tous les marxistes sont appelés à la barre - Marx, Engels, Lafargue, Lénine – pour justifier que si la base conditionne la superstructure, la langue ne figure ni dans la base, ni dans la superstructure et de toute façon Staline précise :

"La superstructure est engendrée par la base, mais cela ne veut point dire qu'elle se borne à refléter la base, qu'elle soit passive, neutre, qu'elle se montre indifférente au sort de la base, au sort des classes, au caractère du régime. Au contraire, une fois en existence, elle devient une immense force active, elle aide activement sa base à se cristalliser et à s'affermir; elle met tout en œuvre pour aider le nouveau régime à achever la destruction de la vieille base et des vieilles classes, et à les liquider."

C'est là une position plus dialectique que chez d'autres marxistes, et pour reprendre Allier, ce sont là «des jugements dont la valeur demeure» comme le suivant sur la langue :

« La langue à cet égard diffère radicalement de la superstructure. La langue est engendrée non pas par telle ou telle base, vieille ou nouvelle, au sein d'une société donnée, mais par toute la marche de l'histoire de la société et de l'histoire des bases au cours des siècles. Elle est l'œuvre non pas d'une classe quelconque, mais de toute la société, de toutes les classes de la société, des efforts des générations et des générations. Elle est créée pour les besoins non pas d'une classe quelconque, mais de toute la société, de toutes les classes de la société. C'est pour cette raison précisément qu'elle est créée en tant que langue du peuple tout entier, unique pour toute la société et commune à tous les membres de la société. Par suite, le rôle d'instrument que joue la langue comme moyen de communication entre les hommes ne consiste pas à servir une classe au détriment des autres classes, mais à servir indifféremment toute la société, toutes les classes de la société. C'est là précisément la raison pour laquelle la langue peut servir l'ancien régime agonisant aussi bien que le nouveau régime ascendant, l'ancienne base aussi bien que la nouvelle, les exploités aussi bien que les exploités. »

Staline répondra même à des questions sur les dialectes :

« Les dialectes locaux («régionaux»), au contraire [des jargons], servent les masses populaires et ont leur système grammatical et leur fonds essentiel de vocabulaire. C'est pourquoi certains dialectes locaux, dans le processus de formation des nations, peuvent devenir la base des langues nationales et se transformer en langues nationales indépendantes. »

C'est donc ici que le bas blesse. On passe des dialectes aux langues... par les nations.

Ce débat de 1952 que Castan a rappelé dans le cadre des débats de l'IRM se révèle majeur à la lecture des documents car il ne fait pas la même lecture que le communiste Max Allier, du texte de Staline :

« Le texte de Staline sur la linguistique n'y était pour rien, à mon avis, en dépit de l'hypothèse d'Allier reprise par Sagnes : texte positif, qui défendait le principe de la pluralité linguistique contre les utopies "esperantistes", et démontrait définitivement que les langues s'étaient formées indépendamment des classes, et constituaient un phénomène social plus fondamental, lié à la société toute entière. Henri Lefebvre alors à Toulouse, l'avait interprété dans un sens favorable aux revendications occitanes (Le Patriote) ²⁷ »

Castan avait écrit une lettre au *Patriote*, qui contrairement aux lettres des années 1980 avait été publiée sous le titre: *«Pour une étude marxiste des problèmes occitans»²⁸*. La conclusion nous renvoie exactement... aux décisions de... 1980 :

«L'institut d'Etudes Occitanes auquel fait allusion Henri Lefebvre s'est attaquée à ces problèmes mais il serait bon qu'un groupe d'études marxistes se constitue pour les prendre en considération, armé d'une doctrine claire, constructive et véridique. »

Ce groupe rêvé en 1952 verra donc le jour mais seulement sur la région Midi-Pyrénées presque 30 ans après !

André Marty défenseur du catalan contre l'occitan, et Henri Lefebvre défenseur de l'occitan sans le lier à un sentiment national ? Etrangement les deux hommes seront exclus du PCF pour des raisons opposées.

André Marty restera fidèle à sa chère Catalogne comme Lefebvre à sa chère Gascogne.

Je me suis un peu plongé dans le cas Marty à cause de ses liens avec le député PCF, paysan du Lot-et-Garonne, Renaud Jean que j'ai étudié tant et plus. Chez le député de Samazan je n'ai croisé qu'une référence à l'occitan, dans une lettre à sa femme où il écrit lui-même une histoire populaire classique en cette langue (en graphie patoisante). Bien que grand connaisseur du gascon, Renaud Jean n'a jamais jugé utile de faire de la question linguistique une question politique et je pense qu'il a dû être d'accord avec son ami Marty quand il a expliqué qu'il n'existait pas une même langue de Bordeaux à Nice et de Limoges à Tarbes. Renaud Jean me semble la preuve que les communistes ont raté l'articulation entre luttes du peuple et luttes occitanes.

Contrairement à Max Allier qui dit qu'il n'y a pas eu d'explication, celle de Marty est claire et nette²⁹.

Quant à Henri Lefebvre je ne l'ai jamais lu faisant l'éloge de la langue d'oc. Si pour lui la civilisation méridionale étudiée avec le cas des **Pyrénées**³⁰ est hérétique, elle ne le doit pas à la langue, mais au statut spécial des paysans.

Hugues Lethierry indique dans un article :

«Il [Lefebvre] ajoute : "Les hommes de ce Midi hérétique et libre ont essayé de faire entrer dans le vécu quotidien ce qui ailleurs ne s'obtient que dans la transgression clandestine des lois et des normes : la jouissance, le plaisir extrême, l'intensité de la vie, autrement dit l'ivresse, l'extase, le délire (poétique). Des profondeurs de cette civilisation surgit le refus obstiné, douloureux, crucial et crucifié, du quotidien."(p 162)

²⁷ Voir document 3, le dossier sur Castan et les historiens communistes.

²⁸ Texte repris dans le document 2.

²⁹ Voir l'article dans la partie document 2

³⁰ Livre publié en 1965 et réédité depuis.

Bigre ! Est-on tenté d'ajouter. Mais à quoi voyez-vous cela ? Lefebvre fonde ce jugement en bon marxiste sur une base matérielle : "l'existence de ces paysans libres, jamais tombés sous les servitudes féodales ou vite affranchis"(p 163) à laquelle il faut ajouter "le rationalisme pratique des Romains", longtemps présents dans la région. Cette "union d'un rationalisme pratique avec un sens dionysiaque du monde" définirait un aspect de la culture méridionale, mais (ici le sens critique reprend le dessus) celle-ci doit sans cesse se renouveler : "Dès qu'elle ne recommence pas avec verve et fraîcheur et vigueur, elle tombe dans la trivialité : raison raisonneuse et bavarde, ivresse vulgaire."(ibidem) »

La fameuse référence matérielle ne sera jamais la tasse de thé de Castan. Le vrai point de jonction porte plus sur la reconnaissance de l'importance de l'amour courtois. Rémi Hess écrit :

«Lefebvre enracine sa conception de l'amour absolu, non dans la tradition française, mais dans la tradition occitane qui l'a beaucoup influencé. C'est la tradition de l'amour courtois. Très tôt, Lefebvre a lu "La vita nuova de Dante.³¹ »

³¹ p.30 Henri Lefebvre et l'aventure du siècle

Le marxisme comme méthode ?

« Méthode

Le Groupe de Toulouse qui se consacre à l'étude de la "Question occitane" est un groupe d'écoute collective autant que de débat : il se propose d'élaborer une hypothèse d'ensemble. Il a procédé à un survol de la tradition culturelle occitane, depuis les origines. Ainsi il a été amené à poser des problèmes de méthode.

Sa démarche consiste à identifier d'abord un phénomène historique, et à en chercher ensuite le statut et l'explication, au sein des structures et dans le jeu des forces sociales en mouvement, à relever les contradictions dont ce phénomène paraîtra finalement le fruit dialectique. Il serait erroné, à l'inverse, de poser en préalable une vision totalisante du corps social, semblable à un "léviathan" : la totalité se dégagera a posteriori des résultats de l'investigation et de leur interprétation.

Dans toute démarche scientifique, la spécification, sinon la définition, du phénomène précède en droit l'analyse de sa genèse et de ses causes.

De bout en bout, le fait occitan se présente comme un phénomène inséparablement linguistique et culturel : c'est l'idée sur laquelle nous avons travaillé. Elle s'est jusqu'à ce jour révélée solide.

C'est donc ce phénomène-là qu'il faut expliquer et non un autre, en prenant une vue aussi exacte que possible de sa fonction dans la conscience de la société. »

Ce texte sur la méthode que Castan a placé en tête de sa synthèse des travaux de l'Institut de Recherche Marxiste (IRM) désignée du nom de : «**Le phénomène occitan, essai de définition d'une identité ouverte**³²» se veut à mon sens comme la clef marxiste de sa démarche.

Le groupe fonctionne ainsi :

1) Procéder par la dialogue et non par des vérités assénées : le Castan que j'ai connu n'a jamais été l'auteur de grands discours, de grandes conférences, mais en toute occasion, il lançait quelques idées puis il écoutait beaucoup... sans pour autant changer d'idée. Il écoutait surtout pour tenter de synthétiser sur la base de sa théorie.

2) Procéder par l'analyse concrète de la réalité, cette réalité étant désignée du terme de «phénomène historique» pris dans le jeu des forces sociales. Mais cette réalité littéraire est coupée de la réalité sociale.

3) Avec une idée de départ à vérifier ou à contester par l'analyse : «*De bout en bout, le fait occitan se présente comme un phénomène inséparablement linguistique et culturel.*»

Tout en se réclamant du marxisme, cette méthode est à l'opposé de celle d'Henri Lefebvre ! Rémi Hess qui la décrit³³ sous ses divers aspects la désigne du nom de «régressive progressive» : Henri Lefebvre étudie d'abord l'actualité (la sociologie en étant la base) puis remonte dans le temps, et utilise à ce point, l'histoire, pour surtout faire ensuite de la prospective³⁴.

Cette méthode a ses inconvénients que nous verrons plus loin mais, avec raison, elle refuse tout point de départ par une origine (les troubadours à la base de la culture d'oc) car l'origine se perd toujours dans la nuit des temps comme la langue d'Oc qui au nom de la forte influence latine devrait oublier une origine antérieure, dans la langue celte. Si Castan

³² Texte publié par les Editions Cocagne. Voir sources.

³³ Henri Lefebvre et l'aventure du siècle, a.m. métallé, 1988, p.178-192

³⁴ C'est la méthode que Castan propose dans le domaine pédagogique pour l'école primaire.

et Lefebvre s'appuient donc sur une méthode dialectique, ils ne la placent pas au même endroit.

Lefebvre la place dans l'actualité :

«La production d'espace, élevée au concept et au langage, réagit sur le passé, y décèle des aspects et moment méconnus. Le passé s'éclaire d'une manière différente ; et par conséquent le processus qui va de ce passé à l'actuel s'expose aussi différemment.»³⁵

Castan la place dans l'histoire et il combat toute notion d'espace.

Chacune des démarches à sa validité que je ne discute pas car ici il s'agit seulement de pointer l'écart entre les deux méthodes.

La question du marxisme selon Castan nous oblige à interroger les liens, ou pas, des langues avec les nations mais surtout il s'agit d'articuler, comme dans le texte de Staline, infrastructure et superstructure ou pour le dire schématiquement : le manger et le penser. Sans l'économie, pas de pensée produite, tel est le matérialisme mécaniste qui n'est pas marxiste mais qui l'est «devenu» par orthodoxie et aussi par évidence : sans rien dans le ventre, toute pensée est impossible, même celle du vécu de l'état de famine.

Dans le débat tenu à Toulouse le 1^{er} février 1983, Félix Castan s'explique face à l'historien Claude Mazauric :

«Mais les motivations sociales de la création ne sont pas simples et ne peuvent être réduites à des schémas immuables ainsi qu'une idéologie grossièrement positiviste le ferait croire à l'encontre des méthodes du marxisme³⁶. »

Après cette définition de la question occitane à travers l'histoire -en pensant ainsi convaincre un historien - il conclut : *«Nous aurons chemin faisant à réapprendre le marxisme et peut être à lui reconnaître de nouvelles potentialités.»*

Le marxisme contre le positivisme ?

Mais quel marxisme ?

Mazauric répond :

«D'autre part, je voudrais rappeler : je ne dis pas que je suis marxiste, c'est dans la pratique qu'on le voit, mais le marxisme précisément c'est de ne pas analyser une instance quelconque sans en référer à la société et au mode de transformation de cette société. Et le marxisme n'a jamais consisté à donner des définitions à partir desquelles on établit une politique - ça c'est Aristote. Il y a un processus, un mouvement où il faut s'inscrire. Partir de la définition de l'Occitanie pour savoir ce qu'il faut faire ça ne me semble pas une démarche matérialiste. Il faut voir le processus, comment il se développe et qu'est-ce qu'on fait dedans. Pourquoi ? Je ne pense pas qu'il y ait d'autres démarches marxistes possibles.»

La pratique comme critère de la théorie ?

Et l'affirmation d'un seul marxisme possible ?

Marx contre Aristote !

Bien qu'historien, Mazauric ne répond pas à la démarche historique de Castan qui pourtant ne manque pas de failles, mais au principe d'une quête de définition. Mazauric a raison de refuser la fétichisation d'une histoire mais il avait aussi l'occasion de démontrer, par la dite fétichisation, que l'histoire ne pouvait pas être aussi linéaire qu'énoncée par Castan !

³⁵ La production de l'espace, p. 79 à 81

³⁶ Débat à Toulouse le 1^{er} février 1983 dans le cadre de l'Institut de recherche marxiste en présence de Claude Mazauric, voir document 4.

C'est ici une façon de vérifier comment une confusion répond par une confusion. Car, Mazauric ne le sait peut-être pas, Castan se définit d'abord par une pratique, par une action plus que par un discours sur l'identité linguistico-culturelle de l'Occitanie. Dans la pratique Castan anime le Festival de théâtre de Montauban, la revue Mòstra, la maison d'édition Cocagne ou les Journées internationales du Baroque puis les Journées Olympes de Gouges. Castan aurait pu répondre à Mazauric en faisant valoir sa pratique mais il préfère un autre angle d'attaque :

« Mazauric dit très justement que nous sommes des marxistes, que nous sommes des communistes, je suis occitaniste et je suis communiste depuis 40 ans. J'ai adhéré parallèlement aux deux. J'ai cru que pour mener les luttes il y avait le Parti. Il était absurde de penser que le mouvement occitaniste pouvait changer les choses dans l'ordre de la nation, mais en revanche, en adhérant au mouvement occitaniste, je posais un problème à la nation française. Je posais le problème qu'a posé avec une clarté extrême J.P. Damaggio. Je posais le problème de la décentralisation, de la multiculturalité. »

Parce qu'il est communiste, il est AUSSI occitaniste et parce qu'il est occitaniste, il est communiste.

Dissocier les deux engagements est donc de nature à n'en comprendre aucun. L'engagement politique est national mais il est insuffisant face aux questions culturelles qui permettent de repenser... la nation ! Finalement, la question de la culture est au centre de tout.

L'économie et la culture

Dans le débat du 1^{er} février un membre de VVAP mentionne la question cruciale :

« Il me semble quant à votre point de vue et pour autant que j'ai lu le marxisme qu'il y a toujours une base économique à tout phénomène culturel. Si on dit qu'il n'y a pas de rapport comment expliquez-vous l'invasion de l'anglais sur le marché international. C'est parce qu'il y a la puissance économique de l'Amérique (économique et politique, on entend) mais d'abord, la base économique. »

Nous y sommes : l'économie qui décide en dernière instance ? Comment ne pas reconnaître que la force de l'anglais est le pur produit de la force de frappe économique des USA ? Pour Castan, cette part de vérité n'empêche pas la part autonome de la culture d'où un reproche de «culturaliste» qui lui est adressé et qui le scandalise. Il note en réponse à J. Sagnes :

«Il faut regretter que le Camarade Jean Sagnes soit allé repêcher, Dieu sait où, la vieille calomnie : "centraliste et culturaliste" (page 135)³⁷. Ma conception générale de l'occitanisme repose sur une théorie du "centralisme" et de la lutte contre le centralisme. Elle s'oppose à la théorie du "colonialisme intérieur", développée par Serge Mallet et Robert Lafont, laquelle suppose la confrontation de deux nations, et détourne des luttes réelles. »

Castan ne va jamais cesser de s'affronter à cette question du rapport économie/culture. Dans une lettre aux communistes de Montpellier³⁸ il pointe le lien qu'ils font "d'évidence", entre la situation sociale et les questions culturelles.

"Entre l'économique et le culturel le marxisme n'établit pas, à mon sens, un lien direct. Ce serait trop facile. L'économique tend à transformer la société tout entière : très lentement, car la société dans son ensemble recèle de grandes forces de résistance. Heureusement, sinon ce serait l'anarchie ingouvernable. La société forme système, dans une large mesure. Et c'est le système qui bouge sous les instigations du dehors et du dedans. Le système se défait partiellement, mais ne cesse de se reconstituer en système. En système relativement viable, que traduisent les forces politiques, leurs conflits et leurs stratégies. C'est à ce moment que le culturel peut vraiment faire siennes les transformations (ajouté à la main : seulement dans la globalité de leurs significations politiques). Les autres interprétations du phénomène culturel s'appellent populisme, ouvriérisme, régionalisme, économisme, gauchisme, positivisme, toutes idéologies anti-marxistes."

Ce face à face avec les communistes de l'Hérault se doublera d'un rejet de la position de René Merle qui est en Provence et dont pendant un temps Castan pensa faire un allié.

Merle présente ainsi la publication aux Editions Sociales du livre **Culture occitane per avançar** à la rentrée 1977 :

"Je m'intéressais depuis plusieurs années à la culture occitane : (enseignement du provençal, écriture, théâtre). Mais ma conviction (que je partageais avec bien d'autres occitanistes !) était que cette culture ne pourrait pas vivre que de ses œuvres, fussent-elles prestigieuses, qu'elle avait avant tout besoin de retrouver un support social, un terreau concret à partir duquel et en direction duquel elle pourrait se développer.³⁹

³⁷ Cahiers d'Histoire sur l'Occitanie document 3.

³⁸ Voir le texte entier dans le document 12.

³⁹ <http://archivoc.canalblog.com/archives/2014/10/15/30718337.html>

C'est pourquoi, dans toutes ses parties, l'argument du livre se nourrit moins de témoignages d'acteurs culturels (en domaine littéraire, musical, pédagogique, historique, etc) que de témoignages de femmes et d'hommes pris dans leur réalité populaire (ouvriers, paysans, pêcheurs, employés, enseignants, etc. actifs ou retraités), auxquels je demandais de parler d'eux-mêmes et du rapport qu'ils pouvaient entretenir avec l'Occitan."

Voilà une position qui allait à l'encontre des idées d'un Castan d'autant plus déçu qu'il partageait avec Merle, le refus du nationalisme occitan, et le refus d'un usage politique de cette cause.

J'ai repris l'éloge que Castan⁴⁰ adresse à René Merle pour une pièce de théâtre qu'il a écrite... avant le livre évoqué. D'où le constat de Merle quant à ses rapports avec Castan⁴¹ :

"La position castanienne m'apparaissait, et m'apparaît toujours, comme étrangement idéaliste, au sens que les Marxistes donnaient alors au mot : le concept créait la réalité."⁴²

Un constat qui sera étudié dans la deuxième partie de ce livre sur la base de cette phrase : « le concept créait la réalité ».

Au moment même où se déroulait les débats de l'IRM, René Merle, occitaniste et marxiste lui aussi, travaillait d'arrache-pied. En 1986 il publiait *Inventaire du texte provençal de la région toulonnaise* et il me faisait rêver à un travail équivalent dans ma région. J'avais rassemblé quelques textes et en particulier les billets du journal **Le Républicain** signés *Le Camparol* mais ce travail s'est perdu en route. En 1990 il publiait, *Une mort qui n'en finit pas*. Et comme si ça ne suffisait pas, il publiait aussi le bulletin de la Société d'Etudes Historiques du Texte Dialectal. Un travail de fourmi (il existe des éléments sur ses blogs), qui permettait une mise en perspective historique de l'usage social de l'occitan au XIX^e siècle. Pour réfléchir à une dialectique entre usage social et poids des géants de la littérature d'oc.

Dans *La Dépêche*, Yves Rouquette présente le livre :

"René Merle insiste fort justement pour qu'une politique démocratique et pluraliste prenne en charge les problèmes posés par un mouvement dont les communistes d'Occitanie sont désormais partie prenante, pour que le cri de Volèm viure al país, cri de misère, devienne très vite le cri de joie d'une communauté vivante, ouverte, fraternelle. Au moment où G. Marchais va tenir meeting à Toulouse, au milieu de tant de chanteurs d'oc, je recommande vivement ce livre à la lecture de tous, communistes ou non."⁴³

Dans le débat avec Mazauric, il avait évoqué le centralisme, mais sans réponse de l'historien sur ce point :

« Les chefs-d'œuvre de langue d'oc contestent le centralisme ravageur, mais dans leurs sentiments profonds, les écrivains admettent l'appartenance à la nation, à une citoyenneté française et la revendiquent même contre l'arbitraire dont leur culture, et leur langue sont victimes. Pourtant nous sommes citoyens français, pensent-ils. »

Voilà comment s'articule, la définition de l'occitanie comme identité linguistico-culturelle, et sa théorie de la décentralisation.

⁴⁰ Voir document 10.

⁴¹ Voir le texte entier dans le document 9.

⁴² Voir document 9.

⁴³ *La Dépêche du Midi*, 10 janvier 1978

Parce qu'il est communiste⁴⁴ Castan considère qu'il ne peut pas être culturaliste sauf à écartier son combat culturel de son combat social. Mais comment croire qu'en fondant toute la vie de la langue d'oc sur une littérature, elle survivrait ?

Suite au grand débat de Larrazet en 1986, je me suis attardé sur le rapport culture/économie /politique et je reprends une part de mes réflexions que j'avais envoyées à Alain Daziron pour montrer mon état d'esprit de l'époque :

« Le cas de Ladrecht qui a donné lieu à un livre de Mazauric a été vu sous divers angles. Pour les uns, les travailleurs disent : l'Occitanie c'est autre chose (toujours la quête de la définition), pour les autres c'est la preuve du combat occitan. Pour avoir une conscience claire de l'Occitanie faut-il fixer ce préalable : pas de rapports entre l'économie et le culturel ?

—d'un côté j'entends : s'il n'y a plus personne plus de culture (évidence).

—de l'autre côté j'entends : s'il y a développement, il peut très bien ne pas y avoir développement de la culture occitane (évidence).

Dans ce débat je dis : zéro à zéro même si les arguments se tiennent :

—d'un côté dans nos régions des zones désertiques, des villages meurent, et la culture qui va avec.

—de l'autre côté, des villes comme Toulouse se développent, fortement portées par l'industrie de pointe, et la culture occitane n'émerge pas.

Alors le débat ne pourrait-il pas avancer un peu ?

Certes, l'Occitanie (j'emploie ici volontairement le terme à la place du mouvement occitan) c'est une façon originale de mettre en rapport les trois moments (social, économique, politique). Comme la France d'ailleurs !

En France, en focalisant les débats de la société, sur le politique, sur la démocratie, sur la liberté, sur les rapports monarchie / république, le pouvoir écono-mique est resté à «l'abri».

Ensuite le mouvement économique s'est manifesté plus clairement mais la France se caractérise donc par une certaine prépondérance du politique.

Et l'Occitanie ?

De politique point.

D'économique point.

Reste seulement le culturel.

Dans ce mouvement culturel la spécificité de la culture occitane vient-elle du fait qu'elle est sans rapport direct avec le politique ou l'économique ?

Castan dit : c'est l'écrivain qui engendre l'écrivain et non pas l'usine. Et il ajoute que la commune et la nation seules assurent la rencontre entre l'économi-que et le culturel. Mais rien de tel en Occitanie. Donc pas de classe ouvrière occitane et même à la limite pas d'histoire occitane... Tenant compte de cette situation l'Occitanie se matérialise ainsi :

1-Un rapport culture/économie qui ne passe pas par l'étatique.

2-Un rapport système culturel global/système économique éclaté avec les conséquences qui en découlent.

Cette démarche doit éviter :

1– Le piège du "politisme" : porter ses espoirs sur un Etat occitan et une nation occitane.

2 – Le piège de «l'économisme» : porter ses espoirs sur un développement économique et la culture reflourira.

Mais qui dit qu'on n'évitera pas le troisième piège.

3 – Une culture, oui, mais sans lendemain.

⁴⁴ Le document 17 témoigne de son engagement dans le PCF en 1994.

Pour moi, les communes n'ont qu'un faible avenir en tant qu'instance politique (c'est déjà pas mal). Du point de vue économique, l'instance régionale est seule capable de planifier, de coordonner, d'insuffler le renouveau dans tous ses effets (produire autrement). La culture occitane rencontrant régionalement, un certain projet économique, crée un tout pouvant rendre dynamique un projet culturel que les communes doivent saisir.

L'Occitanie témoigne donc d'un rapport spécifique entre culture et économie à compléter par un rapport spécifique du peuple et de la culture. Et cette question est primordiale dans le monde moderne.

On a vu comment le mouvement culturel a été brimé pour apparaître extérieur et au-dessus du peuple. En même temps, il fallait donner au peuple les moyens de son développement pour l'insérer dans un système de production qui se modernisait.

Dans le mouvement culturel du pays, le mouvement culturel occitan peut apporter toute sa culture pour la transformation globale du dit mouvement culturel.

Alors peut-on parler d'identité occitane ?

Page 38 du numéro 213⁴⁵ J.M.Auzias dit : «le contraire de ce qu'on veut nous faire avaler sous l'étiquette d'identité culturelle (attention poison violent) et territoriale...".

L'identité territoriale n'a pas de sens, nous sommes d'accord, quant à l'identité culturelle (poison violent) on voit qui est attaqué. Pour ma part, si l'identité occitane est bien la somme des rapports particuliers qui la composent, je retiens ce terme mais j'avoue que celui d'identité linguistico-culturelle ne me suffit pas.»

Et concernant Claude Marti⁴⁶ j'écrivais :

« Sicre a bien montré la responsabilité différente du chanteur français et du chanteur occitan. Je suis d'accord, le chanteur français emploie une langue que je qualifie ici de sans conséquence. En choisissant l'occitan, le chanteur rencontre un autre système culturel, un autre rapport au peuple, au pays (je veux dire à la France).

Voici l'intervention de Claude Marti :

« La chanson occitane au début a correspondu à un moment particulier de l'histoire. On disait aux gens : nous venons vous parler de choses qui nous semblent importantes. La chanson avait une fonction de discours de tract, de meeting. Les gens, finalement, venaient s'entendre. Ma première chanson s'appelle « un pays qui veut vivre ». Là, j'exprimai ce qu'on disait autour de moi sur l'exil, sur les terres vendues ! Aujourd'hui « vivre, travailler, décider au pays » est un slogan partagé par beaucoup. Il y a eu des luttes : Ladrech etc. Nous les chanteurs nous avons à dire autre chose. Cela ne me gêne pas que ce que nous avons exprimé soit maintenant repris par d'autres. Je ne suis pas un chanteur misérabiliste. Plus les gens seront bien, plus sans doute aurai-je envie de chanter. Mais désormais il faut davantage travailler l'expression, l'environnement musical. Je dirai : la première et seule tâche pour un chanteur occitan c'est de faire la meilleure chanson possible !

(...)

Tout cela c'est le résultat d'une expérience. Aujourd'hui il y a des idées que je ne pourrai plus manier. Je ne pourrai plus parler par exemple du colonialisme à propos des pays d'oc. Parce que je sais que c'est un concept erroné. Il y a 12 ans... bon passons. L'analyse alors était balbutiante. Pourtant maintenant encore il y en a qui continuent à substituer à l'histoire de France genre Petit Lavissee, une histoire d'Occitanie, également saugrenue. C'est aussi minable, aussi miteux, l'histoire Lavissee que sa symétrique occitane...

⁴⁵ Je ne sais à quoi renvoie cette citation (sans doute Révolution).

⁴⁶ Claude Marti, chanteur phare de l'occitanisme a commencé en 1970 puis il a beaucoup évolué. En 1979 avec ma cellule du PCF nous l'avions invité comme partie artistique à une réunion électorale des cantonales. Il a écouté les discours à la fin et nous a dit ensuite : « Si tous les communistes étaient comme vous... ».

J'aimerais, après l'occitan et l'espagnol chanter aussi en français. Je crois qu'avec ces trois langues je pourrai recouvrir encore plus de choses de ce pays, de ce qui correspond à son environnement. L'Occitanie c'est cela, toutes les cultures vivantes.⁴⁷»

Que faire dans le cadre de ces spécificités ?

-Lutter pour le pouvoir régional

-Lutter pour des foyers comme celui de Larrazet

-Lutter pour la démocratie culturelle

Encourager tout ce que permet le développement de la culture occitane.

*Maintenant pour terminer une citation un peu étrange à tout cela, prise sur un livre : **La Bête Sauvage**⁴⁸ paru aux Editions sociales et écrit par M. Clouscard qui a aussi publié : **Capitalisme de la Séduction.***

« Le société française a dû très vite s'adapter aux nouvelles normes de la production et de la consommation. Elle a été soumise à une véritable Terreur blanche, une oppression économique qui a porté sur toute la société, la société globale, la société traditionnelle. L'âme d'un peuple (au sens hégélien) a été bafouée. Il faut, pour rendre compte de ce phénomène, bien plus que les mesures de l'économisme (niveau de vie et genre de vie), bien plus que les catégories de la sociologie culturelle (acculturation), bien plus même que l'économisme marxiste (paupérisation). Nous proposerons le terme de "colonisation intérieure" de la Vielle France. Ce terme est plus que métaphorique, sans toutefois être identifiable au processus colonial. L'expression permet de rendre compte de l'acculturation radicale de la société globale. Pour mettre en place la société civile il faut détruire la culture de la France traditionnelle, la France profonde, la France réelle. Il faut constater qu'à ce moment là, le colonialisme -celui de l'Empire- s'écroule (Tunisie, Maroc, Indochine, Algérie). Bien sûr le néocolonialisme va prendre la relève. Mais aussi en France, à l'image du pied-noir qui reproduira ses procédés d'exploitation dans l'Hexagone. »

Et la démonstration se poursuit :

« -report des procédés colonialistes sur la métropole dans la mesure où le sous-développement intérieur autorise la même exploitation

-nécessités de la croissance du CME (capitalisme monopoliste d'Etat).

Ces deux dynamiques feront en particulier un nouveau marché du travail similaire à celui de l'exploitation colonialiste. » »

Oui, à relire, en 2017, ce texte oublié, cette citation extraite du contexte du livre peut paraître bizarre mais toute l'analyse de Clouscard qui concerne la société capitaliste moderne permet à mon sens d'expliquer et de repenser le mouvement occitan dans le cadre de la globalité française. Le colonialisme n'est pas celui du Nord contre le Sud mais celui de toute la nouvelle classe dominante contre la France populaire⁴⁹.

⁴⁷ Cette intervention est reprise de la cassette que j'avais enregistrée. Pour la première fois Marti annonce son désir de chanter en français.

⁴⁸ Clouscard, continuateur de Lefebvre à sa façon a toujours été pour moi une référence majeure. Son utilisation du «colonialisme intérieur» ne le rattache pas à l'usage occitan de la notion.

⁴⁹ A la même époque nous adressions à une centaine d'occitanistes, avec René Merle, un texte personnel dont je reprends au document n°16 le contenu du mien.

Retour sur Henri Lefebvre

En 1968 dans une conférence⁵⁰ Henri Giordan fera référence au Lefebvre de deux livres : la deuxième édition de sa *Critique de la vie quotidienne* L'Arche, Paris, 1958 et 1961, et surtout à l'essai intitulé de façon résolument polémique : *Position : contre les technocrates En finir avec l'humanité fiction*, Gonthier, Genève, 1967. La conférence commence ainsi : «*Il est extrêmement malaisé de rendre compte dans un langage quelque peu rigoureux des faits concernant les cultures ethniques minoritaires de l'Europe : culture bretonne, basque, occitane, catalane etc.* »

D'entrée, Castan pourrait dire à Mazauric : «voyez comment nous arrivons à des définitions : toute référence à des «langues minoritaires» et à des cultures ethniques me paraît totalement mal venue ! ».

Castan ajouterait aussitôt : «il est d'autant plus difficile de rendre compte de faits... s'ils sont mal définis, mal repérés, mal situés.»

Le débat sur la terminologie a encore de grands jours devant lui : langues régionales, langues dominées, langues minoritaires, langues de France etc.

Je pense aux divers noms des Indiens : les autochtones, les indigènes, les natifs, les amérindiens etc.

Avant de saisir quel Lefebvre est utilisé dans le texte de Giordan, je tiens à sortir du sujet en évoquant la référence faite dans la conférence à **André Dupuy**, l'antithèse de Castan,

«*Depuis quelques années - cinq ans environ - un public occitan est en train de se constituer. Ce fait sociologique a permis à A. Dupuy de créer une nouvelle maison d'édition qui vit uniquement en éditant des livres en occitan, Lo Libre Occitan (Lavit, Tarn-et-Garonne) : les ventes de cette maison sont approximativement dix fois plus grandes que celles des ouvrages comparables édités par l'Institut d'Etudes Occitanes de Toulouse.* »

L'ami André Dupuy célébré par Henri Giordan dès avant mai 68 pour un succès... **qui venait de faire faillite** ! On peut être un grand universitaire sans être au courant de tout !

Notons qu'une fois de plus nous avons la preuve que l'année 1968 ne fut pas une surprise mais la manifestation de phénomènes de fond, sur le terrain de l'occitanisme comme sur d'autres. Les événements vont donner résonance à des réalisations existantes même si le pauvre Dupuy est obligé de constater l'échec financier de son premier rêve qui va pendant 25 ans l'éloigner de sa chère Lomagne pour le bas Languedoc. André Dupuy a raconté sa vie dans un livre étrange comme l'est cet homme de combat, ce pionnier, ce paradoxe ambulancier. Le titre d'abord : «**Un homme et son pays, Le paysan se fait historien** ». L'éditeur c'est André Dupuy qui pour l'occasion a obtenu le soutien du Crédit Agricole et du Conseil régional. Le livre est tout de même à 39 euros pour 570 pages et a été publié en juillet 2007 par le fidèle imprimeur d'Orthez.

André Dupuy, fils de paysan n'a fait qu'un cours séjour au collège de Castelsarrasin préférant devenir un autodidacte même si ça ne nourrit pas son homme. Inspiré par Alphonse Daudet pour la littérature et J-F Millet pour la peinture, c'est en écoutant une émission radio en occitan qu'il va être marqué définitivement par cette révélation : sa

⁵⁰ Giordan Henri. Culture ethnique et société industrielle. In: L'Homme et la société, N. 9, 1968

langue gasconne n'est pas seulement celle du quotidien paysan mais aussi celle de toute une culture. Et il va se lancer dans ce projet fou de créer une maison d'édition consacrée au livre occitan.

Seul, il n'appartient à aucune chapelle, il décide de s'adresser à toute l'Occitanie avec un camion qui va sillonner le pays d'oc. Son audace, sa combativité, vont rencontrer une curiosité médiatique. Mais nous n'étions pas à l'ère de l'informatique et la publication de livres coûte cher. Après sa faillite et son départ pour le Bas-Languedoc, il publie son propre livre (auparavant il avait édité des grands noms de la littérature) : *La Petite Encyclopédie Occitane* qui est une révélation à son époque. De ce livre, il faut retenir un côté surprenant du personnage : sa passion pour l'image. Alors qu'il est un défenseur d'une langue parlée, le déclic qui le fait passer à l'acte, c'est une photo, un dessin, une illustration, en clair une image. Nous devons publier ensemble un texte du paysan Gérard Tartanac et le projet traînait quand un jour il me téléphone : "J'ai trouvé l'illustration !". Et le voilà lancé...

Vous l'avez noté André Dupuy était alors à Lavit, Tarn-et-Garonne, et le lecteur peut imaginer que son occitanisme devait quelque chose au combat de Félix Castan d'autant qu'il le conduit à devenir éditeur. Or André Dupuy et Félix Castan procèdent de façon totalement opposé : l'un se soucie plus d'actes que de théorie et l'autre pense qu'il n'y a d'acte juste qu'en s'appuyant sur une théorie. Cependant les deux ont la passion des livres. Je n'ai jamais eu l'occasion d'écouter André Dupuy comme invité du Festival d'Occitanie et je ne pense pas que Félix soit passé par Lavit même si Alain Daziron, soutien constant de Dupuy (solidarité lomagnole oblige), était à Larrazet la voix de Félix Castan.

Giordan cite Lefebvre

«A cet égard l'essai brillant qu'Henri Lefebvre a consacré à la civilisation méridionale montre clairement que ce penseur est attaché par un sentiment très passionné à un certain nombre de valeurs qui risquent fort de ne pas concerner la société industrielle d'aujourd'hui. Mais, ces réserves faites, Henri Lefebvre peut nous aider à formuler une hypothèse de travail qu'il nous appartiendra d'utiliser en la soumettant à une critique systématique, éclairée par les résultats d'analyses ultérieures.»

Giordan s'interroge sur le maintien de «cultures minoritaires» dans un univers qui s'industrialise à grande vitesse. Quel rapport entre homogénéisation et différence ? Plus concrètement, que faire de la revendication du droit à la différence, question qui a hanté longtemps Lefebvre⁵¹ et qu'il a résolu en proposant : «droit à la différence dans l'égalité.» ? Pour Castan il n'y a qu'un droit qui vaille : «le droit à l'identité».

Mais voyons où Giordan veut en venir :

« Dans cette perspective, la société française industrialisée porte un nouvel intérêt à la culture occitane parce qu'elle trouve là un moyen de satisfaire son besoin de consommer du folklore. Le succès de l'émission de Castelot, Decaux et Lorenzi sur les Cathares, en 1966, pour ne citer qu'un seul fait pourrait s'expliquer ainsi. Il entrerait dans ce processus de consommation du réel historique à travers un nivellement préalable destiné à lui donner une dimension acceptable par la société qui l'utilise. La conséquence d'un possible développement de cette consommation serait certainement la destruction totale et définitive de la culture occitane ou, pour être exact, de ce qui en reste encore connaissable.⁵² »

⁵¹ Voir son Manifeste différentialiste

⁵² Cette observation peut s'appliquer beaucoup plus, ensuite, quand des initiatives comme celle des reconstitutions historiques verront le jour comme au Puy du Fou. *La caméra explore le temps* avait un autre sérieux.

Pour faire avaler l'uniformisation, la société industrielle proposerait la folklorisation assassine de cultures d'où la quête d'une stratégie alternative :

« Cet exemple ainsi interprété appelle au moins une question. La société française de 1966 n'invente pas ce processus de consommation du réel à travers son image folklorique. Tout au plus peut-on dire qu'elle l'accélère. Mais nous sommes en réalité devant une attitude de la culture française et, dans une moindre mesure de la société française, qui remonte au moins à la fin du XVIIIe siècle et à l'époque où l'on allait chercher l'exotisme dans les Pyrénées et où Paris vivait à l'heure de la mode troubadour : comment se fait-il que le réel historique occitan puisse encore, deux siècles plus tard, constituer une réserve folklorique qui paraît assez riche? Comment se fait-il, si vous préférez, qu'on puisse encore, en ce siècle de communications rapides, trouver de l'exotisme si près de Paris? Henri Lefebvre nous propose une explication : lorsqu'on aura tout livré à la consommation dévorante, parie-t-il, la spiritualité et le matérialisme, l'art, la philosophie, la morale, « quand tout sera consommé, quand l'univers s'immergera dans la redondance (ce qui ne saurait plus tarder), alors se lèvera l'irréductible » (p. 228). Nous pourrions dire, pour ouvrir un champ d'investigation dans ce sens : la folklorisation de la culture occitane a plusieurs siècles d'existence et le fait qu'une accélération de ce processus de consommation de cette culture ait pu se manifester au cours de ces dernières années permet de se demander si on ne serait pas ici en présence d'une manifestation de cet irréductible auquel Lefebvre tente de croire. »

La conclusion de Giordan s'appuyant sur Lefebvre n'a rien à voir avec la pensée de Castan : *« Il me paraît très probable que la clef de l'intérêt porté actuellement par un public nouveau à la littérature occitane soit à chercher dans ce besoin d'affirmer, face à la dérégulation du quotidien, l'urgence de rendre à la vie au grand jour, des différences à mes yeux essentielles. Il s'agit d'échapper au désespoir engendré par la société de consommation. Cette motivation profonde expliquerait que l'attachement à la culture occitane ne soit plus une réaction sentimentale mais un choix difficile. Il est possible que les jeunes occitans qui apprennent à lire et à parler l'occitan aujourd'hui, cherchent par un acte lucide à opposer au vide créé par la redondance des idéologies religieuses et politiques en particulier, une praxis débouchant sur un quotidien désaliéné. »*

A aucun moment, il n'est question des lois propres à la France, lois qui, en retour, ont fait de la culture d'oc cet irréductible évoqué par ailleurs, culture d'oc qui en retour peut changer enfin les dites lois de la nation. Castan n'a qu'un rêve, révolutionner la France, et ceci étant, il rejoint une part de Lefebvre qui a été lui aussi obsédé par la question nationale à opposer aux nationalismes. Comme Claude Sicre est obsédé par les joies du folklore à opposer à la folklorisation qui est une des lois de la France.

En 1998 les Editions cocagne publieront des petites brochures⁵³ dont une « Non à une France virtuelle » où Félix Castan s'explique sur la notion de nation : *« Deux conceptions de la nation, dans notre monde plein de tragédies et de fureur, sont obscurément en concurrence : la conception française fixée en 1789, et la conception antithétique occitane, telle qu'elle se déduit de la pensée des écrivains du XVIe siècle. Entre les deux, des formules intermédiaires de compromis. »*

Le paradoxe veut que l'occitanisme ait très fortement souffert du nationalisme occitan (pour Castan c'est le responsable de son échec) alors qu'il est porteur pour la France d'une

⁵³ Carnets de route de Félix-Marcel Castan (le n°5, 35 pages)

conception plurielle de la nation ! Et le lecteur est en droit de se demander comment des écrivains ont pu être porteurs d'une telle conception.

La question de la nation est revenue dans les débats, moins à cause des succès des nationalistes occitans (ils furent minimes avec le Parti National Occitan) qu'à cause du développement de l'Europe qui annoncerait la mort des nations.

Le Lefebvre qu'interroge Giordan est celui de la mondialisation (je préfère le terme anglais de globalisation) et non celui qui a travaillé sur la question des nations.

En fait Giordan qui court derrière les nouveautés et l'actualité, au risque de l'opportunisme creux, pour se placer au mieux dans l'élite, a, avec Lefebvre, un instrument facile à manœuvrer. Vu que Lefebvre part d'une réalité en profond bouleversement, son travail philosophique est lui aussi en mouvement et peut se servir à toutes les sauces.

Inversement, Castan, loin de l'éphémère actualité, a bâti un univers, une ligne à suivre, qui vit sur un roc quand Giordan se laisse porter par le courant.

Ceci étant, dans le cadre des confusions permanen-tes, nous assistons à l'opposition entre l'utilisation du temps long par Castan, et l'analyse du temps court par ses opposants. Lefebvre par son analyse du quotidien et de la philosophie qui en ressort, est plutôt fasciné (pour la combattre) par «la révolution conservatrice» à laquelle il a opposé «la révolution culturelle» dans le dernier chapitre du livre de 1968⁵⁴. Cette révolution par la culture doit reconforter Castan même si dans son principe elle est différente de la sienne.

Pour revenir à l'IRM et à la position originale de Castan face au marxisme, voici cet autre texte :

« Conclusion pratique

Cette ébauche d'analyse pose des problèmes théoriques de toutes sortes à la science marxiste : par exemple, la fonction des langues, le statut des cultures, les chemins divers de la pensée du genre humain, les motifs de la création, et son interprétation pour servir à la connaissance des sociétés. L'Occitanie, (on a dit aussi le "Génie d'Oc", et antérieurement la "Terre d'Oc"), selon notre hypothèse, se définit comme une identité linguistico-culturelle, nourrie de visées générales et d'attitudes critiques, mais qui, à aucun moment de son histoire, n'a développé un projet national. L'I.R.M. aura à examiner les discours en formation dans le Parti⁵⁵ sur la chose occitane : on en démêlera les points forts et les incohérences. La réflexion deviendra efficace le jour les militants occitanistes du Parti auront à leur disposition dans le Parti un lieu de confrontation. Un laboratoire de recherche, dont les formes sont à fixer. Le problème organisationnel prend ainsi une importance telle qu'il a paru justifier une réflexion spécifique.⁵⁶ »

Pour Castan et Lefebvre, le marxisme n'est pas une bible à suivre mais un outil de travail.

⁵⁴ La vie quotidienne dans le monde moderne, Gallimard

⁵⁵ Entendre bien sûr le P.C.F.

⁵⁶ Première conclusion du travail de l'IRM le 21 septembre 1981

La vallée de Campan

La vallée de Campan est le titre d'un livre d'Henri Lefebvre que j'ai lu avec retard car difficile à trouver. Je pensais y découvrir une étude qui s'est révélée très éloignée de mes attentes. Il s'agit, nous indique l'auteur, d'une étude de sociologie historique, terme qu'il explique ainsi :

«Ces mots indiquent un mouvement dialectique entre la recherche portant sur l'histoire et celle portant sur la réalité sociologique.»

Tout livre de Lefebvre n'est pas la pièce d'un puzzle mais une fracture autonome venue d'une réponse à une commande (je pense à son livre sur la Commune de 1871), ou d'une simple intuition. Celui sur la vallée de Campan tient au repli trouvé par l'écrivain dans cette vallée en 1943. Là, à Campan, il découvre des archives originales et comme nous sommes au cœur des Pyrénées je pensais que la référence à la langue d'oc était inévitable. Il y a bien dans la bibliographie la mention d'un livre *Etudes sur les idiomes pyrénéens de la région française*⁵⁷ mais en fait tous les aspects culturels sont oubliés au bénéfice des faits sociopolitiques prouvant qu'on avait là *«une véritable république pastorale quasi autonome, une «vallée libre», un des ces petits états pyrénéens archaïques dont l'Andorre reste le dernier témoignage.»*

Cette étude, qui concerne la période d'avant 1792, permet de témoigner d'un fonctionnement révélateur des communautés paysannes quant aux luttes fiscales, politiques et sociales face aux pouvoirs centraux. Campan est un cas original car il permet de saisir les points extrêmes de cette lutte qu'on peut qualifier d'anti-centraliste.

Les questions culturelles ou même religieuses étaient-elles marginales dans la vie de la communauté ? L'absence de documents sur le sujet est-il la raison de son absence dans l'étude ? Pour insister sur l'originalité du livre, rappelons qu'il commence d'abord par la production de documents.

Bref, ce livre qui, par excellence, pouvait faire une place à la langue d'oc, s'en dispense et me confirme dans l'idée qu'au cours des années 50, même Henri Lefebvre reste étranger à la problématique occitaniste malgré un article pour défendre la langue d'oc.

⁵⁷ De A. Luchaire publié à Paris en 1870 chez Maisonneuve.

Deuxième partie

De la pratique à la théorie

"Le concept créait la réalité"

En croisant marxismes et occitanismes Félix Castan a inventé une théorie décentralisatrice féconde mais à trop vouloir que cette théorie "couvre l'ensemble des pratiques", à trop vouloir prouver son bienfondé, il a souvent quitté le sol pour les étoiles, et c'est peut-être le sort de tous les créateurs qui, pris dans leur propre univers, vivent seulement avec lui.

L'identité

Pour le livre que la Maison de la Culture de Larrazet consacre à Castan le titre est : «**Félix Castan ou l'équilibre parfait de l'identité**».

Pour passer de la théorie à la pratique, sur le thème de l'identité, il me faudrait évoquer les identités communales chères à Alain Daziron, dans la foulée de la pensée de Castan, et qui ont donné lieu à plusieurs forums ou colloques.

Chaque commune aurait sa propre identité ce qui me paraît une généralisation hasardeuse surtout dans le contexte actuel de désagrégation du tissu communal. Mais ici je voudrais aborder la question, une fois de plus, par la langue occitane, source de la fameuse identité linguistico-culturelle.

Robert Escarpit écrit :

« Le gascon est une des langues occitanes plutôt qu'un dialecte de l'occitan. Le catalan, à qui on ne refuse pas le statut de langue de plein exercice, est plus proche du languedocien que ce dernier ne l'est du gascon.⁵⁸ »

Nous retombons encore sur ce discours «diviseur» qui hérissé le poil des occitanistes. Je ne le cite pas par provocation et pas davantage pour donner raison à Escarpit. Je reconnais que j'aime depuis très longtemps cet écrivain devenu conseiller régional élu avec les communistes. Je l'apprécie parce qu'il fut attaché culturel à l'ambassade du Mexique ? (ce qui m'explique pourquoi sa fille est devenue correspon-dante de **l'Huma** dans ce pays). Non, tout d'abord parce qu'à l'E.N. nous avions à notre disposition divers journaux de la presse quotidienne dont **Le Monde** où je lisais le petit billet quotidien toujours bien senti qu'Escarpit donna pendant 28 ans (pour **l'Huma** c'était pareil avec André Wurmser). Un étudiant pourrait faire une thèse comparative entre les deux types de billets.

Romancier et essayiste, Escarpit est une figure littéraire. Il pose la question d'identité autrement que Castan et un débat entre les deux aurait sans doute été riche, pas pour démêler la question linguistique (les positions étaient trop tranchées) mais pour creuser celle de l'identité.

«Et si l'Occitanie c'était le rugby» aurait dit Escarpit.

«Et si le rugby n'était qu'une particularité», indiquerait Castan.

En fait, Castan a vite compris que le discours sur l'identité pouvait se changer en discours sur l'identitaire et prôna alors «une identité ouverte» (voir le titre de son document de l'IRM). Comme d'autres, parlent de «laïcité ouverte». Or l'ajout de l'adjectif «légitime» son

⁵⁸ P.80 du spécial Occitanie de la revue Autrement de 1980.

contraire, la laïcité fermée ou l'identité fermée. Une laïcité fermée ne peut pas être une laïcité, pas plus qu'une identité fermée n'est une identité, à peine un masque !

Par nécessité l'identité est mouvement : entre les deux concepts, le dominant est le mouvement.

L'identité tombe dans l'identitaire quand le mouvement devient immobile !

Ces dernières années l'identitaire a avalé tout cru les diverses formes d'identités.

Le Festival de Montauban

Dès 1957 Félix Castan devine que la France va se couvrir de Festivals mais sous quelle forme : des clones estivaux de la vie culturelle parisienne ainsi renforcée ? Comment n'aurait-il pas pour modèle le communiste Jean Vilar ? Mais, faute de connaissance de l'occitanisme, un Jean Vilar qui en allant à Avignon n'a fait que la moitié du chemin. Castan pouvait faire l'autre moitié : Montauban, premier lieu d'un festival décentralisateur.

« S'accrocher au lieu, analyser le lieu, en prendre la mesure et le sens, s'en servir comme d'un instrument pour transformer la vie ici : aucune démarche n'est plus fondamentale pour un militant occitan qui prétend réincarner la vie culturelle et rallumer le flambeau, les foyers déjà éteints par la faute d'idéologies desséchées et desséchantes. Lieux historiques, lieux de chaleur collective.

Il allait de soi dès cette époque que la vague de théâtre épique inaugurée par Jean Vilar ne durerait pas toujours et que d'autres voies méritaient d'être explorées. Cette Place du XVIIe siècle orientait l'esprit vers un théâtre bien différent, tel que pouvait en donner l'idée le théâtre du Siècle d'Or espagnol, contemporain de l'érection de ses façades. Or à cette date le théâtre baroque d'outre-Pyrénées était très mal connu en France et pour tout dire décrié, raison majeure pour entreprendre un effort suivi d'enquête, de traduction et de réhabilitation, faisant la preuve de son efficacité scénique.»

Cette passion pour le lieu, pour l'expression d'une ville par un festival, est d'une originalité magnifique. Il sera d'abord le Festival du Languedoc, puis le Festival de Montauban, le Festival d'Occitanie et à la fin, le Festival de Montauban («son nom le plus naturel» dit Castan).

Cette passion pour le lieu poussa Guy Catusse, décédé avant d'achever son étude sur la pièce de Benedetto, vers l'étude du *siège de Montauban*.

La réalité reprend le dessus sur le concept quand on sait que la pièce conçue seulement pour la Place nationale, a aussi été jouée au Théâtre des Carmes à Avignon pendant tout le festival off de la ville en 1974. Un point qui a sans doute été cause de frictions avec Castan mais les nécessités économiques imposent parfois leurs lois !

Au-delà de cette anecdote, la grande majorité des spectacles joués pendant les divers festivals n'eurent aucun lien avec le lieu Place nationale qui comme partout a seulement fonctionné comme récepteur d'un moment culturel.

De même, en 1957, Castan est déjà un occitaniste mais il ne crée pas un Festival d'Occitanie, terme qu'il ne reprendra d'ailleurs que bien après les débuts de la vague occitane.

Il aimera rappeler que la réalisation de ce festival de théâtre espagnol doit autant aux autorités parisiennes qu'aux autorités locales dont Jean Baylet qui a fait jouer ses relais :

«Un monument bien typé, la tradition d'une ville, l'intervention militante occitane et un appui national: conditions déterminantes, auxquelles se sont rapidement ajoutées des

aides municipales, départementales et consulaires. Quant à la conception initiale, elle appartient en propre à Jeanne Castan, et à son expérience de comédienne (Le travail est devenu par la suite de plus en plus collectif.)⁵⁹»

J'ai croisé quelque fois, Jeanne, la sœur de Félix dont j'aurai aimé mieux connaître les activités.

Voici la conclusion de ce texte de 1977 :

« L'immense révolution culturelle qui est en cours sur toute l'étendue de la province française, et qui tend à faire disparaître la lèpre provinciale, à rééquilibrer les processus créateurs dont la capitale avait confisqué depuis longtemps l'expression, le sursaut d'initiatives qui labourent le sol de part en part ne parviendront à un total accomplissement que si des villes de grande dimension, capables de jouer le rôle de capitales, assument leurs responsabilités, si l'on comprend le rôle irremplaçable des métropoles d'équilibre culturel : au service des villes, bourgs, lieux de moindre importance, échappant massivement à l'ombre portée du foyer principal. Ferments d'autonomies en chaînes, indépendantes de la monarchie parisienne. »

En 1977 son optimisme était partagé et la victoire de la gauche en 1981 le prolongera un peu. Castan a donc une immense pratique du festival qu'il fera naviguer entre les nombreux écueils. D'une intuition juste, avec un mouvement concret, il aboutira à des points de fixation qui, loin des «fastes» de la première étape, conduiront à l'étiollement du festival. La révolution culturelle qu'il voyait naître en 1977 n'apportera pas les fruits escomptés sans que, bien sûr, il en soit responsable.

La MÒSTRA

La MÒSTRA est à la fois le nom d'une revue et un lieu d'exposition.

La revue, comme le Festival, changea souvent de sous titre tout en gardant deux références, celle «*Pour une décentralisation expérimentale*» et la phrase de Perbos que Castan reprend à son compte : «*J'ai toujours souhaité n'être ni le chef ni le soldat de personne.*»

En même temps, encore le n°21 de 1987 indique : *tribune anti-centraliste*. Puis ensuite : *tribune du carrefour d'Occitanie*. Au numéro 28 il y aura une précision de plus : *tribune critique du Carrefour d'Occitanie*. Au n° 40 de 1992, il n'y aura plus de référence, sauf les deux permanentes.

Ces évolutions, comme pour le nom du Festival, témoignent d'une attention à l'actualité sans pour autant le moindre changement quant à la référence à l'anti-centralisme de départ. Et l'actualité tient à la naissance du Carrefour d'Occitanie dans le cadre d'une politique nationale de la gauche, qui, par son soutien, a permis sa création. L'actualité reste anecdotique par rapport à la cohérence de fond. C'est un peu comme un paquet de cigarette qui changerait son emballage pour s'adapter au monde nouveau mais sans rien changer à son contenu.

La **MÒSTRA** est un lieu d'exposition sur le Larzac, d'où encore une fois une confusion permanente - les luttes contre le champ militaire sont postérieure à l'installation de Castan

⁵⁹ Revue Mòstra 1977 comme pour le texte précédent.

à La Cavalerie. Non Castan ne court pas derrière la mode. Là comme ailleurs, il crée un lieu de dialogues, là comme ailleurs l'occitanisme est au cœur de la démarche. Mais, pourquoi supplanter l'ensemble, d'un discours théorique fermé ?

L'été, par le débat du 15 août, Castan veut à tout prix faire entrer les arts plastiques dans des écoles ce qui suscita la stupéfaction de mon ami Rosendo Li, plasticien attentif au combat du maître des lieux.

La conclusion de son article de 1994, publiée dans la partie documents⁶⁰, dit bien son constat :

« Ainsi, comme on ne peut pas commander aux artistes une préoccupation sociale ou une sensibilité face aux problèmes de notre temps (chômage, guerres, pollution, corruption politique, montée des intégrismes religieux, poussée de l'extrême-droite...) on ne peut pas non plus les enfermer dans une étiquette ou dans une école même fictive. »

Etrangement on constate que si, comme je le répète, en trente ans le monde a connu de vraies mutations, l'énumération des préoccupations sociales faite par Rosendo semble toujours d'une grande actualité ! Mais allez lire en entier son article qui, au-delà du cas Castan, incite à réfléchir sur la vie artistique quand **la théorie veut l'emporter sur la réalité.**

Maison des Jeunes de Larrazet

Dès le début Castan a soutenu les actions de la Maison des Jeunes de Larrazet. Son pilier, Alain Daziron, communiste comme Castan, faisait figure de « disciple » sur deux points :

- celui des identités mises en avant et en l'occurrence l'identité communale.
- celui de la force pédagogique des jeunes partant à la rencontre des habitants et renvoyant vers eux, le savoir local par le journal *Le Trait d'Union*.

Daziron habillé en nouveau Perbosc sauf que la langue occitane a été « oubliée » en route. Cette Maison des Jeunes a été, plus ou moins, portée par la génération de 1968 mais quand 20 ans plus tard, les mêmes jeunes moins jeunes firent le constat d'un manque de renouvellement des animateurs, j'ai proposé de changer le nom peu conforme à la réalité. A une date qui m'échappe, les responsables décidèrent que la Maison des Jeunes devenait la Maison de la Culture. Félix Castan refusa ce changement de nom qui pour lui était une trahison par rapport aux objectifs initiaux : le passage du témoin d'une génération à l'autre, avec des jeunes prenant en charge le miroir à offrir à la commune.

La réalité avait changé, mais la théorie devait l'emporter.

Je n'aborde qu'une anecdote aussi pour en savoir plus vous pouvez aller sur le site:

<http://www.maisondelaculture-larrazet.fr/identitescommunales.html>

Le cas spécial des Drapiers jacobins

Nous avons eu un exemple équivalent avec la pièce *Les Drapiers jacobins*⁶¹. Parce que, suivant sa théorie, Castan souhaitait trouver un jacobin défenseur de la langue d'oc, il s'empara de l'histoire d'un homme qui, dans les faits, est apparu plus girondin que jacobin. Il fallait que le concept l'emporte sur la réalité.

⁶⁰ Voir document n°14.

⁶¹ Voir document 6.

En l'occurrence le concept s'appelle «identité de Montauban». Pour Castan, sa ville belle et rebelle était une part «du génie d'oc». Mais toute la ville ne se résume pas à ce génie (si on pense au cas René Bousquet !).

Le cas de Gautier (l'auteur d'une pétition pour la langue d'oc confondu avec un homonyme sans-culotte) est tombé dans l'oubli, mais Castan a retenu l'autre figure hérétique de la pièce *Les Drapiers jacobins* : Olympe de Gouges. Il a pu d'autant mieux le faire que la bibliothèque de la ville contient toutes les œuvres, en édition originale.

Gautier a été habillé en jacobin défendant la langue d'oc mais pour les droits des femmes, l'engagement d'Olympe contre les jacobins était acceptable.

Le hasard a voulu que je me penche, au cours des années 80 sur deux sujets :

-le cas de Gautier dont j'ai pu découvrir qu'ils étaient deux : Gautier Sauzin défenseur de la langue d'oc et Gautier, chef sans-culotte et pas du tout curieux de la langue d'oc. Ce travail a abouti à une étude sur la sans-culotterie montalbanaise qui est à présent accessible sur internet, et ces dernières années à une étude sur, suite au cas de la Révolte royaliste du 10 mai 1790 à Montauban, l'identité de la ville. Je la place dans un rapport original entre révolution et contre-révolution.

-le cas Mary-Lafon, un Montalbanais passionnant qui le premier s'est plongé en quatre volumes sur l'histoire de France vue du Midi. Cette étude a suscité plus d'intérêt dans le Sud-est qu'à Montauban et m'a conduit à intervenir à l'Université occitane d'été à Nîmes (elle est également disponible sur internet).

Dans les deux cas, les conclusions imprévues de mes travaux, peu conformes aux théories de Castan, n'ont jamais fait l'objet de débats dans le groupe de l'I.R.M..

Par contre elles ont charpentées tout le travail que je conduits depuis, Mary-Lafon me conduisant vers la Seconde République, et les sans-culottes vers Léon Cladel, un occitaniste d'avant l'heure, un occitaniste du Sud-ouest contre Mistral.

Le cas de la région

A partir de 1981, une politique de régionalisation dite aussi de décentralisation est mise en place. Castan l'a répété, il a lutté pour la décentralisation culturelle, mais quand une politique de décentralisation s'installe comment réagir ? Il a alors proposé le principe de "contre-capitales" face à Paris.

Toulouse pouvait-elle devenir contre-capitale sans devenir en même temps capitale d'une région ?

Pour moi, le pays des contre-capitales s'appelle l'Italie avec un quotidien national implanté à Milan (Il Corriere), un autre à Turin (La Stampa) et un autre à Rome (le Repubblica). La Stampa n'a rien d'un journal piémontais quand *La Dépêche du Midi* joue seulement la carte régionale.

L'Occitanie étant un combat culturel qui va au-delà des régions, le titre de la brochure de 2002, porte sur l'anti-régionalisme presque plus fort que l'anti-centralisme.

Dans les faits, le centralisme est d'autant plus fort qu'il a en face des instances faibles comme les petites communes, donc avec la création des régions, un rapport de force peut se modifier. Régions - et en cela Castan a raison - qui ne peuvent devenir par elles-mêmes des forces culturelles novatrices, mais qui sans leur existence n'apportent même pas la première pierre à l'édifice des contre-capitales.

Ce fut un point de discussion fréquent entre moi et Félix, moi me situant avec volontarisme du côté des avancées régionales, et lui répétant que l'Occitanie est une identité linguistico-culturelle et non une région. En cela il restait ferme dans son opposition à Robert Lafont, théoricien de la voie régionale et de l'espace occitan. Une fois de plus, les fausses querelles l'ont emporté. S'il y a langue, il y a une espace pour cette langue. Certes l'espace n'est pas à l'origine de la langue mais il conditionne la vie de la langue ! La montée de la notion d'espace (devenue telle qu'à Castelsarrasin la permanence du PCF s'appelle : Espace Michel Métais ») a correspondu avec la montée de la géographie face à l'histoire.

Trente ans après nous constatons que les résultats sont simples à mesurer : les régions sont devenues des féodalités ce que la révolution avait voulu abolir par la création des départements ! La déconcentration a gagné sur la décentralisation !

Pour le centralisme Castan a su faire la différence entre la juste centralisation et sa maladie le centralisme. Pour la région, qui en effet n'a rien à voir avec l'Occitanie, il a préféré en nier l'existence. Or, et c'est bien le paradoxe, si l'Institut de Recherche Marxiste a pu fonctionner dix ans à Toulouse c'est bien grâce à la régionalisation de cet institut !

Dans le même temps où Castan combat l'idée de région, il glorifie l'échelon communal considéré en dehors du temps. Une attitude typique d'une part des communistes qui s'accrochent aux acquis, sans mesurer que dans la vie, ils ont été effacés !

Le baroque ?

Il serait injuste, dans la galaxie Marx-Castan de faire l'impasse sur le baroque. Précisons d'abord que, Guy Catusse, ayant obtenu les financements, l'essentiel de la revue **Baroque** (de 1965 à 1987), si chère à Castan, est consultable sur internet.

Nadine Picaudou-Catusse précise dans son livre le lien entre Catusse, Castan et le baroque :
«A Montauban, Guy côtoyait, depuis le milieu des années soixante, la figure puissante de Félix Castan, le poète-philosophe, un copain du Parti aussi, un militant de l'Occitanie et de la décentralisation culturelle et l'infatigable organisateur des Journées internationales du baroque qui donnaient lieu à la publication de la revue Baroque. De Félix Castan, j'aurai à reparler, comme de la place qu'il assignait au baroque dans ses passions et ses engagements. Ce n'est que des années plus tard, loin de Montauban et du Parti que Guy entretiendra avec Félix un authentique dialogue intellectuel, par-delà tous les désenchantements politiques. Le baroque y occupera la première place. Pas tant le baroque littéraire, dont les préciosités et les afféteries resteront profondément étrangères à sa sensibilité - rien ne pouvait affecter son rapport intime à l'épuration de la langue classique, tissé dans les éblouissements premiers-, mais la peinture, mais l'architecture, c'était une autre affaire. L'art baroque est une dramaturgie du visible et Guy était un visuel. »

Guy Catusse, professeur de français était un adepte du classique mais comme indiqué, Nadine Picaudou-Catusse montre très bien, tout au long du livre, comment ils en sont arrivés au baroque par le visuel. Cette référence au visuel m'a amusé car elle m'a rappelé une anecdote. En 1979, bien avant l'ère des vide-greniers, Michel Gimenez de Nègrepelisse proposa pour la Fête communiste d'Albias de faire les greniers des communistes afin de mettre en vente quelques vieilleries. Sur la fête, Catusse passa plusieurs fois, tenté par l'achat d'un grand paysage vieillot. A voir ma surprise, il me précisa que c'était surtout le

cadre qui l'intéressait. Je comprends seulement des années après le lien avec «sa folie du voir».

Pour le sujet qui nous occupe je retiens cette question dans la revue **Baroque** : "*Critique marxiste et spiritualité chrétienne : le Dieu caché de Pascal est-il un Dieu tragique ?*"

L'auteur, Jean Krynen⁶², est un hispaniste, Membre correspondant de l'Académie espagnole (en 1990), Spécialiste des mystiques espagnols, il a enseigné à l'Université de Toulouse de 1953 à 1980. Donc en 1974 voici les premières lignes de la réponse à question qu'il pose au sujet de Goldmann :

"Comme on le sait, Lucien Goldmann, se réclamant d'une critique d'inspiration marxiste, a répondu par l'affirmative à la question posée. Le but de ma communication est de démontrer que Goldmann s'est trompé – ce qui concerne notre exégèse de la pensée de Pascal. Elle se propose aussi d'avancer la question suivante concernant la méthodologie de nos études baroques : en matière de spiritualité de l'Europe classique, l'analyse marxiste est-elle opératoire ? Du fait même qu'elle dialectise les rapports de l'homme à Dieu, n'est-elle pas un avatar de la vision baroque ? En conséquence, n'est-elle pas nécessairement conduite à confondre (ce que nous nous efforçons de distinguer) le Dieu chrétien des spirituels et des mystiques avec le Dieu «tragique» de la vision baroque ? Autrement dit : Goldmann pouvait-il ne pas confondre Pascal avec un Barcos?"

Et voici la conclusion :

"Par sa fidélité au contenu mystique de la religion, Pascal va à contre-courant des tendan-ces rationalisantes du baroque qui escamotaient la spiritualité chrétienne traditionnelle. Néanmoins, dans son dessein de mettre cette spiritualité au service d'une apologétique déprimante pour la raison naturelle – à l'inverse des humanistes baroquaisants – il entre de plain-pied dans le baroque."

Et si l'erreur de Lucien Goldmann était celle de Félix Castan ? Dans ces journées, un autre marxiste occitaniste était souvent présent : Jean-Marie Auzias, ce qui nous conduirait vers d'autres débats.

Olympe de Gouges

Félix Castan, dans la foulée de la pièce des **Drapiers jacobins**, a commencé à se passionner pour Olympe de Gouges. Il était le quatrième montalbanais à vouloir faire connaître cette féministe avant l'heure. J'ai publié un livre rassemblant les textes de ses trois prédécesseurs : Mary-Lafon, Forestié et Raoul Verfeuil. Le texte de ce dernier, écrit par un militant communiste-socialiste dans **la Revue socialiste** aurait pu attirer l'attention de Castan d'autant qu'il était, comme tous les textes d'Olympe, disponible à la Bibliothèque Municipale de Montauban.

Je salue bien sûr la publication des œuvres mais comme pour Cayrou⁶³, afin de placer l'écrivaine sur un piédestal, il a décidé de les publier sans les préfaces, choix que j'ai contesté d'où la publication d'un livre rare rassemblant les dites préfaces⁶⁴.

⁶² « Critique marxiste et spiritualité chrétienne : le Dieu caché de Pascal est-il un Dieu tragique ? », Baroque [En ligne], 7 | 1974, mis en ligne le 26 avril 2013, consulté le 21 janvier 2017. URL : <http://baroque.revues.org/450> ; DOI : 10.4000/baroque.450

⁶³ Voir document 18.

⁶⁴ Olympe de Gouges aux enfers, écrits sur le théâtre, La Brochure, 10 euros, 131 pages. [Le titre *Olympe de Gouges aux enfers* est extrait d'une préface où Olympe envisage d'écrire sous cette formule]

Pour la publication des œuvres de Cayrou il m'écrit :

«*Qui on convaincra parmi les écrivains, les participants réels de l'œuvre littéraire collective : est-ce qu'une place sera faite à Cayrou, sera-t-il réhabilité parmi ses pairs ?* »

D'où le combat de Castan pour l'entrée d'Olympe de Gouges au Panthéon.

Ne pas publier les préfaces, au nom de la promotion de l'œuvre en dehors des conditions de sa production révèle un abandon du marxisme. Si pour faire reconnaître une œuvre au sein de l'élite culturelle, il faut la traiter «en soi» alors le reproche de «culturaliste» ne devient-il pas fondé ?

Surtout quand il s'agit d'une œuvre théâtrale. J'entends déjà l'observation : qui se préoccupe des conditions de production du *Malade imaginaire* par Molière, ou du *Cid* par Corneille ? Une œuvre artistique devient une œuvre quand elle parle à tous et y compris à ceux qui ne savent pas comment elle est née ? Mais Castan pour qui l'absence de postérité, vient de l'absence de la critique, confirme ainsi que l'œuvre en soi n'existe pas. Alors que comprendre ? Qu'il n'y a de critique que celle que Castan juge efficace, la critique qui ne se détourne pas du texte de *Zamor et Mirza* d'Olympe de Gouges, au nom de futilités contextuelles ?

Conclusion

Le 15 décembre 1992, au moment où l'anniversaire de la mort d'Aragon est célébré par **L'Humanité**, Charles Sylvestre interroge Félix Castan qui pour l'occasion propose de rendre publique une lettre que lui a envoyé Aragon et Castan indique :

«*De tous les acquis dans la pensée du Parti communiste concernant la culture occitane, je m'en suis rendu compte un jour, il n'y a rien d'utilisable, sauf Aragon, et je ne dis pas cela pour le magnifier après coup. Il y a des choses chez lui qui m'emballent moins.*⁶⁵»

A la lecture des documents de ce livre, et surtout de celui de Jacques Blin, je pense que le verdict est réducteur. A la lecture de mes quelques pages où j'ai cherché les traces éparses du rapport de Castan au marxisme, chacun aura pu tirer ses conclusions. Pour moi, ces traces font apparaître un rapport à la fois incertain (peu de références approfondies) et pourtant certain, car intimement lié à son engagement communiste. Un peu comme bien des marxistes sans doute⁶⁶.

Son rapport Marx-Perbosc l'a conduit à de multiples activités, sans équivalent sur une ville comme Montauban, jusqu'à chercher à donner une identité à la ville. Brigitte Barèges, maire depuis 2001, en mal de modèle, imagine un lien Toulouse-Montauban équivalent au lien Marseille-Aix-en-Provence. Le Sud-est et son dynamisme prenant ses quartiers d'hiver dans le Sud-ouest ?

Castan dénoncerait ce contre-sens.

Pour ma part, les contradictions valent plus que l'identité. Montauban n'a été ni protestante ni catholique mais a mis en marche une forme propre de cette contradiction. Montauban n'a jamais été rebelle ou soumise mais après les événements du 10 mai 1790,

⁶⁵ Voir Document n°20.

⁶⁶ Pour qui veut connaître mon rapport à Marx, je le renvoie à la publication de mon étude du texte de Marx, sur Bolivar.

elle a mis en place une forme propre du rapport révolution/contre-révolution⁶⁷. Nîmes (la ville de Lafont) a été communiste comme Montauban a été radicale puis socialiste.

Sur un autre point, à lire le témoignage d'Anne Castan (la fille de Félix) sur le livre de la Maison de la Culture de Larrazet⁶⁸, il est important de noter :

«Vers 1950, l'activité militante politique l'occupe particulièrement à travers une amitié indéfectible avec le journaliste Maurice Oustrières. »

Maurice Oustrières était en 1953, à Montauban, le pilier majeur du journal communiste **Le Patriote**. Sur la collection du journal partiellement disponible à Montauban j'ai trouvé deux fois la signature de Félix Castan, articles repris en documents⁶⁹. J'ai pu y lire des noms connus comme Gérard Tartanac pour les paysans, Roger Vié pour les artisans, Pierre Juge et Jean Vignoboul pour le PCF, Gabriel Guiche pour Castelsarrasin, Jean Lacaze pour Caussade, Juliette Lacroix pour les femmes etc. L'amitié entre les deux hommes confirmée par Bernard, le fils de Maurice, était une amitié d'écrivains. J'ai imaginé qu'il était l'auteur d'articles non signés surtout sur le Musée Ingres. Mais *Le Patriote* va disparaître assez vite, Maurice partira pour Paris puis pour le Var et Félix va sans doute diminuer son activité communiste. Toujours est-il, cet engagement au PCF, au-delà de la question occitane, a alimenté un marxisme qui n'était pas celui de Marti ou d'autres, plus libertaires.

L'occitanisme de Félix va donc se marier avec le marxisme, en dehors des chemins balisés. Mais la révolution culturelle qu'il a pensée n'a pas eu lieu. Pas plus que celle chère à Henri Lefebvre ou à d'autres. Est-ce à dire que tous les efforts passés furent vains ? Est-ce à dire que l'histoire va continuer inexorablement à massacrer les espoirs démocratiques ?

A reprendre l'exemple de départ - le Festival de Montauban selon Brigitte Barèges - il représente une des tendances qui réduisent la culture au culturel. Et cette mutation bouleverse le projet de Castan et le nôtre avec.

En 2002, au Festival d'Uzeste qui témoigne de la vie décentralisatrice à laquelle a participé Castan, Robert Redeker, devenu le philosophe de référence publie ce constat dans le journal du Festival :

« La culture comme mode de vie destiné à devenir une colle ajointant sans friction les unes aux autres toutes les communautés (dans le but de faire oublier qu'au-delà des communautés existent des classes sociales en guerre les unes contre les autres) : voilà la conception de la culture qui a été imposée dans le dernier quart du XXe siècle. Il s'en est suivi une multiplication des fêtes en tous genres, médiévales et autres, une glorification ad nauseum du patrimoine, du passé, souvent reconstitué et rejoué en costumes d'époque, parallèlement à l'effacement du souvenir des fêtes révolutionnaires (on a, entre autres, rabougri le souvenir de la Révolution française à la seule date de 1789, on a expulsé de la mémoire collective la Commune de Paris). Ces festivités incarnent sous une forme ludique une conception idéaliste de l'histoire, elles expriment un idéalisme historique qui n'est pas toujours consciemment perçu comme tel. Combien de villes et villages s'adonnent à l'ivresse des fêtes médiévales ? Au culte des châteaux, seigneurs et châtelains, des églises, abbayes et paysans soumis ? À l'inverse, combien reconstituent (en costume et avec autant de faste), des moments révolutionnaires, des jacqueries, des révoltes de canuts, des essais de communisme, des mutineries militaires, la Commune de Paris ? L'exaltation du patrimoine (sur la matrice barésomaurassienne des fêtes du Puy-du-Fou) multiplie les événements culturels (les

⁶⁷ Mon livre sur la question : Révolution/Contre-révolution, le cas du 10 mai 1790 à Montauban, Documents, analyse, 2013

⁶⁸ Félix Castan ou l'équilibre parfait de l'identité

⁶⁹ Voir document 2. L'amitié Oustrières-Castan, n'a cependant pas converti Oustrières à l'occitanisme.

multiclones) en fusionnant tous les groupes sociaux dans la même nostalgie narcotique d'une existence passée — fusion de tous en une unité destinée à masquer l'existence de classes sociales antagonistes, à occulter la réalité de l'exploitation. A la moindre occasion, l'accent est mis sur la notion de communauté dans le but d'évacuer de l'histoire une autre notion, celle de classe. Tout se passe comme si on destinait la culture à jouer le rôle — au même titre que le sport — de grand narcotique social des sociétés ultralibérales de marché qui projettent de s'imposer planétairement — plus que l'opium du peuple la culture devient l'opium des sociétés de défaite du social. »

La culture comme l'éducation étaient depuis des décennies l'ultime instrument progressiste pour qu'à son contact, chacun vive mieux. Conformément à l'analyse marxiste, la culture est aussi passée sous domination de la marchandise ce qui oblige à reconstruire les rapports de force.

Par ses échecs, le combat de Castan nous incite à chercher, dans le contexte radicalement nouveau, d'autres voies émancipatrices pour lesquelles le marxisme n'a pas dit son dernier mot.

Documents

1 - Félix Castan (1920-2001) : Brefs éléments biographiques

Né le 1er juillet 1920 à Labastide-Murat (Lot) d'un père ingénieur aux Ponts et Chaussées, et d'une mère professeur de français. Il passe son enfance à Moissac puis sa famille s'installe à Montauban. Envoyé à Paris pour poursuivre ses études post-bac, il tombe malade en mai 1939 et jusqu'en décembre 1940. Un temps de maladie qu'il utilise pour se passionner pour la littérature et l'occitan comme Hugues Panassié utilisera un temps de maladie pour se passionner pour le jazz.

Petit passage dans une ferme de Léribosc avant les chantiers de Jeunesse. Là il croise André Barrès, à Orignac près de Bagnères de Bigorre, un marxiste chrétien qui l'oriente vers le communisme⁷⁰. A la fin des chantiers il revient dans la ferme à Léribosc.

En 1946, après une nouvelle maladie tout est en place pour la double vie de Félix Castan qui n'en fera qu'une : vie communiste et vie occitaniste.

Pour sa vie familiale indiquons qu'il se marie en décembre 1953 avec Marcelle Dulaut militante communiste, artiste-peintre. Ils auront une fille.

Pour sa vie professionnelle : instituteur en 1948 (mon père se souvient de son passage à Puygaillard de Quercy), puis professeur de français au Collège de la Fobio, alors que Marcelle Dulaut est professeur de dessin au Lycée Michelet. En 1968 : il prend une retraite anticipée et s'investit dans l'ancien relais de poste qui deviendra la *Mòstra del Larzac*.

Vie communiste : Adhésion en septembre 1944. Membre du comité de la section communiste de la ville de 1949 à 1955. Il entre au comité de la fédération communiste du Tarn-et-Garonne en 1957. Il ne fut pas réélu lors de la conférence fédérale en 1968. Ainsi, lors de la conférence fédérale en janvier 1970, il propose que le parti «se préoccupe des questions de la langue occitane» et s'efforce de rapprocher les divers courants occitans. Il insiste aussi sur le statut de l'intellectuel dans ses rapports avec le parti qui devrait encourager la création artistique. Membre du bureau de la section communiste de Montauban, Castan réintègre le comité fédéral du PCF de 1987 à 1997. Candidat aux régionales en 1986 dans la Haute-Garonne⁷¹.

Vie culturelle : éléments

Avec sa sœur, création du Festival (1957).

Création du Centre International de Recherches et de Synthèse du Baroque, (1965).

Avec son épouse, création de la *Mòstra del Larzac*

Avec Betty Gaël, création du Carrefour d'Occitanie (1984).

Création de la maison d'édition Cocagne.

⁷⁰ Henri Lefebvre était dans le même coin.

⁷¹ Informations sur Le Maitron.

2 - Le Patriote du Sud-ouest 1952

19 janvier 1952 : article d'Henri Lefebvre (introuvable)

21 janvier 1952 : article en Une de René Lacoste Naissance d'un réalisme occitan (sur Max Allier).

15 février 1952 : lettre de Félix Castan

17 février 1952 : Réponse d'André Marty

15 avril 1952 : Réponse de l'I.E.O.

Le Patriote section Montauban :

9 janvier : article de Castan sur le peintre Desnoyer



LE PATRIOTE du 19 Janvier 1952 publiait, un grand article du philosophe marxiste Henri Lefebvre intitulé : *Staline, la linguistique et les problèmes occitans*, qui doit faire date dans la pensée méridionale et donner à ce journal figure d'initiateur dans un domaine trop négligé des intellectuels progressistes : il est certain que les Intellectuels marxistes et progressistes trouveront là, matière à d'importants travaux qui fourniront une base concrète souvent absente à leur rassemblement et au développement d'une vie intellectuelle active et féconde dans le pays qui est le nôtre. De quoi s'agit-il exactement ?

Il y a près de deux ans, à la suite de larges discussions publiques des linguistes soviétiques, sur l'objet et les méthodes de leur science, Staline intervenant dans les débats pour leur donner toute leur ampleur et leur portée, publiait des analyses qui apparaissent comme le couronnement de sa pensée théorique et de son expérience pratique à la tête du grand Etat multinational qu'il dirige, en ce qui concerne les problèmes nationaux dont il est devenu, dans la littérature marxiste-léniniste le théoricien essentiel : on sait l'intérêt international immense que suscitèrent immédiatement ces textes. Staline y situait avec clarté la place des faits linguistiques parmi les autres faits sociaux, jetant une lumière nouvelle sur les mécanismes internes de l'évolution des sociétés d'une part, et sur les principes et les méthodes qui en découlaient dans le domaine de la science linguistique, d'autre part.

Les marxistes français commentèrent abondamment les thèses staliniennes en se plaçant au point de vue des sciences sociales en général, dégageant ce qu'elles impliquaient quant à la conception marxiste de la lutte des classes comme moteur de transformation des structures nationales ou bien en se plaçant au point de vue des tâches classiques de la linguistique et du rajustement de ses perspectives internes. Mais, à ma connaissance, il n'avait pas encore été question des enseignements qu'elles comportaient quant à l'attitude des marxistes en face des diverses langues subsistant aujourd'hui sur le sol français. Henri Lefebvre abordant les problèmes occitans à la lumière des thèses staliniennes, ouvre donc la voie à des recherches nouvelles sur l'exemple le plus important sans doute parmi ceux qui se posent en France en ces domaines.

Le 11 janvier 1951, reprenant des propositions de députés communistes pour l'enseignement du breton et du catalan, paraissait au Journal Officiel une loi instituant l'enseignement facultatif de toutes les langues dialectales de France dans tous les ordres d'enseignement.

Pour la première fois, l'Etat français prenait en considération l'existence sur le territoire national, de langues différentes de la langue française. Mais, en réalité, on ne pouvait attendre d'un Etat bourgeois qu'il envisage dans son ampleur, le problème ainsi soulevé, et lui donne une solution conforme aux intérêts profonds de la nation,

La loi du 11 janvier ne fait pas état de traditions culturelles fortement enracinées dans l'histoire, mais seulement de survivances linguistiques éparses mêlées au milieu local comme une végétation anarchique.

Il appartenait aux marxistes, aux représentants de la conscience ouvrière, d'ouvrir les yeux sur d'autres réalités, sur d'autres sources culturelles avec franchise.

Comment ceux pour qui la nation est une forme de vie qu'on peut troquer pour d'inavouables intérêts, se seraient-ils interrogés sur l'origine des peuples qui, ensemble, forment la France, et sur les données réelles du patrimoine national ?

Henri Lefebvre situe d'emblée le niveau des problèmes posés en écrivant « Cette culture brillante a été vaincue militairement et politiquement, voici plus de sept siècles, par une nationalité qui s'est enrichie de ses conquêtes, De ce grand événement historique est sortie la France ».

Telle est la perspective historique de l'Occitanisme d'aujourd'hui formulée en termes justes.

Le peuple progressiste, qu'il soit de Paris ou de Toulouse, n'a rien à redouter d'une science approfondie de la formation de la nation française et des conséquences qu'elle comporte de nos jours : il n'en est pas de même des profiteurs d'un régime croupissant qui n'acceptent pas que soit remise en cause la propriété d'une culture dérobée par surprise aux millions d'hommes qui eussent dû s'en rendre possesseurs. Ainsi est posée une importante tâche devant les intellectuels progressistes.

Si ceux-ci examinent clairement leurs objectifs fondamentaux dans la période actuelle, il ressort que leur lutte pour la Paix et pour l'indépendance nationale ne peut prendre corps et nourrir la lutte populaire de raisons nouvelles, si elle ne trouve à s'incarner dans une matière. La difficulté qu'ont les Intellectuels hors de Paris, à s'organiser et à agir en commun, à créer l'émulation, et des tâches à assumer, des responsabilités qui leur incombent en propre, vient peut-être de ce qu'ils n'ont pas su en général, s'approprier les trésors culturels qui sont à leurs pieds et n'attendent que leur venue pour retrouver tout leur éclat.

Or, pour que cet éclat des vieilles cultures réapparaisse, il faut que l'histoire et les luttes actuelles les dotent d'un dynamisme et de perspectives qu'elles avaient perdues aux mains d'une province végétant dans l'oubli. N'est-il pas du devoir des intellectuels progressistes de labourer le sol des civilisations qu'on croyait à tort éteintes ?

N'est-ce pas là pour eux une raison très forte de se mettre à la tâche et d'œuvrer pour la plus grande richesse et la plus grande gloire de leur peuple ?

Bien des problèmes, et des problèmes quotidiens posés par le désœuvrement trouveraient aussitôt leur solution.

Le sentiment de l'inutilité, de l'inefficience disparaîtrait, ainsi que le malaise qui l'accompagne, parfois.

Henri Lefebvre trace aux études à entreprendre un cadre général très large : « il s'agit... d'écrire l'histoire réelle de la nationalité occitane, de sa formation, de son échec, de son dépérissement partiel ».

De cette histoire, à la lumière des indications stalinien-nes, Henri Lefebvre dessine les grandes lignes de manière extrêmement suggestive.

Ce dont il faut lui savoir gré surtout c'est de poser en ces domaines où ils sont si souvent ignorés, les principes rigoureux de l'analyse historique. Il faut répéter que seuls les problèmes de la formation des structures nationales et en l'espèce des structures de la nation française, donnent une carcasse aux théories concernant le complexe culturel occitan : seuls ils peuvent servir de fil conducteur pour ordonner les faits et les hiérarchiser.

Il reste que ces faits sont multiples, contradictoires, et souvent difficiles à saisir et à cerner. Leur étude exige une investigation de longue haleine : il faut un travail collectif débordant l'ambition de la pure et simple érudition.

Quant aux problèmes « culturels et linguistiques » qui sont les problèmes d'aujourd'hui, Henri Lefebvre rappelle la théorie stalinienne, selon laquelle « une culture originale, repartant après une

période d'arrêt, de stagnation ou de dépérissement, ne peut s'enrichir en se séparant de la langue et de la culture nationale jusqu'alors prédominante »; il conclut qu'il faut «étudier et organiser rationnellement le bilinguisme» dans notre pays. Une vue que pour la première fois, certainement, on voit formulée avec cette vigueur, par une personnalité étrangère ou mouvement occitaniste.

Henri Lefebvre n'aborde pas l'analyse du contenu de la culture d'Oc et de sa cohésion interne relative, si ce n'est par brèves allusions ; il y a bien des difficultés à débrouiller, avant de tirer ces questions-là au clair. C'est pourtant le cœur des problèmes que se pose aujourd'hui l'occitanisme.

Mais Lefebvre critique la doctrine des «substrats» antihistoriques : il y a en effet danger à confondre les réalisations historiques des hommes, les libres fruits de leurs actes dans les conditions de leur époque, avec les obscures impulsions biologiques ou métaphysiques dont ils auraient été les sujets. On n'étudie pas une culture dans ses circonstances éparses naturelles ou instinctives prédéfinies, mais on recherche son unité dans ses œuvres les plus élaborées et les plus originales.

Je souhaite que l'importance de l'article publié par **Le Patriote** soit largement comprise.

Trop de formalisme encore encombre l'esprit de bien des intellectuels qui croiraient déchoir en s'initiant aux œuvres vives de leur propre pays, de celui où ils ont pris contact avec les hommes et avec les grandes luttes historiques où ils sont aujourd'hui engagés. L'ignorance, héritage d'une éducation bourgeoise, les sépare de leur pays, les rend comme étrangers chez eux : un renversement d'attitude doit à mon sens s'opérer, sur ce plan, parmi les intellectuels progressistes toulousains et occitans.

L'article d'Henri Lefebvre fixe les points d'attache de ce programme possible et nécessaire avec les soucis historiques du monde actuel et pose les conditions d'un travail fructueux et passionnant.

L'institut d'Etudes Occitanes auquel fait allusion Henri Lefebvre s'est attaqué à ces problèmes mais il serait bon qu'un groupe d'études marxistes se constitue pour les prendre en considération, armé d'une doctrine claire, constructive et véridique. Félix CASTAN

Membre du bureau de l'Institut d'études occitanes, rédacteur en chef d'Oc.



LE PATRIOTE DE TOULOUSE avait publié dans une page spéciale, un article, de M. Henri Lefebvre intitulé : *Staline, la linguistique et les problèmes occitans*. Cet article démontrait par des arguments tirés de l'histoire linguistique rapprochée de l'histoire économique, et politique, que « le tableau linguistique du Midi français et du territoire couvert par l'ancienne Occitanie est d'une extrême complexité. Le «brassage» de dialectes en une langue unique a échoué ».

L'auteur estimait pourtant nécessaire d'instituer un "bilinguisme". Il croyait devoir interpréter dans ce sens la proposition de loi déposée par M. André Marty, au nom du groupe communiste, proposition qui prévoit l'étude de la langue et de la civilisation catalanes, comme matière facultative complémentaire dans les écoles, lycées, collèges et universités de notre région. Après avoir publié son article, M. Lefebvre l'a soumis à M. André Marty. Nous publions aujourd'hui la réponse de M. André Marty qui intéressera vivement tous nos lecteurs attachés à la signification actuelle de nos particularités locales.

LA REPOSE D'ANDRE MARTY :

PAS DE BILINGUISME DANS LE MIDI.

Paris le 5 février 1952, Mon cher camarade,

Bien reçu votre lettre du 3 février et la page du "Patriote de Toulouse" du 9 janvier⁷². Je l'avais déjà vue et lue.

L'étude historique sur la formation des particularités culturelles des régions de langue d'Oc est très intéressante.

Par contre :

1) Jamais André Marty n'a demandé le bilinguisme.

Jamais, André Marty, n'a prétendu que « la solution se trouve, au moins momentanément (pour une période assez longue) dans le BILINGUISME ».

Le bilinguisme consiste dans l'usage officiel d'une seconde langue. Il n'est pas possible d'adopter cette position que je considère comme complètement erronée dans le Midi, même dans le Midi de tradition catalane.

Les populations catalanes du Nord des Pyrénées se sont volontairement rattachées à la France au moment de la Révolution française, comme elles l'ont montrées en se battant les armes à la main, contre les émigrés de Figueras et contre les troupes réactionnaires de la monarchie féodale espagnole.

Ces populations se sont fondues définitivement dans la nation française. Elles parlent français. Si, dans les campagnes et dans les milieux populaires, on parle encore catalan, il n'y a pas dans les Pyrénées Orientales de bilinguisme, et il ne peut pas y en avoir aujourd'hui.

Les raisons pour lesquelles j'ai déposé, au nom du groupe communiste à l'Assemblée Nationale, la proposition de loi concernant l'étude de la langue catalane n'ont rien de commun avec le bilinguisme, qui n'a plus de raison d'être en France sauf en Alsace et en Moselle.

2) Enfin sous prétexte que j'aurais demandé le bilinguisme pour la langue catalane (ce qui est complètement faux comme je viens de le préciser) vous en arrivez même à préconiser le bilinguisme pour les régions de langue d'Oc !

⁷² Sur l'exemplaire du 9 janvier, impossible de découvrir la dite page.

Il est indispensable de ne pas mélanger la question de la langue catalane avec les dialectes de langue d'Oc. Ceux-ci ne sont que des dialectes et non pas des langues, d'après la définition même de la bourgeoisie française et d'après notre conception marxiste.

Pendant la période où se sont formés les dialectes locaux, les Catalans du Nord des Pyrénées ont vécu dans des conditions historiques tout autres que les Provençaux, Languedociens ou Gascons. Pour ceux-ci, comme vous le remarquez vous-même le rattachement à la France est intervenu avant qu'ait pu se constituer une nationalité (je ne dis même pas une nation). Il n'y a pas, il n'y a pas eu de nationalité occitane, ni de minorité nationale occitane. Vous en expliquez vous-même très bien les raisons.

Au contraire, les Catalans du Nord des Pyrénées ont appartenu, à un moment donné à la nationalité catalane. Nominale ment rattachés à la France, ils ont refusé, pendant plus d'un siècle, de s'intégrer au royaume de France (comme au royaume d'Espagne). Jusqu'en 1789, le rattachement nominal à la France signifiait simplement pour eux l'oppression féodale du roi France. Ils ont toujours lutté farouchement contre elle.

A partir de la Révolution française de 1789 et à cause de ce qu'elle apportait comme grande révolution bourgeoise – abolition du joug féodal – ils se sont rattachés à la France et s'y sont progressivement fondus.

AU NORD DES PYRÉNÉES IL N'Y A PLUS AUJOURD'HUI DE MINORITÉ NATIONALE CATALANE. Il n'y a plus que des Français.

Mais le catalan avait eu le temps de devenir une véritable langue. Cette langue n'est pas une langue NATIONALE au Nord des Pyrénées, parce que là, la «nationalité» catalane qui existait autrefois n'a pas survécu comme minorité nationale. Mais la «nationalité» catalane s'est par contre, consolidée au Sud des Pyrénées.

Ainsi, le catalan n'est pas seulement une langue civilisation du passé – restée dans sa pureté la plus proche du latin – elle est aussi, pour les populations des Pyrénées-Orientales – qui se veulent et sont aujourd'hui françaises – la langue d'un peuple frère langue bien vivante en Catalogne, en dépit de l'oppression franquiste actuelle. C'est un des motifs de notre proposition de loi.

Vous voyez que l'histoire du catalan est bien particulière, et n'a rien de commun avec l'histoire des dialectes provençaux, languedociens ou gascons.

C'est pourquoi il m'apparaît erroné de consacrer une même page à ces dialectes et au catalan sous une fausse rubrique commune de «problèmes occitans».

En résumé et à mon avis :

1. Il ne peut pas être question de bilinguisme dans les Pyrénées Orientales.
2. On ne doit pas mélanger les problèmes historiques et culturels catalans à ceux des régions autrefois provençales, languedociennes ou gasconnes.

Naturellement tout ceci ne veut pas dire qu'il ne faut pas pousser à l'étude du catalan comme langue auxiliaire du baccalauréat. Car c'est la langue parlée par un peuple frère, le peuple catalan du Sud des Pyrénées qui est opprimé nationalement jusques et y compris dans l'usage de sa langue interdite dans tous les documents et institutions officiels de l'Etat fasciste espagnol. Ce peuple vient de donner un exemple magnifique de résistance à l'oppression par le coup de Tonnerre de la grève générale de Barcelone. C'est une raison de plus de le faire connaître en étudiant sa langue et sa civilisation.

André Marty.

LANGUE CATALANE et la NATION FRANÇAISE

NOUS⁷³ avons publié, le 16 février, sous le titre « il n'y a pas de langue occitane », une lettre d'André Marty, député de Paris, à M. Henri Lefebvre.

André Marty écrivait notamment :

1. Il ne peut pas être question de bilinguisme dans les Pyrénées-Orientales.
2. On ne doit pas mélanger les problèmes historiques et culturels catalans et ceux des régions autrefois provençales, languedociennes ou gasconnes,

André Marty montrait que les Catalans du Nord des Pyrénées, constituant la population des Pyrénées Orientales, se sont volontairement intégrés à la nation française, à partir de La Révolution française de 1789, qui abolissait le joug féodal.

« Par contre, soulignait-il, la langue catalane est et reste la langue nationale du peuple catalan, qui vient de donner encore un exempte magnifique de résistance à l'oppression par le coup de tonnerre de la grève générale de Barcelone. »

Ces précisions d'André Marty ont eu un énorme écho dans notre région.

C'est pourquoi nous sommes heureux de publier un communiqué de l'institut d'études occitanes dont la belle déclaration montre que la question de la langue catalane et des dialectes de notre région est maintenant posée sur son véritable terrain :

« A la suite de plusieurs articles parus dans la presse quotidienne ou hebdomadaire sur les problèmes occitans, nous tenons à réaffirmer que :

1 A aucun moment, nous n'avons jugé possible, ni désirable, l'instauration dans la zone linguistique occitane, d'un bilinguisme officiel du type de ceux en usage dans certains pays de structure fédérative. Ce que nous défendons est une culture française d'expression occitane, légitimée par l'existence d'un bilinguisme populaire de fait en pays d'oc, ainsi que l'enseignement de cette culture et de la langue qui lui sert de support.

2- Le mot de nationalisme occitan a été plusieurs fois prononcé ces temps derniers de façon tendancieuse. Nous tenons à souligner qu'un tel nationalisme n'a jamais existé, sauf sous la forme d'un rêve imprécis chez certains écrivains du siècle dernier. En tout cas, l'Institut d'études occitanes, organisme para-universitaire né de la Libération et reconnu d'utilité publique depuis lors, ne saurait défendre dans son activité culturelle, que des positions communes à tout le peuple de France et les défend effectivement.

3- L'Institut d'études occitanes porte aux questions catalanes une attention bienveillante, les écrivains catalans de France étant placés au sein de la nation française, dans une situation analogue, à celle des écrivains occitans.

Il poursuit d'autre part, les échanges culturels traditionnels avec les écrivains catalans d'outre-Pyrénées. Ces échanges purement culturels n'excluent pas une sympathie active pour la lutte du peuple catalan d'Espagne contre la tyrannie qui lui est imposée. »

Pour l'Institut d'études occitanes, son bureau directeur :

Félix CASTAN, Léon CORDES, Ismaël GIRARD, Robert LAFONT, René NELLI, Max ROUQUETTE⁷⁴

⁷³ La direction du Patriote qui publie ce texte le 15 avril 1952.

⁷⁴ L'IEO est à ce moment là dirigé par des écrivains. Son action sociale est peu à l'ordre du jour.

Après l'exposition L-P Cadène peintre de la réalité

L'exposition de notre peintre montalbanais Cadène, dans les salles du Musée Ingres, enfin ouvertes à la peinture vivante, vient de fermer ses portes après avoir prolongé d'une semaine sa durée en raison de son succès légitime. Sans doute, est-il bon, après deux articles de présentation qui ont paru dans ce journal, de dégager quelques conclusions de cette manifestation qui doit marquer une date dans la vie artistique de notre ville, disons même de notre région. On sait qu'au printemps elle sera suivie d'une importante exposition Desnoyer et que l'automne prochain verra une exposition Andrieu et que la série des expositions de ce type qui trouve dans ce pays une abondante et exceptionnelle matière ne s'arrêtera pas en si bon chemin. Que notre nouveau conservateur en soit unanimement félicité.

Cadène donc a donné le ton avec autorité, avec force.

Cette exposition avait valeur d'hommage à un peintre de grande classe qui mérite beaucoup mieux encore que la popularité de bon aloi dont il jouit chez nous.

Une quarantaine de toiles, accompagnées de quelques dessins des dix dernières années, permettent de se faire une idée exacte du tempérament de ce peintre parvenu à la pleine maîtrise de ses moyens et à l'unité profonde de son inspiration. Une impression de santé et de vérité émane constamment d'une œuvre diverse et égale à elle-même à travers le paysage et le portrait, la nature morte et la composition pure. Une impression aussi de virilité et de brutale simplicité.

Souhaitons de voir un jour une rétrospective complète de l'œuvre de Cadène où nous puissions saisir l'évolution d'un art qui se développe au long de près d'un demi siècle de recherche laborieuse et de probité où nous puissions replacer des œuvres capitales comme cette grande scène populaire au bord du Tarn⁷⁵ qui décore de manière si apprécié le hall de la Maison du Peuple devant laquelle, personnellement, je ne passe jamais sans un sentiment de secrète vénération : elle recrée sans nul effet discordant l'allégresse naturelle des lieux où nous sommes nés, un type d'idylle moderne non artificielle. Art quotidien et dru dont notre peuple a soif.

J'ai été fortement frappé par l'autoportrait de 1938, qu'on pouvait voir à l'entrée à gauche de l'exposition, et que j'intitulerais volontiers : *l'homme qui dit non*. Non sans ostentation mais sans retour.

Quel est donc ce non que sous-entend toute la peinture de Cadène, non hautement moral et respectable, non impérissable car sa conséquence était positive, sa conséquence était une conquête décidée, une fidélité enrichissante, une création originale ?

Cadène avait vingt ans au temps du Fauvisme et du Cubisme, des grandes expériences picturales de l'Ecole de Paris au début de ce siècle : il n'en ignora rien. Il s'assimila les découvertes techniques des jeunes révoltés et comprit ce qu'ils apporteraient de viable et de sain, sans pour cela se détourner de l'art des musées.

Mais il ne s'engagea pas dans leur folle chevauchée. Il préféra l'amertume de l'isolement provincial et aujourd'hui nous voyons qu'il œuvrait sur la voie du véritable avenir.

Trente ans, il dit non à l'art qui torturait les apparences du monde, les objets au milieu desquels nous vivons, l'humanité des visages qui posent sur nous leurs regards.

Celui qui voudrait s'initier au climat et aux hommes du pays que nous habitons, je lui dirais : venez chez Cadène et vous en saurez bientôt aussi long que nous. Il ne méconnaît rien, tout lui est familier et tout est constitué d'une brosse large et sûre.

Aucun académisme, aucun maniérisme, aucune complaisance à la virtuosité formelle n'encombre cette vision franche et sévère, heureuse et substantielle et pourrait-on dire, matérialiste du monde sensible.

⁷⁵ La scène est au bord de l'Aveyron et donnera lieu vingt ans plus à une pièce de Benedetto.

Cadène a dit non à l'art qui découpe arbitrairement le monde en parcelles et détache les objets de leur contexte : chez lui, tout est émanation de tout. Loin d'être fermée sur elle-même, la toile se prolonge et s'irradie à la rencontre du monde réel, du monde qui existe.

Chaque toile est arrachée toute vivante aux entrailles du pays : mais ce n'est pas un pays de magie qui est ici représenté, ni un pays exceptionnellement pittoresque, un pays légendaire et touristique. Cadène peint l'attachement de l'être à son univers naturel.

On sait, depuis que Cadène l'a dit, qu'un pays n'est pas une vaine enveloppe de la vie, un décor futile, mais la racine originelle de l'âme de chacun et un lien puissant entre les hommes.

Un tel discrédit fut jeté par un certain snobisme désincarné sur le mot régionalisme, qu'on n'ose à peine prononcer ce mot, et pourtant Cadène lui restitue sa neuve et rude signification le portant à son légitime niveau d'universalité.

Telle est la part de Cadène dans la lignée des grands peintres montalbanais qui font notre fierté à la suite d'Ingres et de Bourdelle, après la génération d'Andrieu, de Lenoir, de Domergue-Lagarde, il appartient à la génération de Desnoyer, de Ramey, du sculpteur Abbal, du ferronnier Barthélémy ; tous tournés vers la solide matière du monde réel, ses matériaux intégrés dans un "constructivisme" illustré par Bourdelle. Cadène dont je dois renoncer à analyser plus en détail les mérites et les œuvres y tient la place qu'occupe dans la nature le sol nourricier. Il appartenait à ses compatriotes d'abord de le savoir et de le dire. Félix Castan

Poèmes de Jean Malrieu

Il nous est agréable de parler d'un poète de chez nous, notre ami Jean Malrieu.

Il est connu de tous nos lecteurs, car, avant son départ à Marseille, où il exerce les fonctions d'instituteur public, il fut le correspondant artistique du "Patriote". Il avait collaboré au journal "L'Etoile du Quercy" au temps de l'occupation allemande. Il avait publié notamment dans cet organe de la Résistance française, au lendemain de l'assassinat de Louis Sabatié, un poème qui, véritablement, marque le point de départ de son œuvre de grand poète.

Jean Malrieu, par la suite, a publié des poèmes aux "Cahiers du Sud" de Marseille, dans "Les Lettres Françaises". Il fait partie de cette admirable équipe de jeunes que nous sommes fiers de posséder en France et qui est considéré comme une des plus vivantes de la poésie actuelle.

Jean Malrieu est, d'ores et déjà, un des poètes marquantes de sa génération. Son œuvre, à la fois ample et intense ne doit pas rester ignorée d'un public qui attend de reconnaître la voix, trop rare, de la grande poésie humaine.

Jean Malrieu s'inscrit dans la lignée des Desnos et d'Eluard. Il est un grand poète de l'Amour.

Il nous appartient à nous tous de faciliter et de provoquer le livre de Jean Malrieu. Il nous appartient, en participant à sa naissance, de faire en sorte que sorte de l'ombre ce que nous voulons au soleil.⁷⁶

Le livre de Jean Malrieu, "L'Amour" sera édité.

Nous vous demandons de verser, dans la mesure de vos moyens, de quoi assurer l'édition la plus large des poèmes de notre compatriote. Les fonds son reçus au CCP n° 1.808.68 Marseille (Jean Tortel, 116 rue Sylvabelle). L.P.

⁷⁶ Cet article n'est pas signé mais on peut l'attribuer à Castan grand ami de Malrieu.

3-Castan face aux historiens communistes

Au cours de la vague occitaniste du PCF qui va de 1977 à 1985, toutes les revues de ce parti firent enfin une place à la question occitane. En avril juin 1982 c'est au tour des Cahiers d'Histoire de l'Institut de Recherche Marxiste de publier un numéro sur le sujet. Il suscita la colère de Félix Castan dont je publie ici la lettre qu'il adressa au responsable de la rédaction.

- 1) Vous avez le sommaire du numéro.
- 2) La présentation du n° par Bourderon.
- 3) La lettre de Castan.
- 4) La réponse de Bourderon.
- 5) Le nouvelle réponse de Castan.

Sommaire n°9 (1982)

Occitanie : recherches sur une spécificité

Questions sur l'identité occitane Roger Bourderon

Racines...

La production des premiers paysages du Midi : mémoire de l'espace et traces d'une identité, Monique Lévêque

Le Languedoc médiéval - " égalitarisme " et " communalisme " : mythes d'origine et histoire, Claudie Duhamel-Amado

Société locale, politique nationale et pouvoir municipal : Nîmes au XIXe siècle (1815-1914), Raymond Huard

Débat

Midi rouge : traditions et mutations, Raymond Huard, Robert Lafont, Jean Sagnes, Maurice Verdier

Luttes ouvrières, 1961-1981 : affirmation nationale et identité régionale

Decazeville : autopsie d'une grève (décembre 1961 -février 1962), Michel Daynac

Ladrecht 1980-1981 : le sens d'une solidarité, Claude Mazauric, Jacques Dartigue

Le PCF et la culture occitane

Présentation et documents, Jean Sagnes

Points de vue

Témoignage d'un poète occitan, Max Allier

Occitania ? qu'es aco ? Claude Barsotti

Langue, histoire, identité, occitanes, Jean-Marie Auzias

Lectures occitanes

Comptes-rendus ; Jean Sagnes, Roger Bourderon, Maurice Moissonnier, Pierre Salvy.

Introduction Roger Bourderon Questions sur l'identité occitane

Ouvrir des pistes et inciter à la réflexion : tel est l'objectif de ces recherches sur la spécificité occitane. Elles abordent l'ensemble des questions extrêmement complexes que constituent la naissance, la mise en place historique, le maintien, ou le retrait — les fluctuations --, la présence actuelle, de ce qu'on peut appeler l'espace occitan -- lui-même très différencié, et partie constitutive de l'espace national français. D'où la nécessité de se garder de toute affirmation péremptoire, de toute conclusion qui se voudrait définitive. Il faut au contraire confronter, réfléchir, approfondir.

Les lecteurs retrouveront dans ce numéro des préoccupations qui leur sont familières, car il se situe au cœur des interrogations essentielles des *Cahiers d'Histoire* pour le processus de développement dans la longue durée de la formation sociale française, en abordant de front, à propos de l'Occitanie, les modes de constitution de la réalité nationale. Mais ces interrogations communes n'excluent ni les diversités d'approche, ni les confrontations de point de vue. Au contraire, elles les supposent, et ce numéro n'est pas à une voix : champ chronologique

particulièrement étendu, diversité des sujets abordés, pluralité des pistes ouvertes, différenciation des approches, des hypothèses, des esquisses de conclusion.

Certains problèmes attirent plus particulièrement l'attention. Tous dépassent la recherche de la seule spécificité occitane, tant ils sont liés aux processus de formation/différenciation nationale, régionale. Ainsi, du mouvement en longue durée des communautés humaines vivant dans un espace géographique donné : comment, à travers une évolution multiséculaire, émergent des caractères spécifiques dont certains éléments initiaux peuvent être issus d'un passé extrêmement lointain ? Comment se mettent en place les processus d'unification qui conduisent à l'existence d'une identité *reconnais-sable*, décryptable, et cela à travers les modes de production différents dans le temps, dans le cadre d'une appartenance plus vaste (la France), et dans l'infinie variété apparente des formes concrètes d'organisation sociale ?

Au demeurant, comment tenter d'appréhender dans son ensemble l'identité, la spécificité, occitanes - plus généralement, régionales ? Comment interfèrent les éléments unificateurs qui font reconnaître la spécificité, les diversifications internes qui font que l'espace occitan est lui-même plurirégional et très différencié, les liens tissés par l'entrée précoce dans l'espace français ? L'unité de langue, qu'attestent l'intercompréhension dialectale et l'usage de « francitan », constituent-elles le signe principal de l'identité occitane ? L'existence de caractères communs langue, évolution historique interne et dans ses rapports avec l'ensemble français, modes d'organisation sociale, culture — justifie-t-elle l'emploi de la notion d'ethnie pour qualifier les habitants de la trentaine de départements occitans ? Est légitime le souci de caractériser au mieux le phénomène humain que constitue l'existence d'une ample identité régionale ? Mais à établir des critères de reconnaissance stricts, à chercher des définitions exhaustives, ne courrait-on pas le risque de fixer des cadres rigides à une réalité mouvante, de figer en partie des réflexions fructueuses, y compris celle, à poursuivre, sur la question de l'ethnie ? Existence, et conscience, de l'identité régionale, développement de l'unité nationale et intervention de l'Etat, rapports entre les luttes régionales et nationales contemporaines et l'émergence de la conscience de l'identité, rapport entre le vécu régional culturel, social, de lutte et le mouvement général de la lutte des classes, particulièrement complexe en France en raison des effets considérables de la Révolution de 1789 : dans ces domaines, les champs de réflexions sont multiples.

Quelle conscience d'une « occitanité » existe au niveau du vécu quotidien, selon les époques et chez qui, et comment se situe-t-elle par rapport aux enjeux nationaux ? Quelles relations entre l'éventuel vécu d'une identité — locale, régionale, interrégionale — et les comportements qu'il engendre (consciemment ou non), et une appartenance nationale de plus en plus étendue, de plus en plus présente dans les différents domaines de l'activité, sociale, politique, culturelle ? Dans le mouvement historique général de cette trentaine de départements, quelle place aux contradictions internes nées des processus de différenciation sociale dans l'espace occitan, quelle place aux impulsions venues « de l'extérieur », c'est-à-dire nées de l'appartenance à la formation sociale française ? Mais est-ce pertinent d'aborder ainsi la question, dans la mesure où l'Occitanie est partie constitutive de la formation sociale française et qu'à ce titre elle participe de façon à la fois passive et active, subie et dynamique, au mouvement d'ensemble de cette formation, et donc, sur tous les plans de l'activité humaine, à ses effets contradictoires ? Le difficile n'est-il pas de cerner en quoi, et comment, la spécificité régionale, ou interrégionale, historiquement constituée, elle-même donnée active sans cesse en évolution dans une dialectique nation/ région, intervient, de façon contradictoire, sur le devenir national et régional, en relation avec les enjeux de classe fondamentaux dont la mise en mouvement s'effectue à travers les médiations multiples et notamment politiques qui en rendent le défrichage si complexe ?

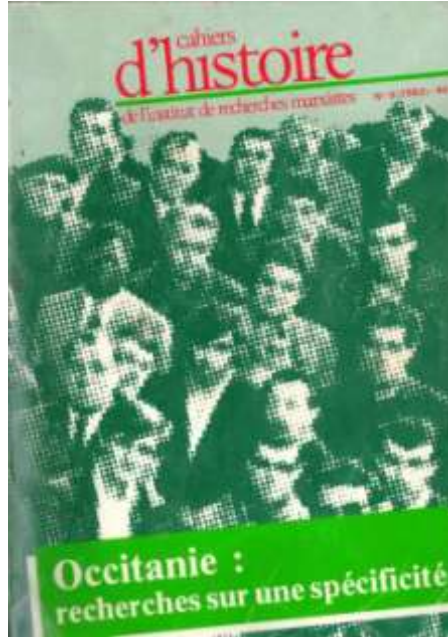
Beaucoup de questions donc, qui incitent à continuer les recherches⁷⁷, à développer la réflexion collective, en s'enracinant dans le terrain difficile mais solide — ce numéro des Cahiers d'Histoire le montre — de la recherche historique sur les modes de constitution des formations sociales.

Roger BOURDERON Rédacteur en chef

⁷⁷ Note JPD : Ce numéro n'aura jamais de suite

Félix Castan

Observations sur le Cahier d'Histoire N° 9 : OCCITANIE



I — La lecture de ce cahier, écrit par des marxistes, laisse perplexe, Marx y reconnaîtrait-t-il ses principes et ses exigences de rationalité ?

Il relèverait une carence de la réflexion méthodologique, fondatrice de toute science.

Dès le titre on hésite entre le terme de spécificité et celui d'identité. Au long de l'ouvrage la confusion s'aggrave : les simples particularités (ou particularismes), aussi nombreuses soient-elles, ne constituent pas une identité, et les termes doivent être rigoureusement distingués, les concepts précisés dans leur opposition fondamentale.

Les particularités demeurent statiques, inertes ; les identités transforment activement les particularités qu'elles choisissent comme matériaux de la création. Quant aux spécificités, elles ne sont que des ensembles ou systèmes différenciés de particularités. Les identités, comportant des éléments spécifiques et des éléments non spécifiques, se définissent comme projet, comme force d'intervention.

Le moi, le sujet créateur, est un futur, — ma faculté de parole, de dialogue, de réponse et de questionnement face à un partenaire.

La problématique de l'identité est perceptible au fond de toute l'expérience littéraire en Occitanie, depuis l'origine jusqu'en 1982.

Expérience unique en ses divers niveaux. D'elle il est possible de dégager une théorie qui permette de comprendre ce pays, dont l'identité n'a été formellement nommée qu'à la fin du dernier siècle, par ses écrivains.

II — Il faut faire la preuve que le terme d'Occitanie recouvre autre chose que ce qu'on nomme région, et il est donc nécessaire de déceler une identité occitane qui ne se réduise pas à ce qui appartient respectivement au Languedoc, à la Provence, à la Gascogne ou Aquitaine, au Limousin, à l'Auvergne : déterminer des dynamiques qui fonctionnent au niveau occitan, selon le propos même de l'ouvrage. Les 130 premières pages, prises telles quelles, n'abordent pratiquement pas le sujet.

Tout se passe comme si l'on croyait qu'en juxtaposant les analyses ponctuelles on constituera finalement une analyse de l'Occitanie : la notion d'Occitanie n'aurait aucune réalité, et donc devrait être récusée, si elle ne désignait qu'un agrégat de faits déliés les uns des autres. Ainsi que l'admet en général la science française.

Démarche inverse : fonder le concept d'Occitanie sur des assises évidentes. Puis étudier comment les faits locaux ou régionaux d'une part et les faits nationaux d'autre part s'articulent autour de lui et assurent son efficacité

III - Autre obstacle méthodique : nulle part on ne distingue clairement le niveau culturel du niveau social. On suppose, semble-t-il, que l'analyse sociopolitique épuise le sens du fait culturel.

J.-F. MEYER définit clairement la triple signification de Ladrecht : "on y parle de l'intérêt national - il faut du charbon -, de l'intérêt régional, il faut des emplois, et de l'intérêt des mineurs. Rien d'autre. Il rejoint ainsi les déclarations d'Iffernet : l'Occitanie, c'est autre chose ». Qu'est-ce au juste ?

Autre chose que des intérêts matériels : une conscience culturelle. Si la lutte des mineurs avait une envergure occitane (concernant aussi bien le Limousin, l'Aquitaine, l'Auvergne que le Languedoc), c'est qu'une conscience nationalitaire serait en marche.

IV - Il est difficile de commenter certains textes, rédigés dans l'improvisation. Mais prenons l'essai de synthèse de J M. AUZIAS.

En un paragraphe initial, il s'ôte toute chance d'aborder le problème occitan en son fond. Il pose en effet comme résolus les problèmes qui sont à résoudre (que veut dire Occitanie pour un historien, pour un anthropologue, pour un sociologue, pour un linguiste, etc. ?). Ce cahier d'histoire fournit lui-même la preuve de la difficulté qu'ont les historiens à fonder la notion d'Occitanie dans le cadre de leur propre discipline.

Il n'en va pas autrement des autres disciplines des sciences humaines. Est-ce une raison pour renoncer ? Non, il faut seulement renverser l'ordre des questions, remettre sur leurs pieds la méthode et le système des interrogations.

Claudie Duhamel-Amado évoque avec quelque désinvolture des "mythes d'origine" qui ne sont pas si évidents qu'elle le suppose dans la réflexion pourtant assez incertaine du mouvement occitaniste.

Se réfère-t-on à un mythe quand on constate que la voix française se fait entendre pour la première fois avec la Chanson de St. Alexis et la Chanson de Roland ? Tombe-t-on dans la mythologie en avançant que la voix, la parole occitane commence avec Boeci à la fin du Xe siècle et s'affirme au long du XIe, jusqu'à la grande explosion littéraire et idéologique des Troubadours, vers 1100 ? Voilà des faits incontestables et incontournables.

La juste méthode ne consiste pas à demander aux historiens les données originelles d'une tradition occitane et d'une société constituée. La donnée originelle est connue, elle est solide : c'est un phénomène littéraire de très grande dimension, qui justifie l'étude entreprise pour l'expliquer.

On demande seulement aux historiens comment ils peuvent et quant à eux, par leurs méthodes et leurs observations, expliquer ce phénomène.

Des différences, des caractéristiques minimales ou éphémères dans les structures sociales peuvent avoir d'immenses conséquences dans le domaine de la culture et de la civilisation. Il semble que ce soit le cas dans ce pays, qui a été le siège d'un des grands événements de l'Europe culturelle... Mais pour interroger convenablement les historiens, il faut procéder préalablement à une bonne lecture des contenus littéraires.

En dégageant les significations profondes de « l'amour occitanien », réprouvé par la morale religieuse, René Nelli a posé la première pierre d'une science de l'Occitanie, sur laquelle tout repose ; il a mis en évidence son caractère naturaliste et virtuellement hérétique : cette érotique porte en elle une orientation anticléricale. Elle est apparue sur la base d'une relation conflictuelle entre la chevalerie (les jeunes) et l'Eglise

L'idéologie de l'amour et de la jeunesse (Joie, jovent) avait été un temps contenue par l'Eglise : XIe siècle triomphal, au cours duquel la hiérarchie catholique avait développé les institutions de la Paix de Dieu, les nouvelles congrégations monastiques, l'œuvre réformatrice dite grégorienne, la querelle des Investitures, le projet de Croisade en Terre Sainte. Ainsi se mettait en place pour 5 siècles l'ordre du peuple chrétien ou Chrétienté.

En terre d'Occitanie s'étaient trouvées en apparence des conditions particulièrement favorables à la suprématie directe et sans partage du pouvoir religieux. Ces perspectives avaient été accueillies

avec un certain enthousiasme, en l'absence de pouvoir réel des royautés établies au Nord et au Sud, sur son pourtour. La puissance de l'Eglise s'y manifesta par un art Roman dominateur et hardi.

Littérairement, les premières œuvres de langue occitane, d'origine monastique, traduisent les visées politiques de l'Eglise, sa volonté de régenter la jeunesse aristocratique : le Clergé répondait à l'attente de la paysannerie, en tentant de juguler les débordements anarchiques de la nouvelle chevalerie. Dans la compétition entre le groupe des clercs réformateurs et le groupe des chevaliers en pleine ascension, le premier eut d'abord le dessus.

De la fin du Xe siècle au début du XIIIe, l'histoire de la culture occitane fait écho indirectement aux grandes phases de la lutte entre les deux avant-gardes pour l'hégémonie, lutte biaisée, d'ailleurs compliquée des conflits internes à l'Eglise et internes à la féodalité.

La poésie et la morale des Troubadours ne correspondent pas à la naissance, fut-elle très embryonnaire, d'une formation nationale : elles représentent la conscience d'une classe cherchant à s'affirmer dans son indépendance, en face de ses maîtres. Laïcisation relative, acte violent de rébellion, au moment où la féodalisation tardive de la société occitane s'affermait.

Les historiens auront à déterminer exactement les conditions économiques et morales d'une concurrence des deux puissances, religieuses et militaires, pour la possession des terres, de la paysannerie, des consciences et le gouvernement des villes, en ce lieu de la Chrétienté où ne s'exerçait pratiquement aucune médiation royale.

Aventure fort différente de celle qui s'exprime en termes pour ainsi dire inverses dans les Chansons de Geste des pays de France (du Nord) au même moment : d'un côté l'invention de la "civilisation d'Amour", accompagnée d'hérésies intenses et variées, de l'autre l'instauration de l'Etat monarchique, féodal et chrétien. Deux dynamiques aux destins divergents.

On voit mal comment peut-être établie l'origine du fait occitan sans prendre acte de la création littéraire, manifestation identitaire datée, qui vaut définition.

V - Un défaut de méthode majeur consiste à appliquer sans justification à ces données historiques un schéma national avoué ou implicite.

Dès 1100, les linguistes s'accordent pour constater l'unification linguistique dans les textes littéraires. Mais il est impossible d'expliquer cette unité précoce, totale ou relative, par des causes politiques : le champ politique de ce pays ne connaît aucune tendance unificatrice.

Toutes les forces politiques sont en rivalité et tendent à la dispersion, forces centrifuges et désordonnées.

Seules les tendances culturelles et linguistiques convergent et scellent une conscience unitaire.

Il faut expliquer cette opposition fondamentale entre les dynamiques politiques et la dynamique linguistico-culturelle : cette dernière a fonction identitaire, justifie le terme d'Occitanie, alors qu'au niveau politique aucune identité n'est perceptible. La langue et la culture occitanes naissent et forgent leur unité au seuil du XIIe siècle, sans privilégier un dialecte, sur la base de profondes, radicales et inextricables contradictions politiques.

Paradoxe apparent, que l'analyse ne saurait éluder.

A cette étape de l'histoire, force est de constater en cet étrange pays, l'incompatibilité du politique et du culturel.

Le groupe le I.R.M., de Toulouse qui se consacre à l'étude de la question occitane a formulé en conséquence l'hypothèse de travail la plus simple : au fil de l'histoire, l'Occitanie s'est définie comme une identité linguistico-culturelle. Sans hypothèse de travail, pas d'investigation rationnelle : le marxisme dit à chaque instant ses règles de pensée.

L'éloge de l'empirisme qui caractérise la préface de Roger Bourderon va à l'encontre de ces règles, ainsi que l'usage qui y est fait des notions aussi contestables et aussi stériles que celles d'"espace occitan" ou d'"occitanité", ou l'étrange pétition de principe selon laquelle identité et spécificité "régionales" auraient plus de généralité que d'identité et de spécificité "occitanes". L'identité ne saurait être appréhendée que de l'intérieur ou en rapport avec la parole même du sujet parlant, collectif ou individuel : que signifie dans cette perspective le jugement de généralité ?

La notion d'identité linguistico-culturelle s'oppose aux notions d'identité régionale, d'identité ethnique et d'identité nationale.

Elle soulève pour la pensée marxiste d'importants et féconds problèmes théoriques, qu'il ne faudra pas escamoter, mais regarder en face.

On s'étonne qu'un livre d'historiens enquêtant sur la nature et la situation de l'Occitanie passe entièrement sous silence l'époque charnière où tout se met définitivement en place, où se fixent les rapports, où l'Occitanie devient véritablement part intégrante de la nation française, l'époque de crise et de construction, à cheval sur le XVI^e et le XVII^e siècles, le moment baroque de l'Occitanie (et à un moindre degré de la France) : le moment inventif par excellence.

L'Occitanie se réinvente alors une identité secrète et rayonnante.

Elle ne s'érige pas en Etat, mais éclate en une poussière de mini-pouvoirs, tandis que sa pensée trouve une haute cohérence sur le chantier européen (Cujas, Tournefort, Muret, Montaigne, Du Bartas, Peiresc, Gassendi, Fermat, Bayle).

En langue d'Oc, c'est l'époque du génie municipal : Lectoure (Garros), Montauban (Galhard), Aix (Belaud), Marseille (Ruffi), Montpellier (Sage), Toulouse (Godolin), Avignon (Saboly) ; etc.

Il faudrait un long chapitre pour esquisser le tableau de cet événement.

VI - Quelques remarques sur l'article de Jean Sagnes intitulé "Le P.C.F et la culture occitane - Documents présentés...

a) En 1951, le Parti a voté comme tout le monde, sans débat, la loi Deixonne, qui reconnaissait l'occitan avec le breton et le catalan, mais il a exprimé des réserves concernant l'occitan au sein du groupe parlementaire par la voix de Maurice Thorez et publiquement par un article retentissant d'André Marty (*La langue d'Oc n'existe pas*) publié à la une de tous les quotidiens progressistes du Midi.

Le texte de Staline sur la linguistique n'y était pour rien, à mon avis, en dépit de l'hypothèse d'Allier reprise par Sagnes : texte positif, qui défendait le principe de la pluralité linguistique contre les utopies "esperantistes", et démontrait définitivement que les langues s'étaient formées indépendamment des classes, et constituaient un phénomène social plus fondamental, lié à la société toute entière. Henri Lefebvre alors à Toulouse, l'avait interprété dans un sens favorable aux revendications occitanes (*Le Patriote*).

A la Bataille du Livre de Perpignan, une rencontre a eu lieu entre écrivains occitans et français, que Pierre Abraham qualifia d'historique.

Aragon cependant regrettait de n'avoir pu intéresser le Parti en tant que tel au destin de la culture occitane, qu'il soutenait dans les ***Lettres françaises*** ; beaucoup d'incohérences et de confusions y étaient d'ailleurs entretenues par le responsable de la chronique, René Lacôte.

Lors de la Bataille du Livre de Montpellier, une séance de travail bipartite avait été prévue : par la bouche d'André Wurmser, les écrivains français refusèrent d'y participer, car «on ne savait pas ce qu'on devait penser». Ce que nous pensions nous-mêmes ne les intéressait pas.

L'attitude de la Direction du parti s'explique, à mon sens, par deux raisons que ne donne pas Sagnes :

1) L'optique centraliste, héritée de la tradition française, a profondément marqué l'esprit du Parti dès sa formation ;

2) Nulle part et jamais la revendication linguistique occitane n'est venue du Peuple. C'est la caractéristique et l'originalité de la situation occitane. Les militants du Parti savaient, par leur expérience quotidienne, que la langue des couches populaires n'était pas le français, mais ils ne percevaient aucune volonté de défense linguistique, et le populisme latent d'un Parti qui se voulait très lié au peuple occultait toute problématique plus profonde concernant la langue, d'autant que ces militants, éduqués dans les écoles françaises, avaient été tenus parfaitement ignorants de la signification historique de la langue occitane, comme l'ensemble de la population elle-même.

Les autres raisons avancées par Sagnes ne semblent pas avoir été déterminantes.

b) L'approche du problème occitan tentée par le Parti depuis une dizaine d'années.

L'analyse historique et critique aurait dû faire ressortir, durant toute cette période, qui dure encore, une hésitation à saisir le problème en lui-même, comme il est normal que tout problème soit saisi, sans préjudice des rapports qu'il soutient avec les problèmes connexes. Pour la première fois en 1982, dans ce Cahier d'Histoire de l'I.R.M., le problème est abordé séparément, jusqu'ici il avait été envisagé dans la perspective d'un simple aménagement du centralisme, dans le processus

de régionalisation, et dans le jeu de bascule nation/région, qui aboutissait à évacuer de fait l'essentiel.

Il est regrettable que la déclaration anti-centraliste de Charles Fiterman en 1978 n'ait pas été rappelée, car elle permet de poser ce genre de problèmes sous un autre jour.

Un point de vue d'historien marxiste ne peut que formuler des réserves concernant les concepts introduits par Lafont, et cités par Sagnes comme avancées conceptuelles, "espace occitan", "colonisation intérieure", "théorie des 2 nations", "nation ethnolinguistique occitane", etc.

Concepts irrecevables, parce que non fondés en réalité.

D'autre part, il est surprenant que soit présenté comme un succès, au sein de la grande organisation de l'institut d'Etudes Occitanes, l'échec du courant dit de l'Alternative. Les positions sectaires et les manœuvres de division de cette tendance ont été condamnées à l'A.G. de 1980 par 2/3 des voix. Vote confirmé en décembre 81, excluant de toute responsabilité les minoritaires pour trois ans. Ce courant compte un certain nombre de communistes du Languedoc et de la Provence. Quant à ceux des autres régions, ils n'ont pas adhéré. Ils pensent que le Parti communiste doit observer à l'égard des organisations qu'il soutient, une attitude d'union, de compréhension et de collaboration critique.

c) la vérité historique des rapports du Parti avec le mouvement occitan passe aussi par l'action individuelle que ses militants y ont menée.

On cite « Max Allier et Félix Castan » à titre décoratif.

Seul, il est vrai j'ai assumé des responsabilités, et des responsabilités centrales.

Mon action pourrait faire l'objet d'un examen critique sur plusieurs plans : une théorie d'ensemble, formulée à travers de nombreux écrits ; de multiples propositions de structure ou de stratégie, et leurs réalisations ; des positions de principe, adoptées au fil des années, fondamentales ou circonstanciées. Cette action ininterrompue de 1944 à 1982.

Je voudrais éclairer un seul point.

En 1954, rien ne s'est passé comme Sagnes le rapporte (page 135), d'après Lafont. D'abord il ne s'est agi ni du Parti, ni "des communistes" en général, mais de moi seul, qui ai protesté contre une rupture brutale à la Direction de l'I.E.O. dont j'étais membre, provoquée par un rapport d'orientation de Lafont, inversant les perspectives sur lesquelles nous travaillions ensemble depuis 4 ans et plus, et qui avaient fait l'objet d'une Directive Générale, rédigée par moi et adoptée à l'unanimité quelques mois auparavant.

Dans un document public de mise au point, que je contresignerais aujourd'hui, je ne contestais nullement qu'il fût "du ressort de l'I.E.O. d'étudier les problèmes économiques de l'Occitanie" : je disais même explicitement le contraire. Je critiquais la perspective économiste, subordonnant l'action culturelle de l'I.E.O., et notamment sa vocation pédagogique, à des impératifs économiques qui, dans les faits, tendaient à servir les intérêts des grandes entreprises. La preuve expérimentale a été donnée immédiatement après, par la publication d'un périodique "économique", dirigé par un R.P.F et subventionné par de gros patrons régionaux : mais l'expérience échoua.

J'analysais en outre cette orientation comme un retour masqué au nationalisme que nous avons combattu ensemble. La solution des problèmes sociaux passe par le politique, or, il n'était pas question dans ce qu'on nous proposait de rejoindre les luttes des Partis hexagonaux, encore moins ouvriers, mais de concevoir une action autonome de caractère nécessairement nationalitaire. On en vit la confirmation dans les positions du mouvement occitan lors des grèves de Decazeville (positions anti-parti, anti-syndicats, gauchistes et nationalistes à la fois).

1954 marque effectivement un tournant négatif dans le mouvement occitan, une orientation que j'ai refusé d'assumer, et dont les conséquences ne sont pas encore liquidées.

Outre la théorie d'ensemble à laquelle je me suis attaché, j'ai eu à me déterminer par rapport à des théories ou des pseudo-théories, globales mais incohérentes, ou cohérentes mais partielles : Mistral et Berluc-Pérussis, Roque-Ferrier et Ricard, Perbosc, Brun et Maurras, Séverac, Soula et Girard, Roudin, et plus récents, Camproux, Barthe, Nelli, Brun, Lafont, Fontan, Larzac.

Il serait utile de procéder à une étude critique systématique des théorisations successives qui ont jalonné, par-delà le «rouge» et le «blanc» le mouvement de renaissance occitane.

Félix-Marcel Castan

24 août 1982

P.S. — Il faut regretter que le Camarade Jean Sagnes soit allé repêcher, Dieu sait où, la vieille calomnie : "centraliste et culturaliste" (page 135). Ma conception générale de l'occitanisme repose sur une théorie du "centralisme" et de la lutte contre le centralisme. Elle s'oppose à la théorie du "colonialisme intérieur", développée par Serge Mallet et Robert Lafont, laquelle suppose la confrontation de deux nations, et détourne des luttes réelles.

La vocation du mouvement occitan n'est pas de s'ériger en mouvement politique : du P.N.O (1959) à la COSA (1981), tant d'échecs et de plates utopies me donnent raison. Il n'y a pas de situation nationalitaire, et la population refuse une telle perspective.

Est-ce culturaliste pour le camarade Sagnes qu'être militant communiste? Il est certain qu'une politique culturelle a des retombées sur la réflexion de politique générale, ce que nierait un point de vue culturaliste... Mais je n'avais pas besoin des "occitans" pour me donner des directives politiques, et je me suis contenté de la politique de mon Parti, - quoique j'eusse aimé qu'il adoptât une attitude plus compréhensive à l'égard des questions occitanes.

Lettre de Roger Bourderon **"Cahiers d'Histoire à Félix Marcel CASTAN, Montauban**

Paris, le 5 octobre 1982

Cher Camarade — Je prends connaissance aujourd'hui de ton long courrier du 30 septembre dernier. Il pose naturellement de multiples, et importantes, sinon essentielles questions, auxquelles on ne saurait répondre d'un détour de phrase.

Ta lettre sera communiquée aux collaborateurs du numéro, pour qu'ils expriment eux—mêmes leurs réactions à sa lecture, et j'en donnerai connaissance aux membres du comité de rédaction, qui se réunit le samedi, et qui fera, entre autres, l'examen critique du numéro sur l'Occitanie.

Je ne manquerai pas de te communiquer les réactions qu'auront suscitées ta lettre, mais, plus généralement, les questions soulevées par le n° des Cahiers d'histoire qui doivent continuer de susciter la réflexion... et l'approfondissement de la recherche. C'était d'ailleurs là l'un de ses objectifs : ouvrir des pistes, poser des problèmes, se garder de toute réponse prématurée, non entièrement étayée : à mon sens, point d'empirisme dans cette démarche !

En souhaitant que se poursuive le débat, très cordialement.

Montauban, le 14 octobre 1982 — **Réponse de CASTAN**

Cher Camarade — Je te remercie sincèrement de ta lettre - Je souhaite aussi que se poursuive le débat.

Je n'aime pas du tout polémiquer, car la question est très sérieuse.

Ce que je regrette, c'est qu'on n'ait pas mieux fait que ces nombreuses synthèses qui paraissent de toutes parts sur l'Occitanie. Il aurait suffi d'interroger plus systématiquement dans le Parti ceux qui ont travaillé et réfléchi.

Surtout proscrire des articles qui annoncent des «documents présentés», où l'on ne voit aucun document, ni présenté ni commenté, mais un ramassis de racontars.

Il me semble aussi qu'il était possible de programmer une investigation un peu méthodique sur les périodes charnières, et pour commencer de les repérer : XI^e siècle, XIII^e siècle, 1600, 1850, 1925, 1950, 1955... C'est bien le moins qu'on puisse exiger d'historiens. Et s'interroger un peu sur le vocable d'Occitanie, qui désigne selon nous une identité (linguistico-culturelle); mais non une entité (nationale au régionale) — pas même ethnique.

Bref, une matière pour colloquer, une problématique !

Nous serons très heureux dans notre Groupe de I.R.M. sur la « question occitane », qui entre dans sa 3^{ème} année de fonctionnement, de connaître les réactions de nos camarades.

Bien amicalement.

4 - Comité Régional PCF Midi-Pyrénées

Débat sur la question occitane 1 février 1983 TOULOUSE.

(texte retranscrit à partir de bandes par l'organisateur, et aussi par moi-même)

Débat organisé par le Comité régional Midi-Pyrénées du PCF (en fait par Albert Exposito son permanent), un organisme né des statuts de 1979 quand le PCF a souhaité se pencher sur l'échelon régional, et l'IRM

Pour le contexte, c'est encore l'élan de 1981 et sur les questions culturelles occitanes, la base s'appelle le rapport Giordan, dont on peut dire que c'est un rapport de plus dans les tiroirs des ministères.

Introduction de Félix Castan qui fait référence au groupe de l'IRM Toulouse. Le PCF se dota de structures politiques régionales, donc l'Institut de Recherche Marxiste décida de faire de même et Castan créa à Toulouse un groupe sur «la questions occitane».

Réponse de l'historien Claude Mazauric, historien de la Révolution française, et auteur à ce moment là d'un livre sur Ladrecht suite à une lutte populaire pour défendre la mine. Il est fait référence au livre de Juquin du moment : *Produire français, le grand défi* et à celui de René Merle :

Culture occitane Per avançar.

Intervention de Bernard Dutaur en son nom puis au nom de Philippe Malrieu, tous deux membres du groupe.

Intervention de Claude Sicre, de Louis Destrem qui était alors journaliste à l'Huma.

Intervention de diverses personnes inconnues dont un membre de VVAP. Le groupe *Volem Viure Al Pais* avait un journal où est souvent intervenu Claude Sicre.

Christophe Gonzalez est devenu prof de fac.

Félix CASTAN

Le groupe de travail de l'IRM sur la question occitane mène de pair une réflexion méthodologique et l'établissement des faits, en se plaçant constamment dans une perspective historique.

Le mouvement occitaniste n'est pas un mouvement sociopolitique en dépit de quelques velléités groupusculaires contradictoires entre elles. Nous le considérons comme un important mouvement culturel et nous tirons les conséquences de cette définition nette en nous gardant de tout populisme.

La culture ce n'est guère comme une nuée sans rapport avec la terre. Nullement. Mais les motivations sociales de la création ne sont pas simples et ne peuvent être réduites à des schémas immuables ainsi qu'une idéologie grossièrement positiviste le ferait croire à l'encontre des méthodes du marxisme.

Trois grands moments historiques ont conféré à notre culture un visage distinct, 11^{ème} siècle, 16^{ème} siècle, 19^{ème} siècle, le reste en découle.

Au 11^{ème} siècle, c'est à dire au début de l'aventure occitane, la domination de l'église s'est d'abord imposée, aux pays occitans, les premiers chefs d'œuvres littéraires, en langue vulgaire sont apparus dans les monastères de même qu'une musique religieuse en plein renouvellement et les arts plastiques de ce pays ont connu un prodigieux développement qui leur assurera un rôle directeur dans l'art roman.

Là ont pris naissance les deux grandes idéologies qui ont orienté, pendant des siècles, ces sentiments du peuple chrétien : la paix de dieu et la croisade au sens pur.

Un siècle durant en sa phase fondatrice, l'ordre de Cluny gouverné par des abbés occitans façonna l'idée d'une chrétienté indépendante des pouvoirs laïques. Le trait spécifique qui différencie ce pays et qui permit l'extension de la puissance de l'église sur la société réside dans un manque.

Non seulement, la féodalité était mal structurée mais elle ignorait cette clef de voûte, source de toute discipline, qu'était ailleurs le pouvoir royal.

En l'absence de roi effectif, l'église peut jouer ici un rôle politique qu'elle jouait moins directement dans les autres pays.

De la même manière à toutes les époques, le pays occitan compensera une lacune politique par un plein culturel.

Au 12^{ème} siècle, éclate le choc des troubadours qui substitue aux lois, règles et conventions, des hommes de Dieu, la religion de l'amour mondain, des valeurs naturalistes d'une morale obscurément hérétique toute proche de la sensibilité actuelle et des revendications de la jeunesse et de la femme d'aujourd'hui.

Ainsi la chevalerie constitua sa propre idéologie contre la tutelle ecclésiastique qui pesait lourdement sur les mœurs et sur l'éducation, conflit ouvert aux aspects moraux, sociaux, économiques : une langue sans état, une poésie d'importance européenne et pas de projet national. Un siècle plus tard, au 13^{ème}, l'église réagit violemment en lançant sur ce pays une croisade sanglante pour réprimer une contre-religion.

L'hérésie cathare qui prospérait en liberté à tous les niveaux de la société alors que dans les autres pays la répression des gardiens de l'ordre en avait limité les progrès.

Ce pays sans roi commençait, en effet, à échapper sur tous les points au contrôle de l'église et faisait scandale au sein de la chrétienté. Après la croisade et la chute de Monségur, un siècle d'inquisition fut encore nécessaire pour réintégrer ces populations égarées à la loi romaine.

En bref, au long de 4 siècles la problématique occitane tient dans son rapport aux idéologies et à la domination de l'église.

La conquête du Languedoc par le roi de France, 20 ans après le début de la croisade, a une signification centrale : des révoltes hérétiques, des conflits religieux et culturels auxquels les diverses classes se sont tour à tour associées sur le chemin de leur émancipation économique et politique.

Les seules formations sociales cohérentes étaient les structures communales et en particulier la patrie toulousaine qui rayonnait sur une large zone mais aucune unification de caractère national n'était perceptible.

Ainsi ce pays, au temps de son indépendance, du fait des conditions de son existence a connu des tensions de classes et de générations, de grands remous idéologiques, mais il n'a pas élaboré d'idée nationale de type classique.

C'est la raison pour laquelle en dépit de résistances locales aux significations diverses il ne fit aucune difficultés pour entrer sans difficultés au 16^{ème} siècle dans une deuxième destinée au sein de la nation française.

La renaissance culturelle et littéraire au sens large de l'Occitanie des 16^{ème} et 17^{ème} siècles a quelque chose de paradoxal. Elle survient en pleine crise de l'état monarchique non contre lui, mais pour participer à sa rénovation. Les armées gasconnes rétablissent l'ordre national ébranlé.

Après un temps de flottement et de graves incertitudes qui avait suivi la Saint-Barthélemy, alors que toutes les hypothèses avaient parus possibles, dans l'agitation des esprits et l'émotion des villes méridionales divisées entre deux religions, une volonté pacificatrice se fait jour dont le poids sera, le symbole et le magistrat.

Un groupe de poèmes épiques en occitan et en français traduit ici même cette grande volonté collective qui aura valeur fondatrice pour la nation française.

L'esprit juridique des occitans fit merveille dans l'élaboration de principes qui, énoncés à chaud, mettront deux siècles à s'incarner et inspireront la révolution de 1789. Le poète épique occitan Guillaume Ader écrit que "la Gascogne a engendré la France", c'était son expression.

Entre la mort d'Henri II et l'avènement de Louis XIV la littérature occitane formule l'acte d'adhésion du peuple occitan à la construction qui devra garantir la vie de tous et le bonheur de chaque ville.

Les grandes révoltes paysannes ou les résistances urbaines qui emplissent la même période, surtout en terre méridionale, correspondent à la mise en place de pesants appareils d'Etat et d'une insupportable fiscalité, amorce du centralisme administratif. Aucun mouvement populaire n'a par la suite, mis en cause l'unité nationale : on a lutté pour les libertés religieuses, municipales ou sociales. Il va de soi que là où des bases identitaires sont présentes ces luttes deviennent plus aiguës et ce fut souvent le cas ici.

Pendant 3 siècles, sous des formes diverses, la littérature occitane expérimente au positif sa situation d'altérité linguistique au sein de la nation commune. C'est seulement sous le Second Empire que surgit une situation conflictuelle. Alors commence une période entièrement nouvelle.

La renaissance félibréenne pourrait être étudiée en rapport avec les nombreux mouvements sociaux et politiques qui naissent alors un peu partout en France et qui contestent l'étatisme unitariste en même temps que la domination de l'argent. Dans le midi, plus qu'ailleurs, on parle de fédéralisme, de communalisme à tonalité généralement proudhonienne. La littérature occitane se reconstitue dans une contestation radicale du centralisme socioculturel. Mais les relations concrètes entre les deux mouvements sont rares, partielles, intermittentes et superficielles. On ne peut dire qu'il y ait fusion, il s'agit plutôt de deux revendications parallèles. Il est par conséquent exclu que l'on puisse assimiler la renaissance d'oc au réveil des nationalités d'Europe en dépit d'apparentes similitudes. Nulle part ne se manifeste ici une conscience populaire nationalitaire. Les chefs-d'œuvre de langue d'oc contestent le centralisme ravageur, mais dans leurs sentiments profonds, les écrivains admettent l'appartenance à la nation, à une citoyenneté française et revendiquent même contre l'arbitraire dont leur culture, et leur langue sont victimes. Pourtant nous sommes citoyens français, pensent-ils.

Si nous résumons la signification des trois grands moments historiques de la tradition occitane nous dégagerons mieux la perspective contemporaine.

Au Moyen-âge, une querelle grandiose avec l'église donne naissance sur notre sol à une sorte de contre-chréienté, finalement vaincue par toutes les forces qu'elle défiait, mais si proche de notre sensibilité d'aujourd'hui.

A l'époque moderne, Henri IV - Louis XIII notre culture reparait à la pointe du processus d'édification de la nation française.

Au 19^{ème} siècle, une nouvelle renaissance se dressant contre l'idéologie centraliste élaborait une philosophie de la pluralité culturelle.

Aucune période ne donne lieu à une littérature étroitement localiste, et encore moins passéiste. Il s'agit chaque fois de répondre à une problématique structurelle de la société pour la théocratie d'abord puis contre elle, pour la nation ensuite, contre le centralisme enfin.

La base matérielle réside chaque fois dans la langue sur laquelle et à partir de laquelle intervient la création culturelle qui remplit de la sorte sa fonction identitaire.

Au cours de ces trois aventures successives l'Occitanie a élaboré des rêves, a repensé les visions du monde de la société et de la vie culturelle qui restent parfaitement d'actualité. L'idée d'amour telle que les troubadours l'ont professé, la conception d'une nation ouverte telle que l'ont imaginé Garros et La Boétie, le scandale centraliste de la France contemporaine telle que les écrivains occitans le connaissent, le vivent et l'expriment, voilà des héritages inaliénables. Ce ne sont pourtant que quelques exemples parmi beaucoup d'autres. Notre groupe de travail s'est défié des théorisations artificielles. Il a observé tout d'abord que ni la littérature occitane, ni la revendication occitane, n'était d'origine populaire. On ne peut imaginer de hiatus plus profond entre une création et son peuple. Impossible de déceler la moindre initiative populaire en faveur d'une langue et d'une culture universellement ignorées et méprisées. De cette évidence on tirera deux sortes de conséquences : premièrement la stratégie occitane sera une stratégie d'action culturelle et non une stratégie de lutte de masse c'est à dire nationalitaire, deuxièmement la signification de la création occitane contemporaine n'est pas à chercher dans une volonté collective dont elle serait l'expression, mais dans une situation d'exclusion historique, dont elle est la victime et le témoin.

L'utopie félibréenne a consisté à croire qu'un peuple était en marche ou pouvait se mettre en marche : vision irréaliste, illusion nationalitaire emprunté à l'exemple d'autres pays : la Catalogne ou l'Irlande. Son échec est un enseignement pour l'avenir.

Le mouvement occitan proprement dit c'est d'avoir construit au cours des années 20, dans le refus de l'impasse populiste et félibréenne. Il est retombé dans l'ornière populiste au cours des années 60, il s'y est disloqué et cherche aujourd'hui en talonnant à se reprendre sur d'autres voies.

La principale difficulté du mouvement actuel est d'ordre théorique. On fait erreur sur la définition de la culture occitane qui est, sans doute, plus que tout autre une culture à dominante savante, littérature d'aristocrates et de lettrés. Par les idéaux qu'elle défend, elle se rend capable d'embraser le destin de l'humanité toute entière - citons le plus profond de ces idéaux, qui l'anime de part en part, de bout en bout, du fait qu'elle ne comporte pas la fermeture d'un fonctionnement national. A toutes les époques, ses interventions ont contesté les politiques de force. La force n'est pas le droit pour l'Homme d'Oc ; le but de l'humanité n'est pas la guerre, mais la Paix.

Cette visée est révolutionnaire dans un monde qui, pendant un millénaire a usé partout de la violence et de l'enfermement ; cette visée démesurément prématurée a toujours placé ce pays en situation d'hérésie. C'est pour lui que furent inventés les tribunaux d'inquisition.

Il eut tout au long de son existence à souffrir de l'inquisition : successivement une inquisition religieuse, une inquisition culturelle et l'inquisition linguistique et parfois politique marquèrent ce peuple, en firent un éternel autrui. Celui dont on ne veut pas entendre la voix, celui dont la prophétie se perd dans les vents contraires et qui prépare dans le secret de ses entrailles un futur que nous faisons notre, un futur qui, par un juste retour des choses lui restituera peut être enfin son visage sans pareil. Son expérience historique a valeur universelle.

Le groupe a réfléchi à la manière d'aborder cette sphère culturelle qui en Occitanie n'était cernée par aucun contenant politique. Il semble que de ce fait elle est suspendue en l'air.

En réalité, elle est en contact avec toutes les structures, en contact avec tout l'environnement, elle se nourrit à toutes les sources par des canaux difficilement discernables mais à partir de la périphérie, l'investigation paraît difficile et proprement utopique, il nous est apparu qu'il fallait aller au centre de la sphère pour en comprendre l'organisation intérieure.

Le centre est constitué par ce lieu où la culture rencontre le parler populaire, l'unifie, le repétrit, en forme une langue par un patient travail et d'autre part crée une littérature audible en prise de partout dans le monde.

Le concept d'Occitanie comme sujet collectif fonctionne à ce niveau, par là il acquiert sa validité scientifique en dehors de, et contre tout régionalisme. Il est alors possible, prenant pour base la science littéraire de penser les autres disciplines artistiques et philosophiques dans leur liaison et

de montrer la relative cohésion d'un système culturel occitan distinct au sein de la vie culturelle française.

De même, il est alors possible de questionner une à une toutes les sciences humaines pour expliquer le phénomène de création dans ses contextes, il est alors possible d'articuler les actions qui s'imposent :

- Premièrement, une immense action pédagogique pour remettre entre les mains d'un peuple entier la culture dont il est frustré.

-Deuxièmement, une action décentralisatrice tendant à organiser des grands foyers créateurs, des métropoles capables de dialoguer avec le foyer parisien.

-Troisièmement, une action éditoriale et de diffusion pour mettre en circulation un patrimoine de 8 siècles pleins, sans parler de l'œuvre d'animation et d'entraînement au niveau socioculturel.

L'expérience de l'Occitanie, en bref, porte sur le rôle des langues dans la spécification des ensembles culturels, important problème généralement traité trop à la légère.

Voilà donc comment le groupe poursuit son effort d'éclaircissement

Nous aurons chemin faisant à réapprendre le marxisme et peut être à lui reconnaître de nouvelles potentialités.

Claude Mazauric

Après le bel exposé de Castan, on a presque envie d'engager le débat tout de suite. Deux ou trois idées personnelles.

Je regarde l'occitanisme - je dirais la notion d'Occitanie, on ne peut pas dire le concept - , la réalité, comme un processus réel, comme un mouvement qui a lui-même sa propre histoire et qui est traversé par des évolutions, il faut bien sûr voir la longue durée.

Un processus c'est à dire un mouvement qui a ses contractions et qui entraîne un certain nombre de gens. Il y a une sociologie, il y a ceux qui sont touchés, entraînés et qui y retrouvent la représentation de leurs aspirations. Il n'y a pas de mouvement de masse, dit Castan. Je crois que les choses sont un peu plus compliquées. Il y a une contradiction. Sans doute on n'a jamais vu se rassembler des milliers de personnes réclamant, etc. - on l'a vu quelques fois - mais on a pu voir notamment dans les années qui ont suivi 1968 dans les Universités qui couvrent l'espace occitan des mouvements importants de jeunes qui autour de la langue, investissaient des aspirations (l'exemple de l'Université de Montpellier où des foules s'écrasaient pour écouter la langue de Lafont).

Je crois qu'il y a eu quelque chose qui s'est investi là dedans et qui depuis a évolué.

Cet investissement, cette évolution, ces contradictions sont un élément de l'étude du processus. Il faut voir les enjeux qui sont en question : les enjeux politiques, sociaux et culturels. Il faut essayer d'analyser les acteurs : ceux qui sont pour, ceux qui sont contre et voir comment il y a une reproduction du phénomène.

Il faut donc voir où on en est. Le rapport des forces à un certain moment est une question très importante dans notre réflexion d'aujourd'hui sur l'analyse des processus.

Nous sommes aujourd'hui en 1982 et la longue perspective aussi claire que nous a donné Félix tout à l'heure nous permet de mieux voir encore l'importance de cette année 1982-83.

Nous sommes face à une situation nouvelle. Si l'on fait l'impasse là-dessus on passe à côté d'un phénomène très important.

Il y a deux choses. D'abord le rapport Giordan. Quand on regarde les choses aujourd'hui, il est évident que c'est dérisoire si on croit que le changement c'est le passage du mal au bien,-mais quand on regarde les choses dans le concret de la vie, qu'il y ait aujourd'hui des organismes occitans qui reçoivent des injections de crédits, que Claude Alrancq reçoive une mission d'une année de Ministère de la Culture ce qui lui permet de ne pas être confronté aux exigences du beefsteak à gagner, quand je vois que des organismes reçoivent un emploi de secrétaire, que des maisons d'éditions occitanes seront subventionnées c'est important. Castan me disait que c'était une révolution culturelle. Je ne sais pas si c'est le mot qui convient mais c'est une modification en tout cas et qui traduit l'avancée.

Rappelez-vous le livre de Merle, *Per Avançar*. Bien sûr dans le Parti on n'est pas d'accord avec l'ensemble du rapport Giordan et en particulier avec l'expression "langue minoritaire". C'est

l'expression qu'on pourrait employer pour le français dans la petite Europe. C'est un débat mais au-delà du débat il y a une pratique qui a changé. Puis ensuite il y a la décentralisation. La loi de décentralisation dans certains égards, on pourrait penser que son application va renforcer le communalisme administratif et les régions programmes qui sont un héritage antérieur de la bureaucratie centralisatrice.

Mais, qu'est-ce qu'on fait pour se saisir des possibilités que nous offre cette loi de décentralisation dans tous les domaines culturels que ce soit pour l'enseignement et pour la valorisation de la langue occitane ? Comment va-t-on faire pour que ces choses se manifestent ?

Je ne veux pas développer mais je voudrais insister sur ce point : aujourd'hui nous ne sommes pas dans la situation antérieure.

On avait dit dans le débat d'Avignon en 81 (Juillet) que le changement était posé et depuis il y a confirmation. Il y a un changement, il y a un progrès, il y a une modification, et nous devons, non seulement, ne pas sous-estimer sa portée mais utiliser cette situation pour aller plus loin.

La deuxième idée que je voudrais soumettre c'est que nous sommes dans une situation où les questions se posent de manière radicalement nouvelle.

Je me souviens d'un débat à Arles en 1980 et pour la première fois il y avait des militants ouvriers, Lafont et les félibres. Nous avons dit : il y a des axes prioritaires, des orientations à prendre : faire reconnaître d'abord l'Occitanie dans sa réalité humaine et dans la région marseillaise, la réalité humaine c'est que des occitans d'origine, il y en a mais qu'il y a aussi une classe ouvrière importante, qui recrute ses forces dans tout le bassin de la méditerranée : maghrébins, espagnols, italiens, languedociens etc...

Alors comment on fait ? Il y a des luttes à mener pour le développement culturel, pour la valorisation de la langue et tout ce qu'elle porte de valeurs culturelles, mais aussi il faut donner le sens de la région et la possibilité de vivre, de travailler, de créer, d'être libre à tous ceux qui sont soumis au pouvoir giscardien, ça c'était l'avant. Et aujourd'hui ?

Le gouvernement ne raisonne pas par axe prioritaire mais par priorité ; ça passe ou ça ne passe pas. Dans les luttes on fait avancer les choses mais quand on gouverne on fait des choix et les choix c'est exclusif : on dit oui et non au reste, ou on le repousse à plus tard.

Aujourd'hui les priorités qui sont celles du gouvernement c'est la priorité du développement économique.

Priorité du développement national ça veut dire que la base principale c'est le développement économique, recréer le réseau serré des activités industrielles, redonner vie à l'agroalimentaire et pas seulement une agriculture dépendant du marché européen etc. (supposé connue). Alors l'économie dans ces régions ?

Il faut se rendre compte que nous sommes dans des régions qui ont subi en particulier depuis 1880 un retard industriel et qui ont connu ensuite une dépendance du marché national avec la détermination par les régions industrielles de pointe.

C'est la politique des créneaux contre la politique des filières (voir le livre de Juquin)

Je ne veux pas faire de nos régions des régions vides, il y a des points industriels, mais la liquidation du charbon dans ces régions, c'est la liquidation de la base économique et déjà du point de vue énergétique, le Languedoc produit seulement 2 % de son électricité qu'il consomme. Alors ces régions sont des régions dépendantes, c'est pourquoi aujourd'hui par le choix national français, il y a un choix particulier qui s'impose : c'est la protection économique des régions.

Or, c'est très difficile. Vous l'avez vu peut-être dans la lettre que le premier ministre a écrite à G. Marchais au niveau du Charbon : l'effort à faire est si grand que tout ne sera pas sauvé. Il faut donc savoir comment on va redévelopper les bases industrielles.

Cette question n'est pas extérieure, à l'aspect culturel. On ne peut pas vivre sans base productive, sans société organisée, sans développement urbain. Au-delà d'aspect socioculturel comme un arrière-fond nécessaire, il y a la bataille pour produire français dans cette région, et du même coup, je crois aussi qu'au moment où nous parlons en cette année 1983, le processus occitan c'est aussi un processus social, c'est à dire qu'on assiste dans ce pays, et c'est en cela que l'Occitanie n'est pas une nationalité, à la concurrence entre deux voies possibles : ou bien la voie d'une austérité renforcée pour les travailleurs qui se traduirait par un mode de développement industriel à base de

créneaux du marché mondial ou bien au contraire une politique économique qui a pour objet de rééquilibrer l'ensemble de l'économie française par la recherche des filières. Vaste débat ouvert par la publication du livre de P. Juquin et qui a fait l'objet de déclarations récentes : celles d'Edmond Maire par exemple. Une question comme ça est : comment un travailleur doit-il intervenir dans la concurrence entre ces deux voies pour en favoriser une au détriment de l'autre. Je connais très bien la région d'Alès, et s'il n'y a pas d'industrie on en parlera avec qui de l'Occitanie ?

La moyenne d'âge du bassin tourne autour de 54 ans. C'est une des régions les plus vieilles de France. Il y a 5000 retraités mineurs, il n'y a plus d'industrie, on ferme les derniers bâtiments.

Il y a ce texte admirable de Chabrol de 1979 où il raconte qu'en descendant de Lozère pour aller à Béziers, il traverse des cimetières d'entreprises et en traversant des régions agricoles qui sont à l'abandon, au bord de la ruine. Quand on songe que c'est une région qui a industrialisé la France on peut se dire que s'il n'y a pas la volonté nationale de reconstruire un tissu viable, ce pays là est promis au désert.

Cette bataille est donc une bataille sociale. Je crois qu'aujourd'hui avoir le regard large sur les problèmes de l'Occitanie, c'est s'engager dans cette manière constructive, dans cet effort pour changer les choses.

En conclusion, je crois, je reprendrai ce qu'a dit Félix tout à l'heure, je crois que tout le monde est d'accord là dessus sur le fait qu'il faut récuser le piège identitaire qui conduit inévitablement comme dit Lafont à l'enfer groupusculaire (Castan : moi j'ai dit le contraire, je crois au contraire que c'est la notion d'identité qui est la notion clef de l'Occitanie, sans identité, il n'y a pas de possibilité de théoriser sur l'Occitanie alors là je suis en désaccord total avec Lafont. Encore l'autre jour il a dit c'est fondamental).

Le problème à mon avis ce n'est pas de théoriser sur l'Occitanie, c'est d'éviter de l'enfermer à l'intérieur de définitions statiques alors qu'il y a des luttes à mener, des chantiers à explorer, des possibilités de développement.

Alors bien sûr que l'identité linguistico-culturelle est la référence à partir de laquelle tout se met en place mais s'enfermer à l'intérieur de cette référence c'est se condamner au désarmement complet, s'enfermer à l'intérieur de cette identité en se mettant à l'abri des luttes sociales nécessaires, conduit à ce qu'on peut appeler l'enfer groupusculaire.

Il y a quelque chose d'original dans la culture occitane - Castan l'a rappelé - c'est qu'elle est porteuse.

Au 19^{ème} siècle une des raisons même en milieu rural du recul, de la langue, c'est que l'occitan a cessé de véhiculer des valeurs qui étaient des valeurs nouvelles : par exemple, la démocratie. J'ai des textes par exemple, où les sociétés populaires pour exprimer ces valeurs, le faisaient dans la langue de la République. Il y a eu des phénomènes de ce genre. Je suis d'une famille rouge ; on ne parlait pas occitan pour la politique mais on le parlait avec les paysans.

Il faut un message transformateur. J'approuve la position de Castan mais je marque une différence, je ne peux pas concevoir l'Occitanie comme se repliant sur ce qui est son passé mais au contraire se déployant.

Bernard Dutaur

(Il commence en occitan, pour dire qu'il est bien triste de faire cette réunion tout en français et il traduit.)

C'est la réalité de la langue occitane qui fait que de moins en moins de gens la comprennent. Je ne vais pas pleurer sur cette réalité ce qui m'importe c'est qu'à la suite de cette réunion d'aujourd'hui, d'y voir un peu plus clair. La culture occitane est moribonde et la question que je me pose c'est s'il faut la laisser mourir. Il y a des civilisations qui sont mortes. Est-ce qu'il faut lutter pour la sauver mais alors qu'allons-nous faire ? Car comme je l'ai dit il y a urgence.

Seules des mesures volontaristes le pourront ou le pourraient. Le camarade MAZURIC, nous a dit beaucoup de bien des projets nationaux, mais je me pose quelques questions quand je vois qu'au niveau de l'enseignement primaire dans la plupart des départements occitan, c'est un recul par rapport à l'ancien régime, alors seules des mesures volontaristes pourraient inverser le cours qui me semble - je ne suis pas très optimiste - inéluctable.

Est-ce que ce soir, on pourra faire des propositions, on verra.

Je ne veux pas en dire davantage pour le moment. Je dois lire un texte de Philippe Malrieu, vieux militant de la cause occitane en un temps où comme communiste c'était difficile de l'être, la condamnation régnait, l'ami Castan en sait quelque chose, il aurait beaucoup tenu à participer ce soir, alors il m'a envoyé ce petit texte:

«« Dans la France, dans son histoire, dans sa culture, il y a une artère juive » disait Pierre Morange, notre Henri Heine. Je cite encore : « je n'ai pas reçu la moindre éducation juive, mais il me semble que dans ma moelle, dans mes nerfs, je porte ce qui est arrivé aux juifs depuis les premiers temps. C'est ce qui a fait ma moelle, c'est ce qui a fait mes nerfs, c'est ce qui a fait ma sensibilité juive, ma judaïcité. » Il y a de même une occitanité. Elle s'exprime dans la façon de voir les choses et les hommes, comme dans les œuvres et tout particulièrement dans la littérature d'ici. Ces attitudes au quotidien, ces œuvres sont riches de signification, elles sont porteuses d'indications, de projets dans le combat à mener contre les aliénations de notre société et nous n'avons pas, comme communistes, le droit de les ignorer, de ne pas prendre conscience des valeurs qu'elle propose.

Je dirai d'abord que c'est une aliénation extraordinaire que nos jeunes de l'Occitanie et du reste de la France soient tenus dans l'ignorance de la littérature, des littératures en langue d'oc et on peut ajouter catalanes, des poèmes du Rhône, de la peau de taureau de Manciet. De quel droit les concepteurs de programmes d'études rayent-ils ces œuvres ? Or, à réfléchir sur cette littérature, on s'aperçoit qu'elle pose des questions, suggère des réponses essentielles à la définition d'une civilisation nouvelle. Questions et réponses que l'on trouve déjà dans la culture immédiate, native des hommes et des femmes d'ici mais aussi dans les biographies des femmes du pays de Sceaux ou dans les carnets de guerre de Bartas qui a exprimé la sensibilité des vigneron du minervois, humour, goût de découvrir la singularité de chaque homme, de chaque individu, fraternité, aptitude à une communion intense avec la nature, goût de la fête, goût de liberté et de révolte contre les conventions les inégalités, les bourrages de crâne, les despotismes des petits chefs, la bêtise des chauvinismes.

Que ce soit dans la littérature ou dans la vie quotidienne notre culture peut être un point d'appui pour répondre à quelques uns des problèmes de notre époque. Nous sommes menacés par un mésusage des forces de la nature. Les difficultés de la vie dans les grandes villes, comme l'armement atomique en sont des témoignages. Ces mesures sont suscitées par la conception capitaliste d'une industrialisation pour le profit. La culture occitane me paraît traversée de la conscience des liens qui unissent les hommes et la nature, des échanges qui s'opèrent entre eux. Cette conscience était présente chez les troubadours, elle change de forme au cours de l'histoire. Elle est présente chez Jaurès essayant d'éprouver en son corps l'action de la lumière, des parfums, de la mer. Comme chez Bartas contemplant aux avant-postes entre deux alertes (je cite) « la clarté des légions d'étoiles » comme dans n'importe quelle œuvre occitane on y trouve exprimée la conviction de cette consubstantialité de l'homme et de la nature. Chez Max Rouquette, comme chez Manciet, chez Nelli comme chez Giono, chez Bousquet comme chez Castan selon des formes évidemment diverses.

Il y a là une arme contre quelques-unes des aliénations du travail à la chaîne, des cadences d'enfer, des cités dortoir. Autres menaces qui viennent des nivellements et des conformismes, les formes en sont diverses, qu'il s'agisse de la réclame ou des idéologies. Il s'agit à la fois des négations, des individualités singulières, des libertés de réflexion et de décision, de leurs désirs de créations originales.

Il ne s'agit pas de majorer les valeurs des ripostes que peut susciter la culture occitane à ces aliénations, aussi bien d'autres postes peuvent venir d'autres instances, puisqu'il s'agit essentiellement d'une lutte contre la dictature spirituelle organisée aujourd'hui par le capitalisme international.

Mais cette culture nous fournit des armes d'abord parce qu'elle oppose au façonnement des consciences par l'idéologie dominante, un refus fondamental.

Non, il n'y a pas une seule culture celle du centre, mais aussi celle d'ici qui elle même est multiple. Etre, vouloir être occitan, ce n'est pas vouloir dire non aux créations de Paris, mais c'est affirmer la valeur irremplaçable de notre tradition culturelle que Paris ne peut pas imaginer.

Il y a d'ailleurs dans cette culture comme un appétit de diversités, de différences. Dans un village Max Rouquette découvre des types d'hommes et de femmes jaloux de leur singularité de vie, de rapports aux autres, de langage.

Bartas saisit les hommes dans leurs tréfonds, dans leur mode d'être original. Cela ne va pas sans le goût de l'humour et de la satire. Cette défense de la diversité et de l'affirmation s'appuie naturellement dans les pays d'oc sur la pluralité de leurs cultures. Des Landes à Nice, ce ne sont pas seulement les dialectes qui diffèrent, ce sont aussi les vies des hommes. Entre nous, on peut se comprendre mais aussi se surprendre.

Autre danger que fait courir la société capitaliste : elle dépersonnalise le travail dans les usines comme dans les champs. Elle dépersonnalise aussi les loisirs en les inscrivant dans des consommations préfabriquées.

D'un côté ces ouvriers esclaves des multinationales, de l'autre la distraction pour la distraction et par là-dessus l'intellectualisme artificiel de certains parisiens (pas tous bien sûr). Un grand nombre de personnages, des poèmes et des romans occitans sont des travailleurs pour qui comptent le résultat de leur travail. Ils font une œuvre et ils y trouvent un sens. Ça me paraît essentiel. Le travail et les œuvres constituent une part importante des structures de la pensée et des sensibilités des sociétés. L'oublier est une caractéristique des diverses aliénations des civilisations passées pour qui le travail était théoriquement une occupation d'inférieur et en contre point la fête, lieu de rencontre et d'exaltation, œuvre d'une collectivité où les acteurs se connaissent et rivalisent, participent au lieu d'être au spectacle.

Dans le travail, comme dans la fête, il me semble que la culture occitane, elle n'est heureusement pas la seule à le faire, opère la reconnaissance de l'importance de la création sous ses diverses formes intellectuelles et traditionnelles.

Ce ne sont que quelques exemples que la culture occitane peut apporter non seulement aux hommes d'ici mais aux Français et sans doute à d'autres. Une vue positiviste de l'histoire, la présente comme liée aux économies et aux mentalités d'autrefois, au mieux on dira dans les sphères officielles qu'il faut la conserver pour se rappeler le passé, je crois que cette culture parce qu'elle constitue une critique implicite des aliénations de la civilisation capitaliste a un rôle constructif, qu'elle peut susciter le désir de transformer la société. Si nous en sommes convaincus il faut que nous soyons présents dans tous les lieux où les occitans affirment leur culture en pensant notamment aux jeunes dans les écoles ou dans les cercles culturels.

Claude SICRE

Je voudrais poser des questions à M. Mazauric.

Premièrement sur le fait qu'il me semble qu'il y a désaccord avec Félix alors que plusieurs fois vous avez dit être d'accord.

Il me semble qu'ils disent le contraire, l'un de l'autre. J'aimerais qu'on s'explique un peu là-dessus. Ensuite deux questions. Vous avez théorisé... non... l'improvisation est le problème le plus grave de la pratique occitane. La non-théorisation mène des discours qui ne sont pas cohérents sur le sujet, et qui amène à des actions groupusculaires, vous avez fait référence à Lafont et il s'y connaît en la matière ; je suis dans un journal qu'il a fondé.

La deuxième chose c'est l'espace. Notre slogan "Volem Viure al Pais" a été repris par tout le monde, c'est vrai qu'il y a une sous industrialisation c'est vrai que le désert est organisé en Occitanie, c'est vrai que nous souffrons de toute sorte de maux, je vous invite à acheter nos publications - Sur tout ça nous sommes parfaitement d'accord.

Mais il ne me semble pas que tous ces problèmes définissent l'Occitanie.

Il me semble que c'est la théorisation qu'a faite Félix qui définit l'Occitanie et ensuite quand cette Occitanie on l'a dans la tête, à partir de là, on peut parler des problèmes de la culture occitane. Il faut avoir cette identité occitane, avant, dans la tête.

Il y a deux choses qui s'opposent : votre discours sur les Cévennes, qui est aussi le discours de Robert Lafont que je connais bien qui me séduit tout à fait et qui me paraît très juste, mais ce n'est pas lui qui définit l'Occitanie et c'est dans le rapport entre cette identité - telle que l'a définie Félix-, et ce que peut ensuite amener cette identité.

J'ai été surpris d'apprendre tout à l'heure, qu'il y a une différence de nature entre ce qui arrive en Occitanie et dans les mouvements des peuples minoritaires. Il y a simplement une différence de degré. Il s'agit tout simplement d'une colonisation plus ancienne, plus importante et qui en réalité, a réussi son but c'est à dire qu'on nous a en partie désoccitanisés

En réalité il n'y a pas de différences c'est le même mouvement que celui qui anime les Corses, les Bretons, les Catalans.

D'autre part, je suis aussi surpris par ce qu'a dit Mazauric tout à l'heure au sujet des occitans qui devaient travailler à renforcer la France. Je crois qu'il faut surtout économiquement travailler à renforcer l'Occitanie et à se donner les structures spécifiques, avec des structures juridiques qui puissent défendre nos intérêts économiques parce que si nous continuons toujours à être pleinement liés à la France du Nord, continuellement son dynamisme nous fera disparaître. On sait très bien qu'un peuple colonisé qui a perdu sa culture, qui a perdu son économie et partant, qui a perdu sa culture, parce qu'il a perdu son économie, est en état d'infériorité. Il n'y a qu'à voir les peuples arabes (deux exceptions : les catalans et les basques). On ne peut pas défendre sa culture sans défendre son économie. Il faut aussi défendre sa spécificité économique donc il faut une certaine autonomie économique.

Une participante

Vous disiez qu'il y avait des discours très opposés, je pense qu'ils sont contradictoires et complémentaires à la fois. Je ne suis pas du tout une théoricienne de l'Occitanie mais tout simplement je me pose quelques questions. Sur la notion de théorisation ça rejoint ce que vous disiez tout à l'heure comme quoi on ne pourra théoriser, je m'entends, trouver une définition de l'Occitanie que lorsque l'Occitanie aura véritablement trouvé son essor économique et ça va de pair avec un essor culturel.

Je crois que ça se trouve dialectiquement dans le rapport entre l'économie et le culturel. Je crois qu'il n'y a pas une définition théorique de l'Occitanie. Il me semble que l'Occitanie c'est quelque chose, je ne sais pas comment l'expliquer, qui a perdu ses valeurs et qui essaie de les retrouver. Les mouvements minoritaires d'aujourd'hui ce n'est pas pour rien qu'ils existent, ils essaient de trouver leur véritable identité. L'Occitanie aura une définition lorsqu'elle aura trouvé une identité et pour parler d'identité culturelle il faut aussi parler d'identité économique. Il suffit de regarder dans certaines régions pourquoi la culture est morte : il n'y a plus de vie, plus de rapports sociaux. Je ressens l'Occitanie non pas comme un retour sur le passé mais pour se servir du passé. On doit s'appuyer sur ces valeurs là pour arriver à créer véritablement l'identité de l'Occitanie actuelle.

Quand vous parliez tout à l'heure de décentralisation je me pose des questions car la décentralisation, c'est vraiment un vœu très intéressant pour la définition de l'Occitanie, mais ce qui m'inquiète terriblement, c'est les pouvoirs, il ne faudrait pas que les pouvoirs centralisés soient décentralisés mais qu'il n'y ait pas de courroie de transmission car les régions risquent peut être de crever par des pouvoirs directs.

Quand on regarde ici le conseil général et le conseil régional, il faut voir qui a les pouvoirs, et est-ce que véritablement des moyens sont donnés à la culture... la décentralisation c'est, très chouette, mais comment on va pouvoir réagir. Je me pose des questions, permettez-moi d'être décousue.

Louis DESTREM

Sur la notion d'espace occitan. C'est une notion à base d'arpenteurs et ce n'est pas la notion pour arriver à la notion d'Occitanie.

Je crains en deuxième remarque qu'après ce qui a été dit par Mazauric qu'il y ait confusion entre le niveau régional et le niveau occitan.

Je crois qu'il y a des liens, et s'il y a des liens, c'est que ce sont deux domaines tout à fait différents. Je suis d'accord avec toi quand tu parles de la lutte de Ladrech, mais il n'y avait pas de dimension

occitane et seulement une dimension régionale. On ne peut pas baser une stratégie occitane sur l'exemple de Ladrech.

Je crois que la lutte de Ladrech, ce n'était pas une lutte de type nationalitaire, en disant il y a les bases en Occitanie pour un marché intérieur occitan, je crois au contraire que la lutte de Ladrech interpelle le pouvoir central (nouvelle stratégie du charbon). Je ne crois pas que l'addition de ces démarches régionales constitue une stratégie et une intervention sur la question occitane. Je crois qu'il y a des liens peut être de nature contradictoires.

Bonnet

Il précise qu'il n'a jamais pensé que la lutte de Ladrech était une lutte nationale occitane par contre il pense qu'il devrait y en avoir.

Yvette Lucas

Je voudrais poser une question à Bonnet quand il parle de la France du Nord : il entend Paris, la Lorraine, la Bretagne ou les trois ou pourquoi pas puisqu'il y a la petite Europe, l'Allemagne, le Danemark. La deuxième chose est par rapport à ce qu'a dit Dutaur qui était désespéré ... puis des questions au mouvement occitan.

Vous avez demandé, je m'associe tout à fait à votre demande, l'occitan à la télévision. Est-ce que vous posez la revendication de la possibilité pour ceux qui sont déjà comme vous engagés dans le mouvement culturel occitan, qui parlent la langue, est-ce que vous posez cette revendication pour vous ? Est-ce que vous la posez pour que toutes les forces vives de cette région (et je ne parlerais pas de l'économie) pour que toutes les forces vives de cette région puissent avoir accès non pas seulement par cette rubrique mais aussi par l'école, puissent avoir accès à l'école à un enseignement de la langue occitane ? Et alors en même temps est-ce que vous posez la revendication que dans cette région, par conséquent outre la possibilité pour ceux qui le veulent d'apprendre l'occitan et j'entends ceux qui le veulent éventuellement ceux qui sont des pieds noirs par exemple, est-ce que vous envisagez la possibilité d'un enseignement pour ceux qui ont vraiment une langue minoritaire (le portugais par exemple) le marocain comme ça, se fait dans certains pays, (je connais bien la Yougoslavie par exemple). Je ne me prononce pas, je ne dis pas qu'il faut que ça se fasse ou ça ne se fasse pas mais est-ce que vous vous êtes posé cette question ? Et est-ce que vous pensez que la revendication des 35 heures pourrait par le temps gagné permettre aux travailleurs de réapprendre ou apprendre la langue occitane et que ce soit une composante nouvelle de leur personnalité de leur formation culturelle ? Est-ce que les travailleurs travaillant moins, ça ne peut dans un certain nombre de cas leur donner cette possibilité d'apprendre cette langue ?

Jean-Paul DAMAGGIO

Il me semble que dans le débat il y a plusieurs niveaux : le niveau économique, le niveau politique, et le niveau culturel.

Les trois niveaux étant forcément liés on est bien obligés de les lier mais je crois qu'en même temps il faut peut être avoir une démarche visant à les séparer.

Quand on dit décentralisation à mon sens, c'est essentiellement une décentralisation politique, en laquelle je crois et pour laquelle il me semble nous devons combattre au maximum pour qu'elle ne dégénère pas en une déconcentration sur les pouvoirs locaux, qui cacherait ainsi les responsabilités nationales au cas où, suivant le développement de la crise.

Donc une décentralisation politique qui existe, qui se met en œuvre et dont je maintiens qu'elle ne pourra se faire que si un effort conséquent est fait par tout le monde en la matière.

Une décentralisation culturelle est à mon sens, une opération un peu différente et sûrement beaucoup plus difficile. Il faut donc avoir en ce domaine une démarche un peu spécifique. Pourquoi pour moi une démarche plus difficile concernant la décentralisation culturelle ?

Je suppose qu'on est tous d'accord pour dire qu'on a besoin d'une décentralisation culturelle. Pourquoi plus difficile ?

Parce que je crois que le suffrage universel donne politiquement à chaque coin de la France un peu le même pouvoir, par le vote.

Les pouvoirs sont à Paris mais par le vote, par le suffrage universel, le pouvoir est réparti. Alors que pour le pouvoir culturel, le pouvoir est massivement à Paris, dans tous les domaines de la culture. Dans nos régions ce pouvoir n'existe pas et il sera plus difficile d'avoir une décentralisation culturelle (nos régions : je ne focalise pas sur la région occitane). Je me rends compte, de ce point de vue, de tout ce que le gouvernement a fait et je ne suis pas pessimiste comme le disait Dutaur tout à l'heure, concernant la langue occitane, concernant le rapport Giordan. Moi aussi je suis instituteur et dans mon département, il y avait jusqu'à maintenant un copain, Serbat, qui s'occupait de l'occitan pour tout le département. Pour le moment il y a une enquête qui a été menée pour voir par quels moyens les gens souhaitaient que cela se développe. Il y a donc une démarche démocratique de ce point de vue pour faire appel aux suggestions. Alors est-ce que les moyens suivront ?

Vous le savez, ils suivront à la mesure de ce que nous ferons. Il n'y a pas seulement ça, je vais vite.

Du point de vue de la décentralisation culturelle, il y a donc ce rapport Giordan, mais en même temps et je crois que c'est là qu'il faut faire valoir le concept d'Occitanie c'est que cette décentralisation culturelle je considère qu'elle ne se fera qu'à partir du moment où il y aura une revendication qui visera à une France multiculturelle. Ce qui est différent dans le sens où il n'y aura pas une France multipolitique.

Par contre, il faut une France multiculturelle et pour ça il faut effectivement un concept d'Occitanie qui permette d'affronter le centralisme parisien, dans le domaine culturel. J'essaie de bien préciser ça. Pour moi ce qui valide le concept d'Occitanie pour essayer de mettre en place cette multiculturalité - c'est là que je ne serais peut être pas d'accord avec Félix - c'est que à l'intérieur de l'Occitanie, il est resté du point de vue culturel dans les différentes régions, différentes sensibilités. Midi-Pyrénées (discussion de l'autre jour) : il n'y a pas de culture Midi-Pyrénées, je suis bien d'accord avec cela - quand on dit Midi-Pyrénées mais moi je préfère l'expression midi toulousain - et il me semble que Toulouse devrait être et a une sensibilité dans le domaine de l'Occitanie qui fait qu'elle n'a pas été tuée ni par un nationalisme occitan, ni par le pouvoir peut être monarchique que les félibres auraient voulu avoir sur l'Occitanie (je me refuse ici à une parenthèse).

J'en conclus que du point de vue culturel il faut essayer de prendre en compte cette réflexion et c'est là que quand on dit dans le débat : perspective occitane, question d'actualité, je crois que c'est là l'enjeu et la grande échéance de développement de la culture occitane et donc, à l'inverse de certains, je suis un petit peu optimiste concernant l'avenir.

Claude MAZAURIC

La question accord-désaccord avec Castan : il y a des points sur lesquels il existe une analyse commune et totale, et il y a des choses sur lesquelles il y a différence. Je suis d'accord sur le fond de l'analyse occitane qu'il a donné. Le désaccord est politique.

Je suis d'accord, la référence c'est la langue.

Mais pour que cette référence ait une vie réelle il faut aborder toutes les autres sphères de la société. Il y a désaccord sur le champ de responsabilité d'un parti révolutionnaire.

Je comprendrais très bien, vous allez voir comment - mon libéralisme est large - je comprendrais très bien, que quelqu'un puisse ne s'intéresser qu'à l'action culturelle occitane. Le charbon peut lui paraître tellement éloigné de ses préoccupations. Très bien. A Ladrech il y a des gens, des intellectuels qui sont venus et qui étaient loin du charbon.

Mais nous Parti communiste nous ne pouvons limiter notre champ à cette partie là de cette activité et nous croyons qu'en portant la question du développement économique, de la transformation sociale, de la démocratie régionale décentralisée etc... Nous croyons que nous faisons beaucoup pour le développement de la culture. D'autre part, je voudrais rappeler, je ne dis pas que je suis marxiste, c'est dans la pratique qu'on le voit, mais le marxisme précisément c'est de ne pas analyser une instance quelconque sans en référer à la société et au mode de transformation de

cette société. Et le marxisme n'a jamais consisté à donner des définitions à partir desquelles on établit une politique - ça c'est Aristote.

Il y a un processus, un mouvement où il faut s'inscrire. Partir de la définition de l'Occitanie pour savoir ce qu'il faut faire ça ne me semble pas une démarche matérialiste. Il faut voir le processus, comment il se développe et qu'est-ce qu'on fait dedans. Pourquoi ?

Je ne pense pas qu'il y ait d'autres démarches marxistes possibles.

On peut trouver beaucoup de solutions marxistes différentielles parce qu'il y a un débat à partir de cette position, de méthode, mais sûrement pas à partir d'une définition. Je voudrais que quelqu'un me dise la définition du socialisme. Par contre je vois très bien des lois concrètes pour transformer la France. Je récusé complètement - je ne comprends pas d'ailleurs ce que ça veut dire - quand on me dit qu'elle est la définition de l'Occitanie, je ne vois pas ce qu'on veut me faire dire, chaque fois qu'on veut m'enfermer dans la définition, au bout il y a toujours le stalinisme et il y a toujours Reagan. La définition conduit toujours à la catégorie de l'idéalisme de Dieu. Il y a la théorie abstraite et la pratique révolutionnaire. Donc la définition, je ne connais pas. Il y a un mouvement occitan, il y a un processus.

Un chanteur

On ne va pas continuer à parler des différents niveaux économiques et culturels, on sait qu'ils sont liés, aux liaisons entre économies dominées et cultures dominées. Je voudrais dire à la dame de tout à l'heure que depuis des années nous avons pris en compte ceux qui comme nous sont en butte à la non reconnaissance de leur culture, mais ce soir, parlons de l'Occitanie.

Ce qui me gêne dans ce débat depuis tout à l'heure c'est que l'on a l'impression que l'Occitanie se résume pour pas mal de participants à une conception de l'élitiste.

(2^{ème} bande)

Participant du Lot et Garonne

Il explique que dans les écoles 50 % d'enfants veulent l'occitan, que les élus quand on leur demande l'occitan à la télé sont généralement d'accord et pas seulement pour des motifs électoralistes....

Par rapport à ce qu'a dit Mazauric : son souci de voir le changement aboutir, je le comprends et je le partage, je ne veux pas revenir à la situation antérieure. (Mazauric : C'est bien, c'est l'argument qui fait voter à gauche) ; je suis candidat sur une liste d'union aux municipales au titre de VVAP, mais ce que je voudrais dire tout de même, c'est que moi non plus je ne suis pas régionaliste, c'est à dire que la décentralisation telle qu'elle est actuellement conduite me fait plus peur qu'autre chose. Ce qui est en jeu c'est par delà la revendication occitane, c'est une revendication pour tous les français : il faut le pouvoir à la base, la possibilité pour tous les gens, à partir des problèmes là où ils se posent, qu'ils se déterminent là (approbation de Mazauric).

Albert EXPOSITO

Je voudrais rappeler assez brièvement le sens de la démarche en tant qu'organisme, le comité régional, coorganisateur.

Premier aspect sur les passerelles entre région et Occitanie.

Puis...un parti politique se juge essentiellement aux actes.

D'abord nous pensons qu'il y a un mouvement, un processus, qu'il y a une question en débat, par conséquent, nous y sommes attentifs.

Nous ne sommes pas indifférents donc nous avons produit un certain nombre d'actes politiques : exemple, par rapport aux questions de l'audio-visuel : abstention des communistes, vote loi Assemblée nationale, en partie à cause du manque de décentralisation. Nous nous sommes

exprimés à un rassemblement en 1980 et avons soutenu la manifestation sur l'occitan à la télévision.

On est attentif à cette question comme un chantier parmi d'autres. Des chantiers dont il nous semble qu'après le 10 Mai il y a des possibilités nouvelles qui s'offrent. Castan a dit quelque chose que je partage totalement : non aux théorisations artificielles.

Il s'intéresse tous les jours davantage à cette question car elle se débat dans la région.

On n'en est pas aujourd'hui à globaliser, à peaufiner, un certain nombre de prises de position qui se voudraient définitives.

(Il mentionne le cahier d'histoire et se retrouve avec Bourderon sur la question de l'identité occitane.)

Il faut se garder de toute affirmation péremptoire.

Et la réunion de ce soir montre qu'on n'est pas encore au terme de ce débat pour autant qu'il y ait un terme à une telle question.

Je voulais simplement insister sur le fait qu'il y a une écoute du parti communiste sur ces questions et il y a aussi des actes.

Nous on compte pour nous (appel indirect pour les élections régionales). Nous sommes contents mais il y a des mesures de caractère culturel, économique qui ne coïncident pas avec nos conceptions.

Il faut approfondir sur le terrain des nécessités (mesures concrètes avec propositions).

Qu'est-ce qu'on fait, qu'est ce qu'on va faire ensemble ? Je crois sur ce terrain là il y a beaucoup à gratter pour pouvoir déboucher.

En même temps ce que je peux dire, c'est que quand il y a mouvement, le Parti Communiste pour le moins il n'en est pas absent. Il en est même, avec d'autres, initiateur.

Quand il y a mouvement social, le parti communiste est là et il a la volonté politique d'y être.

Claude SICRE (en partie résumé)

D'abord, Révolution, où il n'y a que Robert Laffont comme occitaniste et en plus il n'est pas représentatif.

Ensuite pour répondre aux questions de la dame, il faut lire la presse occitaniste c'est essentiel sinon après il y a des questions naïves. Puis le vif du sujet.

Economie et culture tout le monde dit qu'il y a des rapports, lesquels ? J'ai mis trois ans de ma vie à chercher à comprendre et c'était en partie le rôle de l'IRM. Donc là, la théorisation et sa nécessité se font jour.

S'il n'y a pas théorisation de la langue on passe à la nation colonisée et tous les occitanistes tombent dans le panneau du nationalisme occitan.

Si la théorisation n'est pas nécessaire pour écarter ce piège...?

On dit l'action, l'action, oui mais comment aboutir à une cohérence ? Qu'est ce qu'on va expliquer aux ouvriers devant les entreprises ?

MAZAURIC Mentionne son livre)

L'espace bien sûr arrange tout, car il mélange tout.

Avec le mot d'espace on résout tout magiquement.

Pour dire que l'économie c'est important, on présente toujours des évidences. Quand il n'y a plus personne il n'y a plus de culture. Il faut que la vie revive pour que l'Occitanie revive.

Mais Toulouse vit beaucoup et l'occitan ne se parle plus. Les villes peuvent revivre sans que revive la culture occitane.

(Castan : il n'y a pas de liaison entre le culturel et l'économique).

Je n'ai connu qu'une sorte de manifestation pan-occitane : sur l'occitan à la télévision.

Ensuite, l'occitanité n'est pas une momie, me dit-on. Il se parle dans les campagnes. Ces classes sociales là, ne sont pas porteuses d'un projet culturel. Ce sont des classes en décadence.

Là où je suis d'accord avec Michel : on sent bien que derrière il y a tout un tas de moteurs que l'on ne peut pas analyser, qui ont comme répondant la culture occitane et il y a des élèves qui demandent de l'occitan en classe. Qu'est-ce qui fait ça ?

Ce n'est pas le fait qu'ils ont un patrimoine dans la tête comme le croient les nationalistes. Le but de leur vie serait de retrouver ce qu'ils ont perdu. Pas du tout. Il y a une sensibilité telle que l'on ne peut pas théoriser mais quand elle s'analyse, quand elle se forme, quand elle se forge, elle se forge dans la langue.

Au niveau stratégique, si la lutte pour l'occitan à la télé etc... est extrêmement importante, il me semblerait que cette revendication n'est valable que si un modèle, un projet culturel fort, attire à lui des jeunes.

Savary a dit : " L'occitan à l'école c'est suivant si on est fort" .

Les corses ont été forts, les bretons aussi et les occitans non. Pourquoi ? Le rôle important c'est le rôle de modèle fort culturel.

C'est à travers l'identité que l'on lie tout le reste.

Castan m'a apporté que l'économique et le culturel n'étaient pas au même niveau. De plus il ne s'agit pas de se réapproprier une identité.

Ce que nous avons à faire c'est la reproduction élargie de l'identité.

Il n'y a mouvement occitan que lorsqu'il y a reproduction élargie de l'identité. Si on sait... si on sait... le reste c'est des tartarinades.

Christophe GONZALEZ:

Je serais bref. Je suis d'accord avec Sicre et me contenterais de quelques phrases lapidaires, et provocatrices.

D'abord qu'il y ait beaucoup de travail à faire dans notre presse c'est certain. Nous sommes dans un colloque organisé par le PCF, nous avons aussi à parler de ces choses. J'ai eu beaucoup de mal moi-même à faire passer une page et demi dans Révolution et je propose qu'un de ces jours nous ayons comme invité de la dernière page de l'Humanité Félix Castan. Ça éclairerait bien des esprits et bien des lanternes.

On nous cite également la revue de l'IRM cahiers d'histoire où Bourderon nous invite à réfléchir. C'est bien, mais certains réfléchissaient et on n'a pas été invités à participer.

Je voudrais aussi parler de l'opposition théorie et pratique. Je ne dirais rien ça vient d'être bien dit, mais je signalerais que ce n'est pas dans le parti communiste qu'on va donner les leçons comme quoi il ne fallait pas théoriser. S'il y a un Parti dans l'hexagone et dans le monde, qui théorise c'est bien le PC (Mazauric intervient) et précision sur la théorie et le processus de théorisation.

J'avais marqué ici "espace" parole incantatoire.

Je m'en contente, ce n'est rien d'autre pour l'instant.

Il y a quand même un élément nouveau qui valorise la langue occitane : C'est que je pense que cette langue est capable de tout dire.

Lire Max Allier pour s'en apercevoir. Tout à l'heure on a parlé du 18ème siècle (c'était Mazauric qui disait que la langue des révolutionnaires était la langue française) les réunions publiques se faisaient en français mais il y avait un traducteur.

Toutes les choses de démocratie et de liberté et autres pouvaient se dire en occitan et que le processus d'abandon n'est pas sur ce terrain mais sur un terrain de hiérarchie sociale.

Ensuite puisqu'on a parlé de théorie, je ne vois pas bien moi, si l'on veut parler de dialectique, en quoi la définition exclue le processus.

Il me semble que la définition peut fixer un moment, elle permet de rassembler certaines choses pour aller de l'avant mais en aucun cas la définition dans notre conception dialectique élimine le processus.

C'est pourquoi lorsque CASTAN emploie la définition d'identité linguistico-culturelle il n'exclut rien. Il n'exclut pas le domaine économique, il se situe lui-même dans une perspective historique, dans un mouvement où est la liaison économie-culture. Par quel miracle la rénovation d'une économie entraînerait la rénovation d'une culture ? La preuve : en 1981 le drapeau symbole porté par Mazauric et d'autres aux travailleurs en lutte d'Arles. (Mazauric précise : c'est une façon de marquer la solidarité des mineurs de Ladrech). Qu'est-ce que ça voulait dire ? Ça peut vouloir dire beaucoup de choses mais ça peut ne vouloir rien dire du tout. J'opterais pour la deuxième solution. C'est le genre d'action symbolique qui fait plaisir. (Mazauric : un symbole est polysémique).

Rien n'est jamais catégorique, mais je crois que cette soirée risque de démontrer le contraire. Les interventions jusqu'à la fin montrent que les crispations sont là. Je ne vois rien dans ce qu'a dit Castan qui exclue la lutte pour défendre le tissu industriel économique.

Par contre chez Mazauric il y a quelque chose de plus catégorique puisque lui a déjà récusé ce qu'il a appelé un enfermement. Castan n'avait pas derrière la tête d'exclure la politique et toi en mettant presque uniquement l'aspect économique tu as exclu l'enfermement que tu as cru apercevoir chez Castan, ce qui n'y était pas.

Un travailleur : qui repart à Lyon et qui est victime de l'exil.

A l'heure actuelle le problème important c'est le problème économique et si j'ai quitté cette région c'est pour des raisons économiques.

La solution culturelle qu'il y aura passe d'abord en premier par la solution économique. Dans la lutte on pense d'abord à défendre son beefsteak et on est plus à l'aise dans la stabilité pour penser à la culture. C'est ça la réalité. Le monde, à l'heure actuelle, c'est qu'il y a partout des personnes qui se promènent, qui se déracinent.

Michel répond à Sicre

Tous les occitanistes ne sont pas tombés dans le piège du nationalisme comme Sicre. On a maintenant après plusieurs années de lutte besoin de quelque chose qui rassemble. La mise en œuvre d'un certain passéisme ne m'intéresse pas. Je n'ai pas dit qu'à la campagne il y avait des classes populaires porteuses d'un message. Je suis créateur et dans 20 ans ça ne m'intéresse pas de chanter dans un second latin.

Ce qui m'intéresse c'est la communication.

L'Occitanie ce n'est pas seulement la réappropriation par les étudiants de la langue de leurs parents et ces gens ont le droit à la dignité de leur culture.

(Échange Sicre-Bonnet qui ne veut pas le laisser parler car on l'a trop entendu)

Quand il crée les chansons il crée le public.

Félix CASTAN

J'ai fait un compte rendu de nos travaux là où ils sont.

Nous sommes maintenant au moment en cette troisième année, où nous allons aborder de manière plus concrète l'actualité.

Sans la perspective historique, on ne pouvait pas aborder clairement l'actualité, on n'avait pas précisément une définition qui n'est pas une définition de caractère formel, qui est simplement une mise en place historique qui vaut définition. Cette mise en place historique, ce processus n'est pas contradictoire comme l'a rappelé Christophe, avec l'identité linguistico-culturelle que nous avons mise en avant dans notre groupe.

Il n'y a pas contradiction entre la définition du processus et nous n'en sommes pas encore à l'analyse de l'actualité.

Je vais dire mon avis par ailleurs. Je suis d'accord avec ce qu'a dit notre ami Claude Sicre. Je pense et je vais reprendre la phrase citée par Exposito comme quoi il ne faut pas de théories artificielles en disant qu'au groupe de l'IRM nous avons évité les théorisations artificielles et l'idée majeure que nous avons mise en évidence est celle-ci : c'est que le peuple occitan n'est pas occitaniste, c'est que le peuple occitan ignore sa culture, il ignore sa langue, ceux qui parlent leur langue n'ont aucune idée qu'ils parlent une langue valorisable. C'est le fait fondamental qui n'existe ni en Bretagne, ni en Corse, ni en Catalogne.

Il n'y a pas un seul membre de cette communauté occitane qui se sache occitan. Il n'y a pas dans sa tête la possibilité d'un projet comme le dit Sicre et alors le problème fondamental pour un mouvement occitan c'est à dire pour des intellectuels que nous sommes, qui avons récupéré notre culture par notre propre démarche, par notre propre effort, et bien notre tâche c'est de restituer une culture à un peuple. C'est une tâche pédagogique et je pose le problème sur un autre terrain.

Sur le terrain où on a voulu le poser. Je dis que les luttes économiques n'ont rien à voir avec ce problème.

Je précise mon point de vue, car il existe un grand débat dans le Parti au niveau régional, c'est le débat de fond dans le mouvement occitan, et c'est le débat de fond dans le parti, et je voudrais qu'on y réfléchisse. Mazaauric dit très justement que nous sommes des marxistes, que nous sommes des communistes, je suis occitaniste et je suis communiste depuis 40 ans. J'ai adhéré parallèlement aux deux. J'ai cru que pour mener les luttes il y avait le Parti. Il était absurde de penser que le mouvement occitaniste pouvait changer les choses dans l'ordre de la nation, mais en revanche, en adhérant au mouvement occitaniste, je posais un problème à la nation française. Je posais le problème qu'a posé avec une clarté extrême J.P. Damaggio. Je posais le problème de la décentralisation de la multiculturalité.

Je dis cette nation est mal bâtie et c'est le mouvement occitaniste qui le dit, ce n'est pas le Parti communiste qui l'aurait trouvé tout seul. Ce n'était pas son problème initial. Il a d'autres problèmes à résoudre Par conséquent en tant que militant communiste nous raisonnons sur le terrain de la lutte des communistes et de leurs alliés et sur le terrain économique, nous sommes prêts à accepter toutes les alliances avec tous les intellectuels du monde et premièrement avec les intellectuels occitans mais si nous nous posons l'autre problème : celui de l'efficacité de cette action dans les usines et dans les mines pour la langue occitane concernant la culture occitane, concernant le problème national de la multiculturalité je dis qu'il n'est peut être pas nul, mais infime.

En tous cas hors de la proportion avec les tâches réelles qui sont les nôtres. En quels termes se pose le problème ?

Quand l'on va porter un drapeau occitan on tente de créer un mouvement nationalitaire que le peuple occitan refuse.

Il suffit de réfléchir deux minutes.

Quand on s'adresse à des mineurs qui ne savent pas ce que sont les contenus culturels, quand on s'adresse à eux en pédagogue, on s'adresse à eux en pédagogue, on leur enseigne un contenu culturel. Ils décideront quoi en faire mais lorsqu'on s'adresse à des mineurs ou des vigneron sans rien leur dire du tout, du contenu culturel, quand on leur dit "vous avez une langue il faut la défendre" ça veut dire que vous la défendez comme un peuple qui défend sa langue et son identité nationale.

C'est à dire qu'on lie la lutte économique et la lutte culturelle, on l'enveloppe dans un seul processus politique qui est l'érection d'un mouvement nationalitaire.

Etant entendu que l'union de l'économique et du culturel se fait toujours par le chemin, par l'intermédiaire de la nation.

C'est à l'intérieur de la nation que se fait la fusion de l'économique et du culturel. Lorsqu'il n'y a pas de nation c'est par la volonté nationalitaire que se fait cette fusion.

Vouloir pousser à la fusion c'est pour le PC pousser à la création d'une nation occitane. Il faudra le résoudre sérieusement à l'intérieur du Parti (c'est au peuple de dire s'il veut créer une nation mais ce n'est pas à l'horizon.).

BONNET

Je ne suis pas d'accord avec Claude Sicre.

Je désapprouve formellement tout son sabotage et sa démolition systématique qu'il fait de tous les autres points de vue de tous les occitanistes. C'est un travail de division qui n'est pas glorieux. Il dit dans VVAP que tous les gens font du populisme. C'est vraiment déloyal. On n'a jamais dit que le peuple occitan allait se lever et qu'il attendait le coup de sifflet pour l'indépendance de l'Occitanie. Il me semble quant à votre point de vue et pour autant que j'ai lu le marxisme qu'il y a toujours une base économique à tout phénomène culturel. Si on dit qu'il n'y a pas de rapport comment expliquez-vous l'envahissement de l'anglais sur le marché international.

C'est parce qu'il y a la puissance économique de l'Amérique (économique et politique, on entend) mais d'abord la base économique.

Aller prendre la misérable situation de l'Occitanie après 700 ans de dépendance pour expliquer que c'est idiot les théories qui veulent que tout peuple qui a une langue est une nation, même si elle n'en est pas consciente - si j'étais méchant, je pourrais vous dire la même chose : que représente le

PC aux USA, a-t-on en déduire que les théories communistes sont fausses ? Claude Sicre, réfléchis-y un peu !

Il y a des cas pour nous aussi ; pour les problèmes nationaux, il y a un cas. On est exploité d'abord en tant que nation en tant que groupe national, avant d'être exploité en tant que classe. Il y avait des exploitations de nation à nation avant que les classes existent.

MAZAURIC

Bien entendu, il ne s'agit pas pour moi de conclure. Les décisions du Parti Communiste se prendront dans les instances où elles doivent se prendre.

Moi, je ne vois pas de crispations. Peut-être en avez-vous mise une.

Sur le drapeau je partage les critiques qui d'ailleurs ont été formulées dans la bataille même de Ladrech par des communistes.

La valeur symbolique du drapeau occitan était un appel à prendre en charge le développement de la région.

Tout symbole est polysémique. Il peut favoriser l'aspect nationalitaire ou créer une illusion.

Dans cette discussion importante, il ne s'agit pas de conclure. Les dangers au bout sont importants.

Il y a beaucoup de choses qui sont aujourd'hui nécessaires à la réflexion. On est dans une période où il est difficile de se déterminer, de définir une ligne pratique d'action. Qu'est ce qu'on fait ? Où on va ? Comment on agit ?

Je prendrai un exemple : 1976. Dans le cadre de la lutte contre le pouvoir des monopoles on met au point un projet de loi régionale.

On n'en a pas fait un autre depuis, ce serait un enfermement alors que l'on est dans un processus contradictoire. On se détermine surtout par rapport aux rapports de force et non pas par rapport à des mots. Il faut éviter tout enfermement.

Deux choses maintenant.

Par rapport à l'espace occitan. Il y a une zone où on pratique.... (Castan : c'est l'identité qui crée l'espace et non pas l'espace qui crée l'identité).

Exactement ce que je pense.

Bien, c'est le premier point de la démonstration : l'identité linguistico-culturelle est le point de départ.

Là où le débat rebondit, je suis d'accord avec les remarques faites sur les rapports économie/niveau culturel, c'est que ces 33 départements sauf exception, de petits points très développés constituent un ensemble dans un sous-développement économique qui va s'accroissant depuis 1880.

Ce n'est pas la seule région sous-développée en France, mais c'est la plus grande et elle a eu une industrialisation. Et ici, il n'y a pas d'alternative. Il n'y a rien après la mine à Carmaux.

Quand je parle là, de l'espace occitan, je le prends comme base de principe dans l'analyse mais j'ajoute cette idée de cette région-ci pour des raisons historiques parfaitement identifiées.

Seulement ce n'est pas au niveau de l'espace occitan que se mène les luttes parce que toute notre politique a consisté à contester la notion de nation occitane. Mais, c'est à l'intérieur de cet espace et à partir des lieux où c'est possible que le livre sur Ladrech a eu pour but de valoriser la bataille, non pas du point de vue de l'Occitanie des 31 départements de l'espace occitan, mais à partir des possibilités concrètes concernant une région particulièrement significative dans une région à dominante -linguistico - culturelle.

Maintenant la deuxième chose : la question du grand modèle.

Sans le grand modèle transformateur, comme disait Gramsci : la volonté nationale populaire, sans volonté de sortir de la crise on sera conduit à périr. S'il n'y a pas cette volonté là il n'y aura pas d'issue.

Si tout le monde continue de s'enfermer dans une vision étroite (encore Gramsci) économico-corporatiste de sa situation, si les fonctionnaires continuent de considérer que tout leur avenir est dans le maintien du pouvoir d'achat, ou s'ils restent chez eux en famille sans en sortir, sans changer la fonction publique et si les enseignants pensent que leurs problèmes se résoudront exclusivement dans l'enfermement de leur pratique professionnelle telle qu'elle avait été définie

avant, si les métallurgistes continuent à fabriquer des métaux comme en 1880, alors la centralisation abusive reviendra vite. Chirac attend.

Pour que les choses changent il faut le facteur humain.

C'est à dire une nouvelle conception de notre société, un engagement.

Je crois que dans cette région, dans le projet occitan, il y a une dimension de cette volonté générale.

Il y a dans le débat une convergence avec le dernier livre de Juquin qui vient de sortir il y a trois jours et le dernier chapitre sur une révolution culturelle c'est-à-dire changer les rapports de l'homme à la société à son environnement. Il pose les questions, c'est-à-dire celle de l'identité mais pas comme une définition mais comme un processus de transformation de la société dans laquelle on vit.

Il faut rechercher tout ce qui va converger pour permettre ce grand projet et qui doit converger sinon on va se casser le nez et on fera comme les anciens communards on comptera les responsabilités ensuite.

5-Révolution N° 146 –

Vendredi 17 décembre 1982

Photographies de Jean-Louis Estèves extraites de l'ouvrage *Manifestations et fêtes populaires en Occitanie*.

Le centralisme est une maladie. Pour lutter contre elle, les résidus que sont les identités culturelles linguistiques, la conscience et les moyens d'un développement régional, la démocratie, des structures paritaires et un cadre géographique sont indispensables. A Toulouse le débat est ouvert.

LA REGION, ÇA N'EXISTE PAS ?

Jean-Claude Lévy

« *LES cultures régionales ? Il leur faut un statut national, on les minimise en focalisant sur le mot régional !* » J'ai entendu dire cela plusieurs fois, de diverses façons. Sans, d'ailleurs, que mes interlocuteurs occitans évacuent la question de l'autonomie régionale : « *La France a conçu l'idée d'une nation parfaitement unifiée et homogène dans toutes ses parties, le concept de nation s'y est constitué et achevé de façon historique précise et le travailleur français se fait une idée de son destin à travers tout le territoire. Le lien entre autonomie et territoire c'est la souveraineté populaire. L'autonomie c'est l'expression de la souveraineté populaire à un endroit donné, dans le cadre d'une loi nationale et avec des compétences réelles, des moyens effectifs...* » Et les termes du domaine culturel et du développement industriel ne s'opposent pas.

J'ai interviewé des travailleurs de la culture qui revendiquent un statut social assez peu différent de ceux qui souhaitent l'autogestion à l'entreprise. Le discours d'un occitaniste n'est pas loin de celui d'un employé de multinationale aux portes de l'usine fermée par décision venue « d'en haut » et les deux revendications se rejoignent pour une politique démocratique : « *La culture occitane à l'heure actuelle a pour fonction principale de permettre une mise en échec du centralisme, il faut en parler à ce niveau — pas à celui de la Bigorre —, à celui de la structure de la nation française, vers une nation multiculturelle !* »

Au forum du Parti communiste français sur les cultures et la région, un orateur expliquait qu'il faut bien se garder des logiques étatiques : « *Quelles que soient les richesses régionales, collectives ou individuelles — mises en œuvre ou à créer — il faut d'abord analyser les retards, institutionnels, d'investissement et de fonctionnement et il n'est pas question de laisser le pouvoir politique et son idéologie préfigurer des besoins ou répondre à la demande sociale à partir de l'idée qu'il s'en fait. Il faut établir ces besoins et cette demande par la concertation sur des projets réels, avec tous les intéressés. C'est-à-dire qu'il faut penser les structures paritaires de la mise en place d'une véritable politique.* »

Sauf en Corse, au plan institutionnel et électif, ces structures régionales sont pour l'instant en gestation. Et au plan culturel on n'en voit nulle part la couleur. En Midi-Pyrénées, dit quelqu'un, « *le conseil régional, le ministère du Temps libre et celui de la Culture semblent se contenter — pour ce qui est des structures — d'une multitude d'associations de type 1901 plus ou moins manipulées par les vellétés idéologiques des pouvoirs..* »

Il y a donc du pain sur la planche et les retards ne sont pas près d'être comblés. La dernière décennie a été meurtrière pour le développement culturel : je pêche certainement par optimisme si j'évalue à quinze le nombre de comédiens professionnels qui vivent ici de leur métier ! Ça n'empêche pas les gens de parler avec enthousiasme de la richesse culturelle — existante et potentielle — de la région ! En attendant le débat est indispensable, fondé sur des pratiques, et brutal. On s'envoie à la tête des épithètes plus ou moins infâmantes : « *Parisianiste ! Retardataire ! Patron de droit divin ! Léon Zitronne !* »

On se heurte à la crise, qui n'en finit pas, dans l'action culturelle comme ailleurs, malgré quelques ballons d'oxygène financier. On met en cause le Grenier de Toulouse, centre qui pompe la plus large part du financement public dramatique, ne répond pas à l'attente des professionnels de la région que par des propositions intermittentes d'emploi et fonctionne apparemment très loin des problématiques culturelles régionales. On retrouve l'opposition stérile entre demande sociale réelle et offre des « créateurs », avec mise en cause d'ouvrages d'« avant-garde » — en l'occurrence V comme Viêt Nam, c'est pas tout neuf pourtant ! — par un ouvrier local qui n'a pas digéré les sarcasmes des

camarades amenés à ce spectacle il y a quelques années. Plus un problème est faux plus il a la vie dure!

Un enseignant que j'ai rencontré parmi d'autres a peut-être un peu mieux cerné les termes du débat. Il m'a cité Giscard d'Estaing disant : « *La modernité, c'est nous !* » « *Giscard, dit-il n'avait pas tort dans le sens où sa présidence a favorisé un certain nombre d'entreprises culturelles organisées de nouveaux marchés — les retraités, le troisième âge les femmes, etc. — avec lieux et consommation culturelle plus ou moins adaptés (MJC, MPT), tandis que l'école ou l'université se trouvaient cantonnées de force dans un rôle de perpétuation d'un savoir archaïque en miettes ; aujourd'hui, pour se réapproprier une capacité d'intervention il faut d'abord reprendre chaque mot : « Que signifie demande sociale ? Que veut dire temps libre ? Qu'est-ce qu'une notion de travail qui prend seulement un sens lorsqu'elle est associée à salaire ?* » Il revendique un projet culturel et politique cohérent et non pas l'addition de mesures ponctuelles. Un intervenant du forum insistait — il n'était pas seul — sur le rapport entre l'action culturelle et la bataille pour l'emploi : « *La lutte des gens de la CERAVÉR (filiale de la CGE, industrie de la céramique) s'inscrit dans la défense de la culture régionale !* » Ne pas isoler chacun des termes d'un débat nécessaire aujourd'hui pour un développement régional cohérent, un débat démocratique. Tout le monde est d'accord là-dessus, semble-t-il. Et les perspectives culturelles sont perçues dans une dynamique dialectique, en prise sur les réalités politiques et économiques réelles.

Il ne faut pourtant pas cacher que les blocages sont considérables. C'est de tradition, polyculture, métayage et clientélisme radical — que fait Baudis, le maire conservateur de Toulouse, qui essaie de caser son fils à sa place, sinon perpétuer la tradition du fief et de la clientèle? — freinent considérablement la polarisation des luttes pour un projet régional actuel. Rien n'est ici comparable aux traditions de la monoculture viticole du golfe du Lion dont les paysans organisés rencontrent quelquefois les mineurs cévenols ! Malgré le déclin de Carmaux (mines) et les difficultés des APC (chimie lourde), il semble que les mots d'ordre «Produire français» ou «Vivre au pays» ne trouvent que des supports insuffisants. J'excepte Golfech, où la mobilisation a fonctionné sur des symboliques enracinées bien au-delà des questions économiques et culturelles régionales. Tout avance cependant. Le projet régional du Parti communiste français formule des points de mobilisation, comme la CERAVÉR à Tarbes, ou dans l'aluminium et le textile, avec impulsion d'axes de développement et de lutte dans le cadre d'un plan. Lors de la visite de François Mitterrand, ce dernier a pu prendre connaissance de ce projet, intitulé : « *Gagner la bataille de la production et de l'emploi, c'est l'affaire des gens d'ici.* » Dans le même temps, il n'a pu ignorer les critiques formulées quant au manque de concertation à propos de la convention culturelle Etat-région ou à propos du rapport Giordan : pas de débat assez large avec les composantes de la vie sociale. La convention Etat-région découle plus d'une gestion étatique et technocratique que d'une vraie décentralisation

Le débat régional repose pour l'instant d'abord sur les initiatives du Parti communiste français, qui ne s'attarde certainement pas à la contemplation des vieilles lunes. L'archaïsme c'est fini. C'est néanmoins (!) à un occitaniste que je laisserai le dernier mot : « *Nous sommes dans un processus de transformation si profond sur le plan culturel, actuellement, avec toutes ses difficultés et obstacles énormes, dans un processus tel qu'on peut parler de révolution culturelle. Pour ce qui est du politique, économique, social, etc., le mot changement suffit. Mais au plan culturel il s'agit d'un processus révolutionnaire, c'est-à-dire qu'il y a renversement d'attitude par rapport à la vie culturelle. A l'époque de Malraux, on n'avait pas assisté à une transformation en profondeur de l'attitude mentale vis-à-vis du phénomène culturel mais à un élargissement des activités, avec les maisons de la culture, par exemple. Ici, nous sommes en face d'autre chose, d'où la difficulté de trouver des solutions. Elles ne seront pas trouvées si les nouveaux pouvoirs publics, oreilles toutes ouvertes n'ont pas d'interlocuteurs en face d'eux.* »

J'ajouterai seulement pour ma part — cela va de soi, mais il vaut mieux le dire — qu'en dernière analyse le degré d'ouverture de l'oreille gouvernementale et de ses tympanaux régionaux est fonction de l'intensité des luttes mises en œuvre et de la capacité de chacun pour mettre la main à la pâte !

R

Réponse de Félix Castan

« UN PLATEAU DE FROMAGES... » à Jean-Claude Lévy (Révolution n° 146)

Cher camarade

Même pour un article de journal, on ne peut se passer d'un minimum de rigueur conceptuelle.

Je vois avec plaisir qu'en tête de ton article de « Révolution » : « La région, ça n'existe pas ? » tu poses le problème du Centralisme. Il semble donc que tu aies admis que toutes les questions qui viennent ensuite sont liées à ce fait premier : thèse que j'ai défendue jusqu'ici presque seul.

Mais partons de là, il faut procéder avec ordre. Qu'est-ce que le Centralisme ? Est-il incompatible, comme tu le suggères, avec un développement régional ? Ce n'est pas démontré. Des exemples prouveraient le contraire. Est-il incompatible avec la démocratie ? On peut parfaitement concevoir un « centralisme démocratique ». Je ne parle pas des « structures paritaires » et du « cadre géographique », qui sont des modalités nécessaires, mais non fondamentales, puisqu'elles impliquent que soient préalablement définies les identités dont ils assurent le fonctionnement. **Seules en somme, les identités constituent des antidotes réels, des antithèses du centralisme.**

Entre le centralisme et les identités se poursuit un jeu antagonique, l'un des plus importants du corps national.

La différence avec la lutte des classes, c'est que le centralisme tend à détruire les identités, tandis que les classes supérieures tendent à maintenir les classes inférieures, sans les détruire, pour mieux les exploiter.

La lutte ne se déroule donc pas selon des dialectiques du même ordre.

En outre, les classes inférieures visent à la suppression des classes dominantes (en tant que classes), tandis que les identités ne visent pas à supprimer le centre. Elles veulent pouvoir cohabiter avec lui, bénéficier de ses services : mais elles entendent en finir avec son agressivité (le centralisme).

L'organisation de la nation dépend de ces rapports et de leur évolution.

Tu m'excuseras de ne parler que de l'Occitanie, ne voulant parler que de ce que je connais du dedans, et ne croyant pas jusqu'à preuve du contraire, qu'une théorie valable pour toutes les minorités en France puisse être sérieusement proposée.

Les "résidus que sont les identités culturelles linguistiques" dis-tu : autre ambiguïté. Ce qui est résiduel, c'est les particularismes culturels et linguistiques, dans la masse de la population. Mais ces résidus-là ne constituent pas des identités réelles, des forces capables de faire échec au centralisme. En revanche, reprenant dans leurs œuvres ces résidus, et souvent ne les reprenant même pas, les écrivains, les artistes, les intellectuels occitans posent au plus haut niveau le problème de l'identité, face à une vie culturelle platement centralisatrice et dévoratrice. C'est en ce sens qu'ils ont une fonction nationale, qu'il faut en parler au niveau national, non au niveau de la Bigorre. Le mot "résidu" convient-il pour un tel phénomène Il s'agit d'un phénomène actuel, nouveau, et non d'une séquelle de phénomènes anciens. Il s'agit aussi d'une expérience, qui a pour vocation de combler une grave carence de la pensée française, généralement étrangère à ce genre de questions, et nos amis marxistes sont aussi mal préparés que les autres.

Aucun résidu ne mériterait à mon avis une action militante.

La contradiction fondamentale de la réalité occitane se situe ici, entre l'inanité du fait sociologique et la grandeur de l'acte de création, il faut que ce soit clair d'abord.

Les concepts doivent être bien délimités, sous peine de dérapages logiques.

L'existence des régions a été décrétée tout récemment, au niveau administratif. Ont-elles conquis pour autant une « identité » ? Les identités provinciales ont été brisées par la Révolution française, et la population n'en demande pas la résurrection.

Ce qui se constitue en ce moment est d'un autre type. Le quadrillage régional est homologue du quadrillage départemental nécessaire après 2 siècles, en raison de la nouvelle échelle des échanges et des activités.

Les identités réelles, indiscutables, qui subsistent après l'ouragan centraliste, sont les identités de villes, les identités communales, les identités de capitales.

La décentralisation culturelle implique un rééquilibrage non pas des territoires mais des villes de rayonnement : que Paris ne soit plus seule. Qu'il n'y ait dialogue et non plus subordination (cf. la presse).

Second type d'identités réelles, non mythiques les identités linguistico-culturelles. Les pouvoirs communaux, départementaux, régionaux et nationaux ont à gérer pour ce qui leur revient la multiculturalité, qui se manifeste à tous les niveaux.

Tous les Partis de la majorité en ce moment tiennent le même discours mystificateur autour de la région, panacée universelle, et autour du rapport économie/culture : seule, en fait, aujourd'hui, la nation lie intimement économie-politique-culture...

J'ai entendu l'autre jour à l'ATAC un admirable exposé de Dominique Wallon sur le sujet, mais sans aucune référence concrète - marxisme mal digéré.

J'organise depuis 15 ans sur le Larzac une exposition d'art occitan actuel. Un prof de géographie de la fac de Montpellier expliquait un jour à ses élèves la fécondité des luttes paysannes, qui suscitaient de telles actions : j'ai été obligé de le détromper (nous existions trois ans avant, nous avons apporté notre soutien aux paysans mais nous n'avons jamais eu le moindre rapport de dépendance).

Que dirait-on si on illustrait la culture « française » ou « parisienne » par un joueur d'accordéon et trois gosses qui gambadent devant un drapeau symbolique ? C'est pourtant ce qu'on s'entête à faire les publications du Parti: quand on ne nous identifie pas à une carte de fromages, les bons fromages des terroirs de France, accompagnés de commentaires plus ou moins savoureux!

Notre camarade Max Allier publie ces jours-ci un recueil de poèmes qui est, selon l'un de ses titres un « testament du siècle », moral et politique. Si nous refusons le terme de « culture régionale » (et nous avons quelque droit à avoir une opinion), c'est que nous ne reconnaissons pas sous ce terme notre travail et ses significations. Il y a peu de chances que nous changions d'avis.

Nelli n'est un écrivain régional ni en tant qu'historien de la civilisation, ni en tant que poète.

Sous prétexte que Paris va avoir plusieurs Mairies, va-t-on conclure que la culture française sera découpée désormais en arrondissements, ou considérée comme inter-arrondissementale ? Ou bien relèvera-t-elle de l'Île-de-France, de la Picardie, de la Bourgogne, etc.

Une culture, c'est un système de références et de finalités implicites, qui fonctionne non point directement en rapport avec une territorialité, mais avec des identités (communales, nationales, ou linguistiques).

Dans chaque mouvance régionale, plusieurs systèmes, fonctionnent concurremment. À Toulouse il y a des écrivains français et des écrivains occitans... Il importe d'analyser leurs relations complexes, insuffisamment significatives à l'heure actuelle.

C'est sur le chantier culturel que les militants occitans ont à travailler : leur mission naturelle. Avec tout ce que cela implique.

Tant mieux s'ils s'appuient sur les luttes ouvrières.

Mais ce n'est pas à cette une qu'on les juge, pas plus que les écrivains français, car ils ont leurs tâches propres, que nous devons soutenir inconditionnellement.

Tu me cites longuement et anonymement en laissant supposer que tu m'as eu comme interlocuteur : les débats n'en sont pas clarifiés. Un tel journalisme sent trop la mise en scène et la sacristie.

Le discours abstrait sur l'autonomie que tu mets en italique me paraît incompréhensible, et la conclusion que tu en tires met le comble à ma perplexité.

Il faut prouver.

Et analyser l'expérience. Un jour peut-être tu viendras me voir. Je t'expliquerai mes modalités de mon action et ses résultats (ajout à la main : avec ses difficultés). On sortira du théoricisme stérile. Tu verras ce qu'est non spéculer sur l'autonomie, mais pratiquer l'autonomie. Néanmoins (!) reçois toutes mes amitiés Montauban, le 21/XII/1982 Félix-Marcel Castan

- Je résume mes critiques. Où a-t-on vu l'action culturelle s'identifier aux luttes pour l'emploi ? De telles affirmations, dont tu n'as pas l'apanage, montrent combien la réflexion collective est en retard et proprement infantile dans ces domaines.

Tu décris en fait non pas la situation réelle, mais ce qui serait un processus nationalitaire. Pour ma part, j'avance l'idée de nation française multiculturelle, non l'idée de nation multinationale : différence essentielle.

Entre l'économique et le culturel il n'y a pas véritablement de lien direct. La relation s'établit par l'entremise de la société toute entière et notamment de la fonction politique. Dans le cas d'un processus nationalitaire, la volonté politique fond en une même formulation les revendications socio-économiques et culturelles.

Dans le cas d'un processus non nationalitaire qui est précisément le nôtre, il faut admettre deux niveaux distincts :

- le niveau régional.

-le niveau national.

Les problèmes socio-économiques se résolvent à partir d'une conception de la région, de ses besoins (et par négociations).

Les problèmes culturels se résolvent à partir d'une conception de la nation (multiculturelle) et par des actions ponctuelles.

La première procédure ne va pas à l'encontre de la deuxième, et même elle la favorise, mais elle est distincte et de ses inverse.

C'est sur cette base qu'une bonne théorie et un bon projet peuvent être mis en place : la leçon de 100 ans de Renaissance occitane... Le moyen d'en finir avec l'archaïsme des idées qu'on prétend nous imposer du dehors.

6-Les drapiers jacobins

Sur la pièce de Benedetto *Les Drapiers Jacobins*, voici le texte de Castan et la notice de Claude Mazauric, historien, publiée dans *Les Annales de la Révolution Française*, année 1979, volume 135.

ROBESPIERRE ANTI-GRÉGOIRE par FÉLIX CASTAN⁷⁸

On n'en finira pas facilement avec les questions posées par la nouvelle création d'André Benedetto et de la Compagnie des Carmes. Plusieurs thèmes s'entrecroisent, plaçant sous des éclairages différents l'énorme aventure révolutionnaire au sein de laquelle, comme une quintessence, bouillonne l'idéologie jacobine. On s'inscrira en faux contre une absurde accusation de didactisme dont parfois ce théâtre est l'objet. Il est vrai que chaque phrase est d'un auteur qui se veut audible : ceux qui s'en tiennent à une écoute d'intellect ne perçoivent rien d'autre. Ce franc langage n'est jamais détaché de l'acte et des pulsions affectives qu'il restitue pour qui sait entendre sans écran, en pleine gaîté des sens : seulement l'expression ne reste pas à mi-chemin, dans la brume, elle use de concepts clairs, d'autant plus dynamiques qu'ils sont plus clairs... Son premier mérite. Le deuxième, la globalité de la conception. Chaque élément du texte et de la mise en scène, comme du décor ou du jeu même du comédien, a son répondant dialectique. Il faut une infime naïveté pour adhérer complètement et recevoir dans la simultanéité ou dans la succession, bref dans son unité spatio-temporelle, la vis *dramatica*. Un grain d'improvisation vient en outre brouiller l'esprit des spectateurs qui n'aiment le théâtre qu'à son point de mécanisation formelle et de pourrissement. L'esthétique de Benedetto résiste à toute réduction formaliste : fondée sur le principe de contradiction. Problématique inséparablement théâtrale et politique, avec contrôle réciproque du théâtral et du politique. Action à plusieurs entrées où comme dans la *comedia* baroque du *Siglo de Oro* l'on chercherait en vain le centre : est-ce un personnage ? Ce pourrait être les drapiers, mais ils sont deux. Ils ont pour antithèse et équivalent scénique un autre couple, Robespierre / Gautier-Sauzin, l'un qui incarne la plus haute idée de l'unité nationale, l'autre le vécu de la pluralité linguistique, mais rien ne les sépare quant au fond. Est-ce une classe ? Caminel alors, l'homme du peuple autour duquel gravitent les tentatives de séduction et de manipulation ? La bourgeoisie plutôt, qui se dépense pour prendre possession des pouvoirs. Mais est-ce la bourgeoisie girondine, ou la jacobine ? La jacobine des drapiers ou bien celle des libérateurs, du curé de Bergerac, qui proteste contre le célibat des prêtres et leur égoïsme, d'Olympe de Gouges qui rédige une Déclaration des Droits de la Femme et de la Citoyenne l'année même où Gautier son compatriote formule sa pétition linguistique, nécessaire à l'achèvement de la Révolution, à la plénitude du sentiment national, de Robespierre enfin qui désapprouve l'esprit de guerre et de violence, les fanatismes, les sectarismes et les persécutions ? Serait-ce un concept ? Oui, la nation : non, car la nation vraie se conçoit comme une fonction relationnelle entre des êtres libres au langage personnel, entre des groupes indépendants, entre des cultures et des langues irréductibles l'une à l'autre. Le contraire d'un concept mécaniste surplombant les vivants, étranger à la volonté des peuples. Et puis la Nation ne saurait se concevoir sans la Révolution : composante essentielle de l'acte révolutionnaire. Idée synthétique dont la Révolution accoucha la société en gésine : à l'initiative notamment du peuple de Marseille et de Brest, prenant d'assaut les Tuileries, en dépit des tergiversations politiciennes. Que Benedetto ait emprunté au magnifique roman de Félix Gras, *Leis Roges dau Miegjorn*, le récit de cette grande journée fera réfléchir la cohorte des occitanistes : car le spectacle est aussi tributaire de l'état du mouvement occitan. Celui-ci depuis bien des années répugne à se référer à cette génération d'écrivains d'Oc de la fin du siècle dernier, dont Félix Gras fut l'un des plus éminents, les seuls qui aient pensé sérieusement le contexte politique du mouvement occitan. Leur réflexion les avait amenés à lier l'idéal démocratique ou même socialiste qui était le leur à la nation française, à son destin. Ils liquidèrent ainsi le confusionnisme des générations antérieures et ouvraient une perspective dont je crois avec Benedetto qu'il faut la

⁷⁸ Le texte a été publié dans le livre qui rassemble les pièces de Benedetto chez P.J. Oswald et dans Manifeste multi-culturel (et anti-régionaliste). Je le reprends pour pouvoir le mettre face à la réponse de Mazauric.

rouvrir aujourd'hui, pour défendre efficacement notre culture, notre langue, notre conscience d'identité. Aujourd'hui encore on hésite à se déterminer, à se situer par rapport à l'événement qui fit pencher le destin, la Révolution de 1789. Il y a deux ans, Benedetto s'interrogeait sur la pluralité au XVIIIe siècle, c'est-à-dire avant l'unification complète et la centralisation administrative : c'était le Siècle de Montauban. Avec la Révolution, la rationalité nationale triomphe sur toute la ligne, comme exigence populaire. Ce qui adviendra de ce que nous appelons l'Occitanie dépend désormais de cette rationalité. Ici le conflit prend toute sa violence : la véritable nation jacobine, serait-ce la nation de ceux qui pensent se l'approprier pour en user au mieux de leur intérêt économique-politique, les patrons drapiers qui prétendent en exclure leurs ouvriers et les paysans et même les artisans sans fortune ? Celle-là ne connaît d'autre loi, que la loi du profit, machine à broyer, éliminer, uniformiser, décapiter. Contre elle Robespierre dresse le visage d'une autre nation jacobine, gonflée de la sève de tous ses peuples, harmonie une et plurielle. Benedetto a des accents shakespeariens pour condamner l'idéal de l'abbé Grégoire, toute langue prétendument universelle, rigide et sans malentendu, pareille à la langue du peuple des morts. Liberté des langues, liberté de l'être. On lui saura gré d'avoir écarté sans hésiter toute position régionaliste, localiste et girondine et de se tenir au niveau où les questions, y compris celle de la langue occitane, se posent dans les termes les plus forts, les plus sérieux, les plus généraux et les plus humains : en termes jacobins au plein sens, et dans l'éclairage de liberté qui va remplir toute la pensée du XIXe siècle, en dépit de la rapacité glacée du Capital. La nation de Robespierre a échoué à Thermidor, mais le grand rêve réaliste n'est pas mort... Qu'en langue d'Oc, pour conclure la pièce, sur la Place Nationale décorée aux couleurs nationales, ait été chantée une Marseillaise que le public n'a nullement refusée, cela signifiait plus qu'il ne paraissait. D'abord ceci : quand tout serait perdu des antiques héritages, une langue ne subit pas nécessairement le sort général, car une langue, seule parmi les faits humains, n'est pas univoque. Une langue peut tout dire, elle n'est pas enfermée dans les frontières de son pays comme une muette, elle dit s'il le faut ce qui est au-delà de ces frontières, et dans ce retournement de fonction elle acquiert une valeur nouvelle et universelle, des justifications inaliénables.

9 - VII - 76.

Mazauric et Benedetto

— La troupe de la Nouvelle Compagnie du théâtre des Carmes d'Avignon a présenté, d'abord en 1976 à Montauban, puis en 1977 au Festival d'Avignon, une pièce d'André Benedetto, légèrement remaniée à Avignon, mise en scène par l'auteur : **Les drapiers jacobins**. Je ne me prononcerai pas sur les nombreuses qualités dramatiques et scéniques du travail de Benedetto. L'imagination, la verve et le talent de ce dernier n'ont plus besoin d'être soulignés, a fortiori dans une revue comme les **Annales** dont ce n'est pas la vocation. Benedetto est de ceux qui ont redonné vie, intelligence et popularité en province, à un vrai théâtre populaire de qualité et proche des gens.

Les drapiers jacobins : c'est une réflexion, en partie prononcée en langue occitane, sur la question de l'unité nationale pendant la Révolution française. La pièce est fondée sur une solide base documentaire, puisée aux meilleures sources et éloignée de toute référence étroitement régionaliste ou « fédéraliste ». La pièce énonce une thèse : la révolution jacobine a été libératrice de tous les hommes et des cultures particulières ; elle a même favorisé l'expression d'un mouvement féministe (avec Olympe de Gouges) ; mais la véritable nation jacobine, fondée sur la reconnaissance de la personnalité linguistique, a été appropriée par les bourgeois et elle est devenue destructrice des cultures populaires en raison du contenu de classe finalement donné à la révolution bourgeoise. A Robespierre et à leur homologue montalbanais Gautier-Sauzin, respectueux de la langue occitane, s'opposent Grégoire ou Barère, et leur correspondant à Montauban, le manufacturier Ratier. Ceux-ci expriment par leur comportement linguistique « la rapacité glacée du Capital » selon le mot de Félix Castan, l'écrivain occitan qui préface la pièce de Benedetto. Quels que soient le talent et la vigueur entraînant de Benedetto, il faut bien dire que la thèse est fautive ; quelques documents non négligeables certes, mais dont le sens est démesurément grand, ne sauraient lui donner une quelconque confirmation.

1. — Jamais Robespierre ni les Jacobins robespierristes après 1792 ne se sont séparés des partisans de l'unification linguistique comme Grégoire ou Barère ; remarquons d'ailleurs que les «

fédéralistes » ne se seraient pas opposés à eux sur ce plan. Tous étaient persuadés, en se fondant sur les conceptions linguistiques des Lumières, que le progrès de l'histoire des peuples se traduit par un progrès dans la langue et qu'agir sur la langue c'est agir sur l'histoire. Tous voyaient dans la diversité linguistique et le maintien des parlers « d'autrefois » un fait de barbarie, utilisable au surplus par la contre-révolution. Les Jacobins ont approuvé le discours de Barère du 8 pluviôse an II, et localement ont contribué à la mise en œuvre des décrets de la Convention. Le recours à la traduction écrite, puis orale simultanée, n'a jamais été pour eux qu'un expédient pratique et non le résultat du choix théorique reconnaissant un statut de dignité aux « idiomes particuliers ».

2. — L'unification linguistique par le français national n'a pas seulement résulté de la politique de la langue des révolutionnaires, mais aussi d'un dessaisissement en profondeur par les masses françaises (révolutionnaires ou révolutionnées) de leurs parlers régionaux, lesquels étaient précisément adaptés aux anciennes formes de la vie sociale. Cela fut particulièrement vrai en Occitanie où des appareils révolutionnaires puissants et le départ à l'armée ont été les moyens essentiels de ce dessaisissement de masse, consolidé et réorienté par l'école, après la Révolution, dans le sens d'un processus de ségrégation de classe. Remarquons que ce « dessaisissement linguistique » reflète très précisément le consentement de la société civile dans son ensemble à l'hégémonie de la bourgeoisie révolutionnaire à la fin du XVIIIe siècle. Cela fut sensible dans les villes du Midi, de Bretagne, de Flandre et peut-être ailleurs. Ce rappel étant fait, Je voudrais en même temps saluer personnellement le mérite de Benedetto, mérite que je qualifierai de politique et d'idéologique. Par conviction et ascendance, le propos passionné de l'auteur des *Drapiers jacobins* me touche profondément. Il vise à extirper le mouvement culturel occitan des pesanteurs conservatrices, d'origine contre-révolutionnaire où il a été si longtemps retenu. Nous ne sommes plus en 1793. La revendication de dignité et de personnalité des régions face au laminage des cultures et de tous les usages par la technostucture et le grand capital concentré, est un élément important du renouveau national du pays et de son enrichissement culturel (donc linguistique). D'autre part, la reconnaissance du droit à la différence devient aujourd'hui une dimension des luttes pour la liberté. Dans ce contexte, une nouvelle approche de la portée nationale et des effets de la Révolution devient peut-être souhaitable et possible ; il ne saurait y avoir de tabou dans l'histoire de la Grande Révolution. Mais cela suppose peut-être de privilégier la démarche historique, laquelle s'établit en contradiction avec les mythes dont elle a précisément pour objet d'éclairer le sens. La pièce de Benedetto me suggère l'évocation de précédents illustres : Buchner, Romain Rolland ou Anouilh, Abel Gance, Renoir et Ariane Mnouchkine. Mais c'est aussi manière pour nous de rappeler que l'effet de puissance qui jaillit de l'évocation des mythes nourris d'histoire, et l'effet idéologique de masse ne sauraient réduire la distance irréductible qui sépare, par principe, le mythe de l'Histoire. — Claude Mazauric

7-Sur l'Inquisition, 1982 Texte de Castan



Réponse de J-P Damaggio

Je tiens à intervenir dès le départ car pour l'essentiel je ne partage pas le texte publié avec le programme du Festival. Je ne crois pas en un principe unique pour expliquer toutes les répressions et qui serait le principe inquisitorial. Dit comme je le comprends, il en ressort que l'inquisition se définit en dehors de l'espace et du temps. Elle a l'air de tomber du ciel, allez savoir pourquoi ! Je vois là une confusion qui n'aide pas à comprendre la société moderne. Elle s'inscrit dans un discours habituel sur les droits de l'homme et sur les libertés.

Pour moi la liberté n'est pas dans l'homme. Si un mode de production permet de sortir une société de la famine il est par là même producteur fondamental de liberté. Je ne confonds pas mode de production et système économique et je ne dis pas que toutes les libertés sont produites par le mode de production. Car, entre parenthèse, il vaut mieux parler des libertés au pluriel que de la liberté au singulier.

Je dis simplement que les libertés comme les inquisitions ne sont analysables que dans des rapports avec une société précise. Le rôle de l'Etat lui-même n'est pas une donnée éternelle.

Je vais essayer de prendre un exemple.

Un jour l'Amérique fut colonisée.

Il y eut la méthode espagnole qui voulait faire de tous les indiens des chrétiens pendant qu'ils prenaient l'or et le reste. Le recours à la force contre les consciences était tellement monnaie

courant qu'Espagne même le système s'est effondré. Cette inquisition était les restes d'une vieille société.

Il y eut la méthode anglaise puis américaine. Les indiens pouvaient continuer de penser ce qu'ils avaient envie de penser (démocratie oblige !), ils pouvaient continuer d'être des indiens, simplement pour des raisons pratiques. A quelques *attentions* on les repoussa vers l'Ouest et on les installa dans des réserves. Il y eut des révoltes indiennes surtout de la part de ceux qui avaient les Espagnols comme dominateurs, et qui avaient acquis un certain sens de la lutte.

Et quels sont les résultats aujourd'hui ?

-la méthode espagnole fait qu'au Mexique par exemple les Indiens sont majoritaires, que les métis existent en tant que métis et la méthode made in USA fait qu'un génocide s'est produit.

Les Espagnols sont arrivés avec les curés et les fusils tandis que les Nord-américains ont préféré utiliser l'alcool et les bonnes paroles.

Je conteste l'idée que le résultat soit le même.

Je ne dis pas qu'au Mexique les Indiens sont bien aujourd'hui, ils continuent d'être des victimes mais aussi ils continuent d'exister.

Je crois que ces deux types de répression s'opposent, car ils représentent deux types de société.

Et dans la société capitaliste moderne qui date de 1945 les principes de la répression sont encore fondamentalement différents. Ce capitalisme a le besoin, plus que jamais, d'un Etat qui conteste l'Etat. De ce fait l'Etat ne peut plus être un agent essentiel de répression, comme il ne peut plus être un agent essentiel du pouvoir.

Le pouvoir est essentiellement entre les mains des multinationales. Je sais que je fais sourire en disant cela et c'est la preuve que ce pouvoir économique a réussi son tour de force : alors qu'il est plus considérable que jamais il a disparu des réalités qui nous entourent !

Je ne suis pas un mécaniste, je ne crois pas que tous nos malheurs viennent de quelques dirigeants astucieux de multinationales. Il n'y a plus de projet capitaliste de société. Le capitalisme en est à un point qu'il ne fonctionne que de lui-même.

Ce qui fait qu'au niveau du centralisme j'ai toujours considéré qu'il fallait nommer le centralisme en question. Politiquement ce pouvoir des multinationales a besoin de la décentralisation politique pour mieux cacher son centralisme économique et c'est encore autre chose au niveau culturel. Et la preuve qu'il n'y a pas de projet capitaliste de société c'est que cette décentralisation politique est à double tranchant : elle peut lui être utile comme elle peut se retourner contre le pouvoir des multinationales. De même le capital s'est effacé derrière une technocratie et une bureaucratie qui a pour fonction de cacher son pouvoir mais qui en même temps peut montrer son inutilité (la société se gérant sans l'intervention directe des grands capitalistes qui pourtant détiennent les pouvoirs essentiels).

Donc dans cette société capitaliste moderne la répression est la liberté maximum. La libération des mœurs est la forme moderne de la répression. Encore une fois je vais faire sourire. Je suis pour la libération des mœurs mais pas dans sa forme actuelle. C'est pour trouver une échappatoire à la répression au niveau de la production que des millions de français vont partir sur les plages. La répression n'a plus besoin d'exister elle est intériorisée.

Je maintiens donc que répression ne se comprend que par rapport à la question du pouvoir dans une société.

C'est la même chose pour les répressions dans les pays du socialisme existant. Il se trouve des gens pour vouloir exporter notre démocratie politique qui dans le modèle américain aboutit à seulement 40% de participation électorale. Les choses ne sont pas si simples.

Le socialisme tel qu'il s'est constitué en URSS s'est constitué sur une vieille société. Il a profondément transformé cette société mais s'est trouvé conduit aux mêmes errements que ceux qui parlent des droits de l'homme en général aujourd'hui. Ils ont eu une démarche économiste. L'économie étant tout, on a transformé l'économie en gardant les mêmes superstructures répressives. Pour nos défenseurs des droits de l'homme les errements sont identiques mais à l'inverse : l'homme étant tout ne cherchons pas comment il se produit.

Quand je parlais des multinationales tout à l'heure je ne tombais dans aucun de ces deux panneaux puisque je constatais que la répression n'était pas essentiellement économique mais dans l'homme

lui même, dans le jeu qu'on lui fait jouer en le faisant partir en vacances. Récupérer les congés payés gagnés en 1936 par les travailleurs pour en faire l'instrument de leur répression est la force du capitalisme moderne qu'il faut analyser comme telle (une force qui peut le conduire à sa perte). Et l'Occitanie dans tout cela. Je ne l'oublie pas au contraire.

La culture rurale populaire qu'elle porte et dont je suis un défenseur est ce qui lui donne un pouvoir spécifique dans notre capitalisme moderne. La crise que vit la France aujourd'hui a été expérimentée d'abord chez nous, depuis un siècle. Pour sortir le pays de cette crise je crois fondamentalement au rôle culturel de l'Occitanie. La culture rurale c'est une certaine forme de relations humaines, c'est une certaine pratique de la démocratie et c'est plus encore, mais surtout pas cette convivialité que l'on veut réinventer et qui n'est qu'une piètre copie.

Depuis des siècles cette société a été dévastée. Pendant que la France passe de 20 à 50 millions d'habitants le Tarn-et-Garonne passe de 250.000 à moins de 200.000 habitants !

Mais elle n'a pas été tuée : la langue occitane toujours là nous le prouve tous les jours. Si les valeurs portées par ces sociétés rencontrent le modernisme technologique c'est le moyen de combattre dans son fondement le capitalisme moderne, de mettre en échec son système de répression. Au niveau de la France l'opposition est entre ce capitalisme moderne et un mouvement ouvrier se situant sur son terrain. En Occitanie la bourgeoisie tuée par ce même capitalisme moderne, s'est transformée en petite bourgeoisie, les forces populaires tuées en partie elles aussi par l'exode rural, ont tout de même maintenue de façon le plus souvent passéiste des valeurs que le capitalisme moderne voulait déstructurer. Il faut que maintenant tout le monde se retrouve.

Je suis donc loin de la phrase :

A la folie de l'Un, l'Occitanie oppose la vérité du pluriel.

Qui est l'un? tous ceux qui ne conçoivent les choses que de façon unitaires.

Et qui est l'Occitanie ?

Peut-être ai-je été un peu provocateur, en voulant être trop simpliste, mais je conclus donc par ces trois idées :

- pas d'inquisition tombant du ciel mais une analyse actuelle en rapport avec l'ensemble de la société.
- dans cette société pas de discours général mais une mise en rapport avec l'idée que l'on se fait de l'Occitanie.
- de cette analyse une stratégie qui ne soit pas simplement la vérité du pluriel mais le moyen de sortir le pays de la crise et le type de répression qu'elle engendre aujourd'hui.
- et dans cette stratégie, la culture occitane telle que je la comprends (et là Castan sait que je n'y mets pas au centre la littérature comme lui) doit jouer un rôle fondamental. Jean-Paul Damaggio

8-Castan, Ingres, 1980

L'Humanité MONTAUBAN Théâtre, cinéma, peinture au 23^e festival d'Occitanie



Le 23^e festival d'Occitanie à Montauban a débuté le 28 juin par le spectacle du Théâtre de la Carriera « Le Pays s'inventera aussi avec les femmes ». Le festival accueillera également le cinéaste Jean Eustache dont cinq films seront projetés. Le samedi 5 juillet, sur la Place Nationale, se déroulera un récital de chansons occitanes avec le Limousin Jan Dau Melhan et le Languedocien Tocabiol. Enfin dimanche 6 juillet, Claude Alranq présentera « Le retour au pays, pièce pour temps de crise en six insomnies et un réveil ».

TROIS QUESTIONS à Félix-Marcel Castan, animateur du Festival.

— **Plusieurs activités du 23^e Festival d'Occitanie s'articulent autour de la commémoration du bicentenaire d'Ingres, Dominique Ingres te semble-t-il actuel ?**

— Ingres, c'est un des plus hauts représentants de la tradition montalbanaise. Montauban, à la fin du XVIII^e siècle, était une ville de bourgeoisie aisée à égalité avec Toulouse et Bordeaux. Ingres a été le peintre de l'atmosphère de l'époque. C'est aussi l'expression de la bourgeoisie montante dont il fit le portrait. L'actualité d'Ingres, c'est qu'il permet de plonger dans la tradition culturelle locale dont il est un des grands jalons.

Rattacher notre activité à la réalité montalbanaise c'est ne pas ignorer Ingres qui fut peut-être le premier vrai peintre moderne. Surtout dans ses portraits, ses paysages et ses études. Comme les « Modernes », la troisième dimension est inexistante dans ses tableaux. Le rêve de Dominique Ingres c'est déjà le rêve des surréalistes.

— **Théâtre, peinture, poésie, musique mais aussi cinéma....**

— Oui, le cinéma d'ici. Cette année, nous avons voulu faire un petit festival Jean Eustache. Un de ces cinéastes qui trouve un autre style que celui du cinéma international. C'est un cinéma incarné dans le pays et parfois dans les luttes. La question de la représentation des gens, de leurs paroles et de leur image est une question essentielle au devenir même de la culture. Jean Eustache essaye de reconstruire la conscience communautaire de la ville à partir d'événements locaux.

Et, c'est là l'orientation majeure du 23^e festival : faire en sorte que Montauban retrouve son identité de ville qu'elle a un peu perdue en 1980. Rappelons que le colloque final du Festival, le 6 juillet, aura pour thème « La Commune, l'Occitanie, la nation comme identité en marche d'aujourd'hui. »

— Certains reprochent au Festival de ne faire place qu'à une culture élitiste, coupée de la population travailleuse de la ville ?

— Je ne crois pas qu'il y ait une culture savante et une culture populaire. Il faut lutter contre cette idée de deux cultures. La culture est un tout. L'autre problème, c'est que la faim de culture n'existe pas partout. Il faut susciter ce besoin et combattre le sentiment chez les travailleurs que la culture n'est pas faite pour eux. Le problème, c'est de faire franchir la porte de l'art aux habitants des quartiers populaires. Il y a là un gros retard politique. Si tous les partis, tous les syndicats parlaient de la culture autour d'eux, créaient un courant de sympathie, alors le Festival s'inscrirait davantage en profondeur dans la ville. La culture, c'est un poste à tenir, une bataille à gagner.

(Recueilli par Jean SAUVETERRE)

9-René Merle et Félix Castan

René Merle, en passant par hasard à La Mòstra del Larzac, y acheta un disque du chanteur Claude Marti en 1971.

*Félix Castan en 1976 découvrant la pièce de théâtre écrite par René Merle salue totalement l'initiative mais ensuite avec la publication de **Culture occitane per avançar**, Castan dénoncera, devant le groupe de l'IRM, la position de Merle qui, par ce livre, a cherché au sein des locuteurs occitans la dite culture. Voici les deux documents qui expliquent la nature de ce débat où j'ai puisé la phrase clef : "Cette position castanienne m'apparaissait, et m'apparaît toujours, comme étrangement idéaliste, au sens que les Marxistes donnaient alors au mot : le concept créait la réalité."*

Jean-Paul Damaggio

Texte de René Merle⁷⁹

Une fois de plus, j'ai assisté avec grand plaisir et intérêt aux Journées de Larrazet (Tarn-et-Garonne), organisées par la maison de la culture de Larrazet. Elles étaient consacrées cette année (8-9 novembre 2008), à la pensée et à l'œuvre de Félix Castan, de Montauban.

Je n'étais pas prévu parmi les intervenants, mais, à la demande des organisateurs, j'ai été amené à improviser quelques remarques dont voici la trame, le plus fidèlement reproduite.

Première intervention :

J'ai rencontré et découvert Félix Castan à l'occasion de rencontres de militants du P.C.F, suscitées dans les années 1970 par plusieurs fédérations départementales du Grand Sud, et notamment la fédération de l'Hérault.

Initialement, cette rencontre a été conflictuelle.

Nous partagions la même conviction : l'identité française est une identité politique et l'identité occitane une identité culturelle. C'est dire que nous refusions d'emblée le concept, florissant dans le jeune néo-occitanisme, d'une nation occitane dont l'horizon était l'autonomie, voire l'indépendance.

Mais j'étais et je demeure convaincu qu'une langue (et donc une culture) ne peuvent vraiment vivre sans un support social : des locuteurs en situation d'utilisation vivante, une interface réelle (présence à l'école certes, mais avant tout en librairie, à la radio, à la télé, dans les journaux). En l'occurrence, d'une part, dans la France centralisée et officiellement «monolingue», cette interface était réduite à la portion plus que congrue. Et d'autre part, le socle social, socle social «par pesanteur» si l'on veut, mais socle réel de la langue d'Oc, dans ses variétés dialectales, était le peuple rural ainsi que celui des petites villes et de foyers industriels dispersés. Or, très évidemment, ce socle de la langue était laminé par les mutations socioéconomiques.

Ainsi, achevant brutalement le long processus de dévalorisation officielle et en retour d'automutilation linguistique des populations de langue d'Oc, la disparition de cette masse encore considérable de locuteurs signait la fin d'un véritable usage social de l'occitan. Une langue moribonde désormais...

Je liais donc, comme bien d'autres, la défense de la langue d'Oc à la défense de la petite propriété agricole, de la viticulture en crise, à la défense de pans entiers de nos industries traditionnelles (mines, chantiers navals, etc.). Et j'inscrivais ce combat dans la perspective politique d'une victoire du Programme Commun de la Gauche.

À quoi Félix Castan répondait que, aussi légitime qu'il soit, ce combat n'avait aucunement à interférer avec le destin de la langue d'Oc. Si Langue elle était, et non myriade de parlars, c'est qu'elle avait été créée par la Lettre, celle des Troubadours, porteuse de valeurs humanistes fondatrices. Son destin était celui d'une Littérature, dont la double vertu était d'assumer ces

⁷⁹ Publié sur le blog « archives d'oc » de René Merle, un mine inépuisable de renseignements.

valeurs, et de régénérer la nation française, face au centralisme. Le destin de la Langue n'était pas directement lié à la survie des parlars.

(En écho lapidaire, un participant à cette matinée de Larrazet m'indiqua alors, qu'il pensait, comme Castan, que, même si la langue d'Oc disparaissait, la Littérature occitane demeurerait...).

Cette position castanienne m'apparaissait, et m'apparaît toujours, comme étrangement idéaliste, au sens que les Marxistes donnaient alors au mot : le concept créait la réalité.

Et mon ardeur militante était d'autant plus interpellée que, selon Castan, bien que frappée du label «hexagonal» du P.C.F, la position que j'allais développer dans un ouvrage paru aux Éditions Sociales, *Culture occitane, per avançar*, ne pouvait que fourvoyer l'occitanisme, par définition culturel, sur des terrains qui n'étaient pas le sien, et dont il sortirait brisé.

C'était donc, une fois de plus, le rapport du créateur occitan, et du peuple sociologique, qui était posé. On sait qu'il l'avait été dès la naissance du Renaissantiste : Mistral immortalisant la Lettre d'Oc avec Mirèio, dédiée à son peuple rural dont il savait qu'il ne le lirait pas spontanément, et dans le même temps lançant son bonhomme Armana provençal en conquête directe d'un lectorat populaire.

Dans cette matinée de Larrazet, plusieurs intervenants se sont interrogés sur la distance, le désintérêt, voire le refus manifestés par Castan à l'égard d'intermédiaires culturels utilisant (radio, chroniques, spectacles) la parole populaire pour toucher le peuple en l'amusant. On connaît la gêne de l'occitanophone naturel devant l'intrusion de l'intellectuel occitaniste, normalisateur et débarquant d'une autre planète, dans la sphère du parler «d'entre soi», où cet intellectuel a priori n'a rien à faire. Des initiatives comme chez vous après la Libération celles de Mouly (Catinou) jadis et aujourd'hui de Padena, et comme tant d'autres dans toutes les régions occitanes, ont voulu et veulent rompre cette barrière. Je pense aussi que l'occitanisme a raté quelque chose d'important en n'investissant pas ce vecteur «non littéraire». Ce qui n'empêche en rien d'investir dans la création littéraire. Le créateur de Padena en témoigne.

Pour autant, je refuse d'assumer un face à face culture populaire – culture littéraire. Que veut dire «culture littéraire» ? Les anciens que j'ai connus, et déjà familialement, anciens oh combien «populaires», révéraient Mistral mais ne le lisaient pas. Ils lisaient par contre avec plaisir la rubrique humoristique en provençal du journal quotidien, et, s'ils maniaient avec grand plaisir le provençal pour improviser un compliment, c'est Victor Hugo qu'ils se récitaient à haute voix.

Et que veut dire «culture littéraire»? Alors que tant de textes occitans ne sont que boursouflures vides (les créations vraies n'en prennent que plus de relief !), j'ai trouvé, dans les quelques années consacrées à mon inventaire du texte d'Oc dans le grand Sud-est, recensement de tout ce qui avait pu être édité en matière politique, religieuse, satirique, etc, sur le long terme des XIIIe et XIXe siècles, bien des textes dont l'authenticité, la force et la vertu dépassaient et de loin celles d'œuvres qui se voulaient littéraires.

La question que mes amis et moi se posions dans ces années 1970 était donc : comment toucher ce public qui parle l'occitan (ou à tout le moins qui le comprend)?

Dans le respect de l'autonomie du littéraire, je commençais alors à écrire en Oc (poésie, nouvelles) des textes qui demeuraient dans mes tiroirs (Robert Lafont en publia quelques-uns dans sa revue Obradors). Mais c'est ce choix du théâtre, interface culturelle, qui me fascinait, et qui me donna l'occasion d'une nouvelle, et combien différente rencontre avec Félix Castan.

André Benedetto hier signalait le maintien en Provence d'un vrai public populaire pour les pastorales, et l'extrême difficulté d'attirer ce public aux créations contemporaines du théâtre occitan. Nous nous posions la même question.

À la demande de mon compatriote toulonnais André Neyton, j'écrivis pour son Centre Dramatique Occitan Pouppe et Cie, une pièce que je voulais «tous publics», et qui effectivement toucha largement au-delà des milieux sensibilisés à la réalité et la défense de la langue d'Oc. Mais ce mélange de langues (occitan, francitan, français), et cette problématique «de classe» a priori «non occitaniste» n'intéressèrent guère, ou pas du tout, la critique «occitaniste», hormis le cercle de Mesclum – La Marseillaise.

Or c'est de Castan, dans un article de la Mòstra, que vinrent le regard vrai et l'encouragement à continuer. On peut lire sur mon site ce texte : «Pouppe et Compagnie : Lutte des classes ou lutte des langues ? ».

Encouragement qui m'a grandement engagé à demeurer acteur pédagogique et intervenant culturel, sans m'enfermer dans un ghetto de convaincus.

Seconde intervention

L'occitan a longtemps été langue du peuple (sociologique), réalité massive et pourtant méprisée. On sait comment le Renaissantisme d'Oc, depuis la naissance du Felibrige jusqu'à l'occitanisme contemporain, a voulu faire de cette langue du peuple (avec minuscule), la langue d'un Peuple, dans une perspective nationalitaire.

Au moment où ces deux donnes, (la première concrète, la seconde virtuelle), n'étaient plus opérantes, l'intervention de Félix Castan (briser le centralisme stérilisant par l'affirmation d'un archipel de contre-capitales culturelles) a été le ferment d'expériences nouvelles et a priori surprenantes, voire réductrices, pour les tenants traditionnels d'une entité occitane.

Comme vient de le montrer Jean-Paul Damaggio, l'exemple de l'Italie, qui vient de redonner le pouvoir à Berlusconi, nous montre que la polyphonie des contre-capitales italiennes (Milan, Turin, Venise, Florence, Naples, etc), n'est pas le garant d'un développement de la démocratie.

Mais dans les spécificités historiques et présentes de la Nation française, la notion de contre-capitale peut en effet jouer un rôle majeur. Autant la notion d'anti-capitale peut être un atout pour les tenants d'une Europe des régions, destructrices de l'État-Nation, autant, si elle est bien comprise, la notion de contre-capitale (qui ne s'applique pas qu'à l'espace occitan), peut être un atout dans la régénération de la Nation française. L'exemple marseillais, dont vient de traiter Jali, me semble le prouver, tant, dans sa créativité polymorphe, il lie la fierté d'habiter cette ville au désir de la rendre vivable et consensuelle, dans la défense et le développement des acquis sociaux nationaux.

10-F. Castan : "Poupre et Compagnie: Lutte des classes ou lutte des langues?"

La Mòstra del Larzac - n°2, 31 mars 1976⁸⁰

N'ayant pas vu les précédents spectacles de la Compagnie de Toulon, je prends le train en marche, avec Poupre et Compagnie, présenté fin Mars à Millau par Larzac-Université.

Le débat montra la difficulté de saisir un problème linguistique aussi compliqué que celui de l'Occitanie. René Merle, l'auteur, André Neyton, le metteur en scène, et leurs camarades ont eu le mérite exemplaire de regarder en face les faits, de ne pas tricher sur leur interprétation, de repérer au cours de la mise en spectacle les véritables ressorts du conflit linguistique, avec ses renversements possibles de situation. Il fallait une certaine audace pour aller ainsi droit au cœur de l'occitanisme, et suivre le fil de la dialectique des langues, en faire la véritable intrigue et le suspens d'une dramaturgie, qui exploite par ailleurs intelligemment les divers moyens du théâtre. Apport précieux pour l'invention d'un théâtre occitan d'une authentique modernité, mais aussi apport théorique dont on veut espérer qu'il restera comme un acquis dans la pensée occitane. On y voit, ô paradoxe ! des ouvriers refusant la langue de leur pays. Puis le chef de l'entreprise Poupre leur impose d'y retourner. Tant il est vrai qu'entre la lutte des classes et les conflits linguistiques, il n'y a pas correspondance mécanique, mais seulement des interférences.

On sort du spectacle persuadé que la lutte pour une langue comme la nôtre peut être engagée avant que les dominations de classe ne soient abolies : et d'ailleurs qui pourrait croire que l'abolition des classes abolirait ipso facto la lutte des langues ? On y apprend aussi que la conquête de toutes les libertés est de nature à favoriser la liberté linguistique. On y apprend enfin que le passé, admirablement incarné par Neyton, peut n'être pas étranger au présent. Il constitue souvent une pression libératrice et novatrice. Non pas parce qu'il est le passé, mais parce que l'ancien dans la maison est le porteur de la conscience collective, du sentiment de communion. Le théâtre occitan prend corps, et non content de fonctionner comme Instrument de propagande, il tend à fonctionner enfin comme instrument de contrôle des idéologies. Félix Castan

11-IRM TOULOUSE

Groupe 2 "Le question Occitane"

P-V Séance de Juin 1982 - (la 15^{ème})

Impossible, au moment de reprendre nos travaux, de détailler le compte—rendu de la séance de la mi—juin dernière, une discussion qui a été particulièrement active et diverse. Quelques jalons :

- Dutaur se félicite que l'opposition de points de vue, qui avait semblé se manifester à la suite de l'exposé de Malrieu, paraisse avec le recul désamorcée, dans la mesure où tout le monde est d'accord pour faire converger toutes les méthodes d'analyse, rechercher leur cohérence et leurs articulations, procéder par intégration et dépassant des résultats, non per exclusion dogmatique.

- Catusse reprend l'idée que le concept d'Occitanie n'est fondé indubitablement qu'en littérature. Celle—ci se situe à la rencontre du fait linguistique, fait collectif par excellence, et de l'individu, de son intelligence du devenir historique le plus général. L'action culturelle, les sciences humaines, leurs implications politiques rassemblent et constituent, autour du littéraire et de sa fonction identitaire, un vaste réseau de créations en toutes disciplines et de certitudes, bases du militantisme occitan, au service d'une population frustrée, qui ignore sa propre frustration.

- Dignac estime que l'axe par lequel se définit la spécificité de la création et de l'action occitanes est l'axe anti-centraliste. Cela n'exclut aucune des connotations qu'on peut lire ici ou là dans le texte occitan : simplement, c'est le seul point qui fasse l'unanimité des acteurs de l'occitanisme. C'est aussi celui qui assure au mouvement une originalité profonde : ainsi la contestation du centralisme s'érige-t-elle en méthode. Et en stratégie.

⁸⁰ Je publie ici ce texte repris plusieurs fois par Félix Castan pour le mettre en relation avec l'opinion de René Merle.

- Sicre relève avec pertinence qu'un combat culturel comme le combat occitan affecte des formes positives, et ne doit pas tendre à d'utopiques destructions : autour de la notion de modèle (modèle novateur, modèle pluraliste, modèle largement valable pour la conscience universelle) se réalise la force de conviction de l'expression artistique et du mouvement militant. Notion qui sera éclairée et modulée à la lumière des œuvres mêmes de notre tradition, et par une critique sérieuse de notre expérience historique.

L'ordre du jour appelait un dernier regard sur l'évolution du mouvement occitaniste de 1950 à 1901.

La structuration interne de l'IEO qui a été réalisée vers 1950 avait pour objectif de liquider les résidus de populisme hérités du Félibrige et d'entrer dans la voie d'une action populaire réelle, avec au centre l'école.

L'action populaire s'identifiait pour nous à l'action culturelle, dans des formes qu'il s'agissait de renouveler profondément pour les faire correspondre aux impératifs d'une situation sans beaucoup d'équivalents dans le monde. Nourrir un peuple de sa culture proscrite et bafouée : l'associer progressivement à la lutte contre sa propre déchéance, comme au défi lancé par ses écrivains à la conscience humaine.

L'abandon par étapes de ces perspectives entraîna le déclin de l'IEO. Des groupements à finalité purement politique prétendirent le relayer à la direction du mouvement : 1959 Parti Nationaliste Occitan (Fontan), 1961 Centre Occitan d'Etude et d'Action (Lafont), suivis de nombreux succédanés.

En Mai 68, le renversement de tendance était consommé, et les idéologies des campus universitaires vinrent sans peine occuper la place vide de la théorie, attirant une nouvelle génération militante, d'ailleurs éphémère, sur la hase d'un mal entendu. Quand la crise économique survint, le mouvement occitan tendit à se désagrèger, à se déliter. Le mouvement militant occitan n'est pas né de la crise, comme on le suppose parfois ; il n'est pas une réponse (fût-elle erronée) à la crise : jamais le mouvement n'a connu un désarroi comparable à celui qui a sévi au long des années 70 et 80. Au lieu de chercher en lui-même et en Occitanie sa raison d'être, sa signification, ses modalités et ses buts, il a voulu calquer sa pensée sur des modèles extérieurs. En 1960, ce fut le modèle algérien et l'idéologie de la "décolonisation" intérieure, fantasme encore actif dans les milieux occitanistes. Puis, après la mort de Franco, le modèle catalan prévalut, sous le mot magique d'autonomie.

Aujourd'hui le modèle corse gagne rapidement du terrain, et l'on réclame aussi on ne sait trop quel "statut". Bref, on retombe dans l'interprétation fallacieuse qu'avait donnée le Félibrige, dans une utopie nationalitaire qui n'est pas inscrite dans la conscience populaire : un populisme sans le peuple. Le 24 octobre 1982 F-M C.

P.V. de la réunion du 8 janvier 1983

Séance complexe que le compte-rendu simplifiera grossièrement.

Philippe Malrieu, malade, avait envoyé un message où il demandait qu'on s'interroge sur les réponses que donne la culture occitane aux questions les plus générales de la conscience humaine : rapport au monde, sens du destin collectif et individuel, fonction de l'œuvre d'art, rêves et inquiétudes diverses...

Bru, présent pour la première fois parmi nous, adhère à cette problématique.

Dignac pense que ce genre de réponses apparaîtra d'elle-même au cours de l'enquête historique concrète déjà pratiquée par le Groupe, et qui s'est révélée féconde.

Catusse ne choisit pas entre les 2 démarches : du général au particulier, ou du particulier au général. Tout en inclinant, semble-t-il, vers la 2ème.

On a su gré unanimement à Malrieu de rappeler qu'une culture ne vaut que par les valeurs universelles qu'elle produit et véhicule.

Peu à peu on revient sur l'idée longuement exprimée antérieurement : le fait littéraire occupe le centre de toute la problématique occitane. Là où n'exista pas de structure étatique spécifique, il faut chercher aux phénomènes culturels un autre principe unificateur. Il est légitime de la trouver là où s'élaborent à la fois une langue et une littérature à partir des parlers populaires, et des

situations concrètes que les producteurs de textes interprètent à leur manière. Le travail sur le langage joue ainsi un rôle qui n'est celui d'aucun des autres arts, ni d'aucune autre science. Il est fondateur d'identité.

Chaque auteur élabore sa propre identité personnelle, mais ensemble, construisant conjointement une Littérature et une Langue, ils révèlent un sujet collectif, une voix, la parole d'une identité distincte de groupe.

Ainsi se justifie la notion d'identité occitane en mouvement. Son étude permet de restituer autour d'elle les liens profonds d'un complexe culturel relativement cohérent.

Toutes les sciences humaines sont alors appelées à rendre compte des conditions d'apparition du phénomène.

Yvette Lucas, en donnant son adhésion à cette méthodologie, insiste sur l'idée qu'une identité ne se comprend que si elle est qualifiée dans sa nature. Ainsi parlons-nous non d'identité en général, mais par exemples d'identités individuelles, d'identités professionnelles, d'identités doctrinales, d'identités communales, d'identités de générations, d'identités linguistico-culturelles, d'identités ethniques, d'identités nationales.

Le peuple occitan qui se définit de moins en moins par un destin politique, apparaît marqué dans l'histoire par l'expérience qu'il a poussée très loin d'un destin linguistique : il est caractérisé par la fonction linguistique constamment assumée. La formule de peuple-langue n'a pas paru inadéquate.

Comme nous l'avons déjà dit, c'est bien cette identité occitane, obscurément perçue et entourée de grandes difficultés théoriques, qui a justifié le sursaut de Renaissance à partir du milieu du XIXe siècle, contre un centralisme français obtus et absurde, qui la menaçait de mort. Il existe un rapport direct et conflictuel entre centralisme et identité. F-M C.

Après le Forum de Toulouse sur la « Perspective Occitane » à l'initiative conjointe du P C F et de l'I R M., il me semble normal de proposer pour la prochaine séance l'examen de la question qui a paru fondamentale : quelle relation entre le pôle économique et le pôle culturel de la société ? Sur l'exemple occitan, bien entendu.

P.V. 26/02/83

Depuis la réunion, J-P Damaggio m'a fait parvenir une intéressante lettre sur le problème régional : un peu une réhabilitation du concept, qui ne met pas en cause la distinction fondamentale que nous avons faite entre région et Occitanie. Le rapport Région/Occitanie mériterait de faire l'objet d'un de nos débats, de même d'ailleurs que le rapport nation (française) / Occitanie qui semble inséparable du premier.

Cela pose une question pratique : au cours de la dernière réunion sur proposition de Marcel Sansas, il a paru nécessaire de s'interroger sur la perspective pédagogique au sens large, du militantisme occitan. D'autre part, il est bien apparu aussi que le problème de l'enracinement populaire de l'action occitaniste exigeait une réflexion spéciale.

Voilà, 3 sujets qui ne pourront être traités que successivement.

Un choix s'imposera, dont la prochaine séance pourrait discuter.

En n'oubliant pas la perspective fondamentale fixée par Malrieu : repérer et cerner les valeurs dont la culture occitane est porteuse et sans lesquelles toute action militante perdrait sa motivation même. Nous avons d'autre part décidé de consacrer cette année-ci au thème d'actualité "Décentralisation et identité".

Le mouvement de la réflexion nous conduit donc à préciser plus profondément, des priorités et à mesurer l'extrême complexité de notre problématique, qui diffracte en une multitude de thèmes aussi fondamentaux les uns que les autres.

Il ne sera possible de dominer cette situation de la recherche qu'à 3 conditions :

— ne pas perdre le point de vue historique acquis au cours de ces 3 années d'échange, lequel vaut définition, évolutive, relativiste ;

— continuer à procéder par survols rapides, qui permettent de saisir la réalité plus concrètement, sans cependant perdre la vision d'ensemble, et la perspective de synthèse ;

— quant aux thèmes, opérer des choix qui rallient le sentiment de tous les participants, afin que la discussion procède d'un véritable engagement de l'esprit, ferment de l'acte militant, en quoi réside l'essence de l'occitanisme.

L'Occitanisme procède d'une volonté transformatrice sur le terrain culturel qui lui est propre, avec toutes les implications qu'elle comporte dans le contexte sociopolitique.

C'est ce qu'à confirmé le dernier débat, au cours duquel, en particulier, Yvette Lucas a fait une critique précise, détaillée, de l'erreur économiste, qui chercherait en vain dans les phénomènes économiques la définition ultime de la réalité occitane, du concert d'Occitanie.

Partant du compte—rendu fait par Marcel Sansas de la réunion avec Mazauric, on a bien précisé que si la tâche pédagogique semble être au cœur de l'action occitaniste, parce qu'elle correspond à la situation même qui est la nôtre (un peuple totalement ignorant d'une immense culture qui est la sienne, et des intellectuels dont la vocation et de la lui restituer en toute propriété, sans préjuger de ce qu'il en fera), il n'en est pas moins vrai que d'autres voies de renaissance sont à envisager :

— l'action culturelle, la reconstitution de grands foyers de culture autonome, par la convergence de toutes les activités qui font une culture et grâce à l'intervention du mouvement occitan, conçu comme force de synthèse décentralisatrice.

— le chemin de la connaissance n'est pas moins important, car il conduit nécessairement à élaborer une véritable science de la culture, une méthode d'exploration des civilisations, indispensable là où une culture ne se définit par aucun substrat étatique.

La question de l'enracinement populaire a permis d'évoquer l'expérience profondément originale de nos amis de Larrazet et de Lomagne, qui mettant en avant la notion d'identité communale, tendent à reconstituer les cellules de base, les molécules vivantes de la conscience collective. C'est au niveau de ces consciences communales que l'on retrouve les préoccupations socio-économiques (et non au niveau de l'Occitanie entière). Au sein de ces consciences renaissantes, la préoccupation occitane vient s'inscrire et fonctionne comme levain dans la pâte.

RAPPEL —

REUNION DU GROUPE : SAMEDI 30 AVRIL — 14 H 15

P-V. Réunion tenue à Toulouse le 11 janvier 1986

Première réflexion sur la pédagogie occitane

Présents: Claude Bousquet, Philémon Pouget, Claire Toreilles, Marie-Jeanne Verny, invités; et Félix-Marcel Castan, Jean Paul Damaggio, Alain Daziron, Christian Dignac, Bernard Dutaur, Christophe Gonzalez, Philippe Malrieu, Laurent Michot, Claude Sicre.

En exergue cette longue citation de Gramsci⁸¹ sur la "discussion scientifique", qui décrit assez bien la méthode d'écoute que pratique le Groupe depuis sa création :

"Quand on pose des problèmes historiques critiques, il ne faut pas concevoir la discussion scientifique comme un processus judiciaire, où il y a un inculpé et un procureur qui, comme c'est son rôle, doit démontrer que l'accusé est coupable et digne d'être retiré de la circulation. Dans la discussion scientifique, puisqu'on suppose que l'intérêt est la recherche de la vérité et le progrès de la science, la manière de se montrer plus "avancé", c'est de se placer du point de vue suivant, à savoir que l'adversaire peut exprimer une exigence qui doit être incorporée, ne serait-ce que comme un moment subordonné, dans sa propre construction. Comprendre et évaluer en réaliste la position et les raisons de l'adversaire (et parfois, se pose en adversaire toute la pensée passée) signifie justement s'être libéré de la prison des idéologies (au sens défavorable du terme, de fanatisme idéologique aveugle) c'est-à-dire se placer d'un point de vue "critique", le seul qui soit fécond dans la recherche scientifique."

Gramsci Textes p.106. L'essentiel. Ed. Sociales)

⁸¹ C'est moi qui l'ai mise à un moment où je devais présenter les comptes-rendus rédigés par Castan. Ensuite je n'ai plus présenté les textes.

Le présent P.V. ne prétend pas à une parfaite photographie de la discussion: il traduit la manière dont le rédacteur l'a entendue. Ceux qui y ont participé peuvent y apporter des correctifs. Ils peuvent ajouter des compléments, et, de toute manière, la prochaine réunion modifiera les perspectives.

En introduction : la notion de "pédagogie occitaniste", distincte de la notion d'enseignement de l'occitan", a deux références:

1-l'expérience de Perbosc dans son école de Comberouger, à la fin du siècle dernier : suite à l'interdiction par l'inspecteur Pouillot de donner des "devoirs patois", il conçoit son enseignement comme une inflexion générale de toutes les disciplines autorisées. Il invente les méthodes actives, en faisant des élèves les enquêteurs du savoir collectif de leur milieu.

2-les débats du début des années 50 dans l'IEO. Précisons: c'était l'époque d'une violente attaque du PCF contre les méthodes de Freinet. Passant outre à ce conflit assez stérile, nous proposons de considérer l'occitanisme lui-même comme porteur d'une vocation pédagogique de caractère général et novateur, y compris au niveau des méthodes, car il avait pour visée la restauration d'un peuple dans sa culture entière.

L'attachement aux idéologies de Freinet parmi les instituteurs occitanistes a joué un rôle de frein : les résultats ont été insuffisants.

Jean-Paul Damaggio remarque : aujourd'hui la grande différence, c'est que la majorité des enfants des écoles ignore l'occitan. La question de l'initiation à l'occitan ne se posait guère il y a 30 ans.

Philémon Pouget ouvre le débat en plaçant fortement le problème de l'action pédagogique occitane hors des conflits idéologiques. Tout le monde a sa place sur le chantier. Première valeur: la démocratie.

Bernard Dutaur a montré l'importance de l'intervention "volontariste" de l'Etat pour la sauvegarde d'une langue et d'une culture (exemple: le Sarabe en Allemagne démocratique).

Mais dans l'ensemble le débat a porté sur les principes d'une pédagogie militante.

Philippe Malrieu a tracé la perspective générale dans laquelle s'inscrit une pédagogie de promotion occitane : un espace d'interférences et un cadre de référence, où s'exercent la créativité de l'esprit et sa capacité critique. Raison d'être et justification de la prise de position occitane pour le pédagogue et ses élèves.

Claude Bousquet a insisté sur la notion de dignité linguistique et humaine qui est au cœur de tout l'effort pédagogique. L'enfant apprend qu'il participe d'un destin supérieur. Ainsi est posée dans son ampleur la question des valeurs que véhicule et qui motivent cet enseignement.

Claude Sicre a renchéri en avançant l'idée que dans sa situation de déchéance apparente la langue d'Oc était capable de puiser des forces originales en face du français et de renverser une situation contraignante, par ses conquêtes culturelles.

Les langues sont égales entre elles. C'est leur statut qui diffère. La langue française est une langue d'Etat : elle en tire sa force et ses limites, la langue d'Oc n'ayant pas de statut politique n'exprime qu'elle-même : elle est langue du langage, parole de la parole, c'est sa faiblesse et sa grandeur.

Alain Daziron a formulé la règle selon laquelle toute pédagogie a pour fondement la parole des enseignés et elle ne peut se développer qu'à partir de leur initiative.

Il sera nécessaire d'étudier ultérieurement l'expérience complexe poursuivie par Alain et les jeunes du village de Larrazet, visant à faire sourdre la voix collective de leur communauté, dans un journal local.

Il n'empêche d'ailleurs, comme le souligne Christophe Gonzalez, qu'un contenu et un ordre didactiques sont également nécessaires.

La démarche réflexive à laquelle se consacre l'IRM méritera d'être prolongée au cours des prochains rendez-vous. F.-M. C.

Des dates de réunion de l'RM

Date	lieu	Ordre du jour
9 Janvier 1982	Montauban	Coup d'œil sur l'évolution du mouvement occitan

13 février 1982	Montauban	Discussion sur le texte de synthèse
13 mars 1982	Montauban	Fondation et début de l'IEO
3 avril	Montauban	Fondation de l'IEO (deuxième partie)
15 mai	Montauban	Signification de la culture occitane dans la crise de la société française, rapport de Philippe Malrieu
12 juin	Montauban	Evolution de l'IEO / Occitanisme et politique régionale
6 novembre	Montauban	Reprise de contact et fixation du programme 82-83
8 janvier 1983	Montauban	Décentralisation et identité : quel éclairage la littérature occitane contemporaine projette sur ces grandes perspectives politiques ?
26 février 1983	Montauban	Quelle relation entre le pôle économique et le pôle culturel dans la société ? (sur l'exemple occitan bien entendu)
30 avril 1983	Montauban	Décentralisation et identité culturelle (suite)
20 octobre 1983	Montauban	Reprise des activités du groupe
19 novembre 1983	Toulouse	Discussion sur le projet de loi du PCF sur langues et cultures de France
12 janvier 1985	Montauban	Bilan 83-84
16 mars 1985	Montauban	Pointage des actions entreprises / réflexion sur la pédagogie
20 avril 1985	Montauban	Centre et multiculturalité : audace recherche ou replis frileux
11 janvier 1986	Toulouse	La pédagogie
12 avril 1986	Montauban	Résultats des listes occitanes aux régionales
3 janvier 1987	Toulouse	Débat avec Claude Alrancq
14 novembre 87	Toulouse	Bilan de 1987

12-Discussion avec

les communistes de Montpellier

Mot de Castan aux Membres de l'I.R.M — Gr. 2 —

Ci—joint l'invitation reçue pour les "assises" de Béziers et ma réponse. Il me semble que nous touchons bien là le centre de la divergence qui nous sépare de la démarche de nos camarades montpellierains. Le fait essentiel sur lequel nous aurons à débattre avec eux.

F. — M.C.,

Parti communiste français
3 rue Richer de Belleval
34000 Montpellier

Montpellier le 20 décembre 1982

Madame, Monsieur,

L'invitation qui accompagne cette lettre traduit la démanche des communistes dans la préparation des rencontres du 29 Janvier à Béziers : une journée dont l'épine dorsale est l'industrialisation de la région. Peut-on alors justifier l'existence d'un carrefour "cultures" N'est-ce pas un artifice pour "couvrir tous les terrains", n'oublier aucune catégorie socioprofessionnelle ? Nous nous sommes posé la question, et nos réflexions nous ont conduits à confirmer la nécessité de ce carrefour spécifique. Nous souhaitons lui donner une dimension nouvelle, à la fois d'intégration aux autres données de la région, et de propositions concrètes et précises : La création d'emplois industriels, par le stimulant apporté à la région, a évidemment des retombées, culturelles. Chaque activité économique n'est pas seulement outil de production, elle modèle aussi des forme de penser et d'être.., la formation professionnelle nécessaire à la modernisation de la région et élévation du niveau culturel mais appelle aussi en tout cas dans notre conception non techniciste- une ouverture sur la création artistique. La participation des travailleurs de chaque individu à la conception et à l'action pour le développement régional implique aussi un formidable "saut" culturel.

Cette vision dynamique de notre région suppose, qu'ensemble nous affinions nos conceptions des cultures régionales, que nous réfléchissions au devenir de la culture catalane et de la culture occitane, mais aussi de tous les modes d'expression artistique existant dans la région - et ils sont nombreux (jazz, arts plastiques, danse, etc...).

Il convient enfin de développer la démocratie, en particulier dans le cadre du pouvoir régional, dans ses rapports avec les structures, les hommes et les femmes de culture, alors quel pouvoir régional ? Comment et avec qui modifier les structures existantes ?

Pour toutes ces questions, dont aucune n'est résolue d'avance, il faut un débat largement ouvert, auquel nous vous invitons le 29 Janvier.

Pour enrichir le contenu de notre discussion, vous pouvez envoyer (si vous le souhaitez) préalablement une contribution écrite que nous intégrerons, à l'introduction.

En espérant bénéficier de votre participation, nous vous prions de croire à nos meilleurs sentiments.

Nicole Ginot / Jean Pierre Valls

Réponse de Castan

Chère amie,

J'ai reçu une invitation pour les "assises" de Béziers et t'en remercie vivement. Je tâcherai d'y venir mais ce n'est pas sûr.

Voici une petite contribution écrite, ou plutôt quelques remarques.

Il y a dans ton texte un "évidemment" qui ne me paraît pas si évident que ça.

Entre l'économique et le culturel le marxisme n'établit pas, à mon sens, un lien direct. Ce serait trop facile. L'économique tend à transformer la société tout entière : très lentement, car la société dans son ensemble recèle de grandes forces de résistance. Heureusement : sinon ce serait l'anarchie ingouvernable. La société forme système, dans une large mesure. Et c'est le système qui bouge sous les instigations du dehors et du dedans. Le système se défait partiellement, mais ne cesse de se reconstituer en système. En système relativement viable, que traduisent les forces politiques, leurs conflits et leurs stratégies. C'est à ce moment que le culturel peut vraiment faire siennes les transformations (*ajouté à la main* : seulement dans la globalité de leurs significations politiques).

Les autres interprétations du phénomène culturel s'appellent populisme, ouvriérisme, régionalisme, économisme, gauchisme, positivisme, toutes idéologies antimarxistes.

Comme il n'existe en France qu'une seule arène politique fondamentale dont les arènes communales, départementales ou régionales ne sont que des nuances, des modalités, on peut conclure que les transformations de l'économie régionale n'ont d'influence réelle sur le culturel qu'après avoir été filtrées par la conscience nationale.

S'il en était autrement ici, si le rapport de l'économique et du culturel se nouait dans le cadre strictement régional, cela voudrait dire que nous serions en présence de mouvements nationalitaires, comme en Catalogne espagnole, en Euskadi, en Irlande, mais il n'en est rien.

Certains phénomènes économiques ont un caractère essentiellement local ou régional. Mais la vie politique régionale a sa racine dans la vie politique nationale. Les mouvements culturels, liés plus au politique qu'à l'économique, appartiennent au niveau national, et ne sont appelés régionaux que par artifice ou ignorance.

Le mouvement occitan se présente, lui-même, comme le porteur d'une conception pluraliste de la nation culturelle. Il est l'antithèse conséquente de l'unitarisme culturel français. La grandeur de ses écrivains provient de ce qu'ils posent un problème national, fondamental, universel, et non point local ou régional.

Je sais que de telles analyses semblent un peu compliquées. Mais qu'y faire ? Nous ne sommes pas là pour dénaturer la réalité et désertier les vrais combats.

Toutes mes amitiés et au 29 peut-être.

Montauban le 13/1/1983 Félix-Marcel Castan

- Ce qui précède ne veut pas dire que la vie économique ne doit pas être étudiée, ni que les écrivains ne peuvent s'en servir comme signe et chair de leurs problématiques. Mais le sens, la problématique de la création et donc de l'action proprement dite est ailleurs. La connaissance de la vie locale est bénéfique surtout au niveau de l'animation.

13-Henri Lefebvre et l'Occitanie

Présentation Jean-Paul Damaggio

En juin 1980 une des chapelles de l'occitanisme publie un numéro d'*Autrement* sur l'Occitanie. Le numéro débute et se termine par un beau discours d'Yves Rouquette qui a trouvé la solution pour son pays : l'autonomie.

"Dans ce processus [de prise du pouvoir] l'Occitanie est en retard et autant vaut le reconnaître. Un retard qui, précisément, me paraît devoir être imputé pour une large part à une tendance constante du mouvement occitan, à fuir, dans la littérature et dans le recours aux prophètes, les nécessités de l'action proprement politique⁸²."

Yves Rouquette changera assez vite son fusil d'épaule pour devenir une plume culturelle de *La Dépêche du Midi* ! Son discours qui vise Castan ne l'empêchera pas de participer quelques années après aux débats avec Castan.

La plupart des intervenants vont répéter la référence au « colonialisme intérieur » thèse qui a connu son heure de gloire au cours des années 60 et 70 mais qui en ce mois de juin de 1980 a du plomb dans l'aile. D'ailleurs, Pierre Maclouf à la page 7 joue contre son camp quand il indique : «*Dans le cadre du redéploiement industriel, il n'est pas impossible que Decazeville préfigure le Valenciennois et, toutes proportions gardées, les forges des Cévennes, Longwy.* » C'est ce qui se produira ensuite, preuve que la crise de Decazeville ne visait pas l'Occitanie, dans un cadre colonialiste particulier, mais la France elle-même !

On y trouve donc le texte d'Henri Lefebvre qui semble peu sensible au « colonialisme intérieur » dont serait victime l'Occitanie. Il pose plutôt des questions générales. Mais avec ce point d'amertume : «*Ma connaissance ne sert à rien, elle est parfaitement inutile.*». Il parle de son livre *Pyrénées* qui en effet n'a pas fait un tabac. Parmi les auteurs du livre que j'aime bien j'y retrouve Manciet, Escarpit, Chadeuil, Esquieu, Chabrol. C'est la philosophie générale qui pose problème avec la rhétorique sur le peuple occitan, sur l'autonomie de l'Occitanie.

Bref, voici le témoignage de Lefebvre.

« Le pays de la «valeur d'usage»

L'Occitanie, c'est quelque chose que j'ai vécu sans y attacher d'importance pendant longtemps, avant d'en prendre conscience, et très lentement. C'est probablement parce que je ne suis pas purement Occitan. C'est ma mère qui est des Pyrénées-Atlantiques, de Navarrenx, alors que mon père était Breton. J'ai passé presque toute ma vie à Paris. Il m'a fallu un long travail de réflexion, de méditation, de rattachement et puis de retour aussi.

A Navarrenx, dans ma maison, il s'est passé beaucoup de choses. C'est là que s'est forgée jusqu'à un certain point la tendance situationniste. Ensuite les étudiants de Nanterre sont venus, on y a formé le groupe Utopie, fait de sociologues et d'architectes... Il y a toujours eu beaucoup de mouvements dans cette maison, c'est un point d'attache mais aussi d'union. Mais je suis également attaché au pays, le Béarn, un morceau d'Occitanie, le pays qui a inventé l'amour individuel. Si je suis ému en arrivant par la route de Mont-de-Marsan à Orthez, c'est parce que j'aperçois la tour Montcalm, la tour du prince Phébus, qui a chanté la première chanson d'amour.

Mon rapport à ce pays est vraiment étrange. Je le connais comme probablement personne ne le connaît. J'ai été un peu partout dans la montagne, j'ai consulté toutes les archives à un moment où personne ne s'en occupait. Et maintenant je n'y connais presque plus personne, et personne ne sait que je connais ce pays. Mon livre a d'ailleurs été édité en Suisse. Et là-bas presque personne ne le connaît. Ma connaissance ne sert à rien, elle est parfaitement inutile.

Pendant plus de 10 ans, j'ai travaillé au C.N.R.S. sur les problèmes agraires, mais à l'échelle mondiale. J'observais à ce moment-là, la transformation profonde du Béarn, l'adoption des

⁸² Yves Rouquette page 246

hybrides américains⁸³, la famille qui se transforme parce que les procédés techniques changeaient, avec l'apparition de la monoculture. Dans mon enfance, il y avait encore beaucoup de blé, puis on est entré dans le marché mondial du maïs. J'ai vu l'invasion de l'agriculture par le capitalisme mondial. Ensuite je suis passé aux questions urbaines. J'ai vu naître ici la question urbaine, au moment où se développait la grande urbanisation à l'échelle mondiale. Lacq, Mourenx étaient pour moi une espèce de petit laboratoire, une éprouvette dans laquelle je trouvais en petit les mêmes problèmes qu'ailleurs, dans les cités de millions d'habitants. Le rapport entre mon travail de sociologue et de philosophe et mon pays natal est donc finalement très étroit.

La notion de vie quotidienne ne pouvait naître que dans l'esprit d'un périphérique, de quelqu'un attaché aux périphéries. Près des grands centres, la vie quotidienne est tellement absorbée, soumise, subordonnée, à des impératifs d'ordre économique, qu'elle disparaît sous les lois de l'échange. Elle existe, bien sûr, et plus que jamais. Mais elle est peu saisissable en elle-même, dans une espèce de distinction, de différence. Tandis que l'Occitanie porte encore de très nombreuses traces de son histoire, de son passé ; la vie quotidienne y apparaît comme extrêmement différente des grandes métropoles.

C'est peut-être à cause du Béarn que ma procédure de pensée a consisté à ne jamais séparer le local du national, le périphérique du central, mais à les éclairer l'un par l'autre. Ce n'est pas l'isolement, la réclamation d'une substance propre ou d'un attachement définitif, c'est une perpétuelle méthode de comparaison et de confrontation qui est très féconde.

L'Occitanie est un pays où la valeur d'usage est encore présente. L'Occitanie avait encore cette originalité profonde. C'est l'idée que j'ai retrouvée chez Marx, selon laquelle la nature est la source de la valeur d'usage. C'est quelque chose que j'ai vécu dans mon enfance, parce qu'on vivait dans un milieu proche de la nature, proche de la valeur d'usage. L'échange, le commerce existaient et fortement. Mais l'échange était encore subordonné à la valeur d'usage, dans la maison, la nourriture, les vêtements... J'ai vu disparaître cette subordination peu à peu remplacée par l'inverse. C'est quelque chose de sensible, de visible. C'est cela la transformation de la vie quotidienne.

C'est pourquoi, je poserais le problème occitan en termes de développement. J'ai tenté d'introduire une distinction entre croissance et développement. La croissance est strictement quantitative, le développement donne le primat au qualitatif. S'il y a encore moyen de développer au lieu de faire simplement croître, c'est sur des problèmes comme le problème occitan que cela peut se greffer. La différence n'a pas disparu, le conflit réel entre l'usage et l'échange continue. Ce ne sont pas deux points de vue distincts, dont l'un finirait par l'emporter sur l'autre par une espèce de processus naturel d'absorption. C'est un conflit intense, qui sévit un peu partout mais particulièrement en Occitanie. C'est en partant de cette dialectique entre l'usage et l'échange que l'on peut comprendre ce qu'on peut faire encore surgir de la terre occitane. J'espère qu'il en est toujours temps. En effet les conjonctures passent et ne reviennent plus.

Ce pourrait être cela, un socialisme occitan : qui s'appuierait sur tout ce qui dans ce pays subsiste de traces d'entraide et même de communauté. Ce socialisme là serait agissant sur la vie communale pour en faire une vie communautaire. Le Midi a trouvé une revanche politique après ses défaites économiques et historiques. Une revanche sur le terrain de l'État. Revanche illusoire, de quelques individualités remarquables, mais qui n'a pas rapporté grand-chose au peuple. Peut-être est-il grand temps que le Midi prenne sa revanche chez lui. □ (Propos recueillis par Yvon Bourdet et Pierre Maclouf) »

Henri Lefebvre, Philosophe, sociologue.

⁸³ Note JPD : Il s'agit du maïs.

14-Point Gauche ! n°15 novembre 1994
La Mòstra del Larzac 1994 : l'école de Rodez ou l'école de l'autruche ?

*Cet article évoque une exposition de La Mòstra del Larzac, lieu créé par Félix Castan et Marcelle Dulaut, au sud de Millau, où chaque été le débat est vif (le dessin de couverture y fait référence et rend bien l'ambiance). Ceux qui le liront verront que les questions abordées par Rosendo Li, peintre d'origine péruvienne vivant à Montauban, sont, à partir de la question du débat «une école de peinture existe-t-elle autour de Rodez?», des questions de société. Depuis que sur les murs des cavernes des hommes marièrent l'art et la vie, nous savons que la peinture doit appartenir à tous, d'où la présence de ce texte ici, texte déjà publié dans **Au pays du COCAB** (n°4), mensuel des quartiers arnaud-bernard de Toulouse. La rédaction du journal*

Le débat du 15 août à la " Mòstra del Larzac" confirme mes doutes au sujet de l'existence supposée d'une "Ecole de Rodez". En effet, les déclarations des artistes ont permis de constater ce que leurs œuvres montrent pour elles-mêmes : une grande diversité formelle et concep-tuelle que semble dédaigner toute sorte d'idéologie ou d'école. Dans "l'encadrement" du débat, après un rappel historique de la Mòstra del Larzac, Félix Castan a proposé une théorie selon laquelle, la dite "école de Rodez" est constitué principalement par :

- le subconscient de ces artistes qui refusent toute idéologie et se retranchent dans le "moi", ce qui leur reste de plus cher et de plus vrai.
- la composante occitane, car ils ne se posent même pas la question (1).

A mon avis, tous ces artistes et leurs œuvres (les meilleures et les pires) sont plus authentiques que la théorie qu'on veut leur coller.

Un écrivain et un sémiologue (2) ont dit que nommer la chose c'est une façon de la faire exister, et dans ce sens on peut concevoir une "école", mais comme une fiction, comme une "appellation" sans vérification, sinon, suivant cette analyse des subconscients, on va coller cette étiquette à n'importe qui.

Depuis dix ans, j'ai connu des artistes péruviens, chinois et français dont beaucoup travaillent avec cette absence de préoccupation sociale, avec cette obsession du "moi" et cette crise de doctrine : on ne peut pas l'appeler une théorie ou une école, sinon ce serait comme violer ces identités en leur collant une étiquette ruthénoise : mettre n'importe qui et n'importe quoi dans le même sac.

En 1983, des artistes péruviens, déçus de la religion, de leurs études générales et de la guérilla se montraient nus dans une salle de Lima où ils étaient eux-mêmes les tableaux. A Pékin en 1988, dans la première exposition d'art contemporain de l'histoire de la Chine, une Chinoise donnait un coup de pistolet à son nom peint sur une toile et un Chinois remplissait tout le toit d'une salle, avec des idéogrammes inédits. A Paris, en 1989, dans l'exposition "Magiciens de la Terre", quelqu'un reproduisit son nom à l'infini à travers un système de miroirs. Plus près d'ici, dans les semaines d'Art du Conseil Général de Tarn et Garonne, il ne manque pas d'artistes dont "le moi", l'intimité sont le sujet principal de leur œuvre. Est-ce que tous ces artistes, on peut sérieusement les faire appartenir à l'école de Rodez ?

Le courage d'un des exposants, un Toulousain qui adhère aux valeurs humanitaires et universelles du XIX ème siècle, a provoqué, entre ces théoriciens, une réaction à la mode dans les milieux conservateurs, celle qui veut nous faire croire à l'effondrement de ces idées humanitaires et universelles, qui soi-disant n'ont mené à rien. J'ai été surpris de constater que parmi les présents, dont beaucoup se réclament de la «gauche» personne n'a protesté sachant que ce sont ces idéaux du XIX ème siècle qui ont motivé la conquête des acquis sociaux, la déclaration des droits de l'homme, le boycott de toutes sortes de dictatures, et j'en passe ... D'ailleurs, actuellement, dans le monde, existe une grande production d'œuvres avec message ou critique sociale. Voyons l'exemple, en 1993, des artistes de la 45 ème Biennale de Venezia : la franco-américaine Luise BOURGEOIS, l'allemand Hans HAACKE, le russe KABAKOV ou le coréen NAM JUNE PAIK.

Ainsi, comme on ne peut pas commander aux artistes une préoccupation sociale ou une sensibilité face aux problèmes de notre temps (chômage, guerres, pollution, corruption politique, montée des intégrismes religieux, poussée de l'extrême-droite...) on ne peut pas non plus les enfermer dans une étiquette ou dans une école même fictive. Montauban, 16-08-1994

Rosendo Li

Notes

1 - Cette affirmation me semble plus forcée que la première. Ni la proximité géographique, ni le fait de ne pas se poser des questions à ce sujet, ne montrent une véritable composante occitane.

2 - Jorge Luis Borges (*Fictions*) ; Umberto Eco (*Les limites de l'interprétation*)

15-Claude Sicre et Louis Destrem L'Hum 1988

- Votre propos pour un renouveau de la culture occitane prend référence sur l'Amérique. Curieux, curieux...

- Mon problème n'est pas spécialement la culture occitane, mais plutôt la culture française, et même la culture en général... Donc, je ne vais pas chercher de modèle en Amérique. Je dis simplement que la culture médiatique de notre enfance, celle qui nous a dirigés vers notre propre recherche, c'est la culture américaine. Alors, si nous avions fonctionné dans une culture française où il n'y aurait pas eu de hiatus, la pénétration de la culture anglo-saxonne aurait été moins importante. Et il n'y aurait pas eu cette fascination pour l'ailleurs... Ou alors, elle se serait exprimée autrement. Et, lorsqu'il y a fascination, ambition, pour un ailleurs et un demain mythiques, c'est que la culture dans laquelle tu vis ne fonctionne pas bien. Donc, cette fascination pour l'Amérique vient des creux et des vides de la culture française.

- Ces creux et ces vides sont-ils aussi évidents ?

- Ecoutez... à 18 ans, je lisais la « Série Noire ». Je découvrais Chester Himes. Et en classe, on me parlait de Camus et du « Mythe de Sisyphe » dont je me foutais et dont je continue à me foutre. Mais Himes -et bien sûr qu'il y avait un exotisme- me parlait des petits noirs de Harlem qui vivaient dans des immeubles... Moi aussi, j'habitais dans un immeuble. Je jouais à touche-pipi et je piquais des mobylettes. Alors, je me retrouvais bien plus dans Chester Himes que dans les problèmes métaphysiques des intellectuels français. Ce n'est pas un jugement de valeur. Je dis : c'était comme ça.

- Vous dites : ce n'est pas un jugement de valeur... Mais tout de même !

- Mais tout à fait ! Fils d'ouvrier, je suis très content d'avoir pu fréquenter Ronsard ou Villon. Mais la culture française ne s'est pas reproduite après la guerre comme elle aurait dû le faire pour intégrer en son sein les gens qui n'étaient pas, soit d'origine bourgeoise, soit de Paris. C'est ça, la contradiction. On peut, évidemment, parler en France de démocratie culturelle. Seulement, c'est une démocratie d'aspiration vers le haut et vers le centre, mais jamais de prise de parole du bas et de la périphérie. Il n'y a pas de dialectique culturelle en France. Il n'y a qu'un unitarisme.

- Ca ne m'explique pas encore cette référence à l'Amérique !

- Pour moi, cette référence est passée par la littérature, comme, plus tard, pour d'autres par le cinéma et la musique. Mais, l'Amérique, à mon époque -il y a 20 ans- il fallait la rêver, donc l'inventer. On inventait sous le sceau de l'Amérique. C'était le pays de l'invention. Qu'on inventait. C'est pourquoi j'ai écrit « Américke » avec « ck » comme rock ou Donald Duck. Maintenant, malgré le rétrécissement du mythe américain, puisque l'Amérique, on n'a plus à l'inventer, on la connaît... - elle est là, transformée en marchandises- l'Américke (ck) continue à fonctionner comme un réservoir de rêves. C'est à dire que l'Américke est partout, comme un ailleurs et un demain que l'on va construire. Et cette référence, actuellement, est la seule alternative au chauvinisme et au rétrécissement ambiant.

- Donc, pour vous, l'Amérique -même sans « ck »- reste une référence...

- Bien sûr, puisque les intellectuels français ont depuis longtemps démissionné et pour la culture française et pour leurs jugements sur l'Amérique. Moi, je dis que la culture française meurt de ne pas avoir assez d'affluents internes. Les affluents externes, nous les avons : tous les ailleurs. Mais pour affronter ces affluents externes, pour leur faire trouver leur vraie place, pour les juger, pour les trier... il faut s'appuyer sur quelque chose de fort. Et la culture française ne l'a pas. Alors, il faut s'appuyer sur autre chose...

- Où l'on retrouve, sûrement, la culture occitane !

- Exactement ! Parce que la culture occitane est dans une situation différente. Une langue et une littérature qui ont toujours été occultées. Et qui n'ont jamais pu dire que leur occultation. Et parce qu'elles le disent, elles condamnent l'occultation de toutes les autres cultures. C'est dire que pour moi, il n'est pas question de sauver la culture française mais de la transformer. En somme, il faut mettre en œuvre une dialectique entre nos américkes intérieures inventées et l'inventions des américkes extérieures. Pourquoi ? ... Parce que les américkes extérieures, on les invente par notre regard sur elles.

- Et dans tout ça, quelle place pour les intellectuels et les artistes ?

- C'est ce que je pose dans mon livre... En France, compte tenu du poids du centralisme et aussi compte tenu de l'unitarisme culturel, le rôle des intellectuels et des créateurs, aujourd'hui, est d'être les porte-paroles des muets. Pour moi, il faut renverser les choses ; il faut qu'ils soient ceux qui délient les langues. Le peuple est parlé par les artistes mais pour qu'il parle il faut que les artistes fabriquent des codes de communication. C'est un travail universaliste. Je ne crois pas qu'il peut y avoir de grandes œuvres si, en face, il n'a pas un folklore grand. Un folklore contre lequel le créateur réagit. On contredit le folklore passé et on féconde le folklore suivant. Et maintenant, il s'agit d'inventer le nouveau folklore de la France plurielle. Propos recueillis par Louis Destrem. Vive l'Amérique ! » par Claude Sicre (éditions Publisud)

16 - Se casser, se caser, ou se caler

A la fin de 1987, avec mon ami René Merle nous avons éprouvé le besoin de faire le point sur nos engagements occitanistes si différents. Nous avons envoyé un texte de quatre pages pour chacun à une centaine de personnes (50 de son côté, à savoir le Sud-est, et 50 de mon côté, à savoir le Sud-ouest).

Le texte de René Merle est consultable sur son blog d'archives occitanistes sous le titre : Ni déceptions, ni illusions.

Je ne me souviens pas avoir eu des réponses à des préoccupations qui sans doute passaient largement au-dessus de celles des lecteurs choisis.

Je reprends ici le mien qui donne mon état d'esprit de l'époque.

C'est très difficilement que je suis devenu occitaniste.

Peut-être est-ce pour cette raison que je m'acharne à la fois :

- à participer à ce combat essentiel
- à chercher les causes de ses drames ?

Je pourrai faire l'inventaire des résistances qui m'empêchèrent longtemps de franchir le pas. Ce serait un travail utile mais négatif.

Je pourrai faire l'inventaire de ce que cet engagement a ensuite produit comme conséquences importantes dans ma vie. Ce serait un travail tout aussi utile mais tout aussi négatif.

Aujourd'hui où vais-je situer le positif ? Par un seul fait :

-mon engagement occitaniste a eu comme conséquence majeure de changer mon type d'engagement occitaniste.

Tout ce qui, dans l'engagement occitaniste permet de sortir de l'Occitanie⁸⁴ est la richesse même de cet engagement.

Une petite anecdote pour faire travailler cette première idée. Quand je vois que la langue occitane est inscrite au bas de l'échelle linguistique, je me demande ce que signifie un combat pour l'égalité des langues donc pour l'égalité en général.

En quoi le combat occitaniste apporte-t-il quelque chose en plus car, la même réflexion pourrait naître à partir de la situation d'autres langues dans le monde ?

N'essayons pas trop vite de chercher ce "plus". Contentons nous pour le moment de répertorier quelques moyens d'ouverture vers le monde par la démarche occitaniste, même s'il s'agit de moyens se rencontrant sur d'autres terrains.

Articulation première : culture-peuple

Sur le marché des produits culturels de notre société libérale-libertaire on perd non seulement son argent, mais son être. Que la culture soit une marchandise, passe encore, mais une marchandise dans la société d'aujourd'hui alors gare !

La chanson deviendra musique de fond supermarché.

Le film deviendra saucisson-publicité-télévisé.

Le journal, papier glacé, photo truqué, écrits aseptisés.

Or, la culture n'est pas que la liste des produits culturels commercialisés. Inutile là aussi de tenter une définition car le temps de la trouver et elle est déjà perdue. Il s'agit de mesurer le mouvement qui tente de déculturer le peuple pour le «cultiver».

Je ne veux en rien simplifier, sur le terrain occitan, l'articulation peuple-culture. Je ne veux pas dire que parce que la langue occitane a longtemps été conservée par le peuple, il en est sorti une culture populaire originale à faire connaître. Je m'en tiens simplement à pointer cette articulation dans le cadre d'une société où la question de la culture prend une dimension capitale et où le peuple n'est plus ce qu'il était.

⁸⁴ Le terme « occitanie » est très peu présent et aujourd'hui encore je l'utilise avec précaution sauf que comme la droite a repris le mot Les Républicains, voilà que ma Région a repris celui d'Occitanie. Deux massacres équivalents !

Articulation deuxième: langue-individu

Le souci de l'individu est à la mode : on l'appelle l'individualisme.

De l'individualisme on passe sans problème à la liberté.

L'individu peut prouver son importance puisqu'il peut choisir : on appelle cela le libéralisme.

Et pourquoi ne peut-il choisir sa langue ?

Et pourquoi, lui explique-t-on, les nécessités font qu'à choisir plusieurs langues en 6^{ème}, il choisira massivement l'anglais au nom de la liberté nécessaire ?

Quand on mesure que la langue est au cœur de la constitution de l'individu, le discours survalorisant une langue par rapport aux autres fait voler en éclats le discours libéral.

Lubat dit de Manciet qu'il est "un quelqu'un" comme Kenny Clarke lui disait à lui : "Chapeau mister Lubat, you're a man, you're Lubat. Les français les blancs en général essaient d'imiter les noirs. Ridicule ! Vous, vous êtes vous !"

Pas étonnant si ensuite Lubat est devenu occitaniste à sa façon (et je reviendrai sur cette expression à sa façon).

Pas étonnant si je pointe cette articulation dans l'espoir de contribuer à concevoir, non plus un autre individu, mais une autre personnalité.

Articulation troisième : décentralisme-centralisme

Encore un thème à la mode, un thème consensuel : la décentralisation. Mise en œuvre en 1981, par un ministre maire de Marseille, elle nous interpelle.

Qui peut croire un seul instant que la centralisation est néfaste ? Personne⁸⁵. En conséquence on décentralise pour mieux centraliser.

Qui peut croire un seul instant que le centralisme n'est qu'une centralisation ? Encore personne car au nom de quoi, par exemple, peut-on appeler centralisation la concentration à Paris de tous les éditeurs essentiels alors qu'on sait que dans des pays voisins, ils se trouvent dans plusieurs villes ? Si le centralisme n'est pas la centralisation, c'est quoi ?

Par son ampleur géographique et historique l'Occitanie a posé sans cesse la question du centralisme. Par son existence pratique, elle peut être au cœur d'un projet décentraliste. Sur cette seule articulation on n'en finira pas d'étudier, de chercher, dans les textes, les pratiques culturelles, les contradictions constitutives de la nation française.

Une figure centrale me paraît être celle de Victor Hugo passant de l'aristocratie au progressisme comme la France est passée de l'Ancien Régime à la Troisième République.

Le succès de Victor Hugo tient à des valeurs qui traversent les articulations précédentes. Il a été lu autant à travers son courage d'INDIVIDU qu'à travers sa LANGUE, autant à travers sa mise en scène du PEUPLE qu'à travers ses références à sa CULTURE. Le Victor Hugo populaire n'est pas celui d'Hernani mais il n'est pas non plus celui qui a oublié Hernani.

Victor Hugo s'est DEPLACÉ. Le décentralisme est un déplacement. Pourquoi la culture occitane n'a pas mesuré les déplacements qu'elle pouvait provoquer ? Elle a peut-être fait réfléchir au concept de nation, elle a tenté de l'orienter vers une idée de nation plurielle mais pourquoi a-t-elle toujours été du camp des vaincus ?

Rien ne peut nous épargner un travail de compréhension du centralisme.

Articulation quatrième : changer la façon de changer

Changer la façon de changer. Mettre du mouvement dans le mouvement. En même temps savoir que le petit écran fait écran et lumière.

⁸⁵ Dans le domaine économique la centralisation est féroce. Il ne faut pas confondre centralisation et sa « maladie » le centralisme. Voilà pourquoi le terme de décentralisation est néfaste quand il s'agit de lutter contre les méfaits du centralisme. Il faudrait parler de décentralisme.

Le combat social n'est plus entre ceux qui veulent figer notre société et ceux qui veulent la faire progresser.⁸⁶

Tout le monde veut la faire bouger et c'est dans ce mouvement général que le militant occitaniste doit intervenir pour essayer de l'orienter. En conséquence il doit lui-même se mettre en mouvement⁸⁷.

Et pourquoi le militant occitaniste plus que les autres ?

D'abord il s'agit pour le militant occitaniste de recentrer son terrain d'action en réfléchissant à sa dimension culturelle essentielle.

Ensuite, qu'il se ressaisisse de son passé. Pourquoi ?

L'identité est une question. Sur ce plan comme sur d'autres le militant occitaniste peut se contenter de donner une coloration occitaniste à des thèmes nationaux ou, s'appuyant sur son histoire, il peut retravailler dans un sens novateur de tels thèmes.

Au nom de quoi sur le terrain culturel l'histoire occitane peut-elle nous apporter des valeurs capables de mettre le mouvement en mouvement ou de changer la façon de changer ?

D'abord parce que le combat occitaniste a su prouver son courage à travers les âges. Sans le moindre appui institutionnel, sans le moindre appui du côté des classes sociales, sans le moindre appui financier, ce combat a persisté. Face au combat difficile de tous ceux qui veulent changer les pratiques culturelles cette historique leçon de courage n'est pas sans conséquence. Même sur d'autres domaines comme le politique, comment oublier que Blanqui était de Nice, Barbès de l'Aude, Guesde de l'Hérault et Jaurès du Tarn !

Ensuite parce que les adversaires du combat occitaniste, en l'ayant maintenu dans un ghetto, l'ont obligé à se forger des outils originaux. Vouloir écrire en occitan est un de ces outils qui brise par la pratique, et non par le discours, des situations de consensus. D'autres pistes équivalentes sont à étudier. Et celle-ci par exemple :

- pourquoi dans ce texte, peut-on croire qu'il s'y parle très peu de la question occitane alors que je puis assurer que dans son moindre détail (ne serait ce que son mode de circulation), il est une manifestation d'un engagement occitaniste ?

Ces articulations visent à matérialiser, même de manière brève et incomplète, en quoi l'engagement occitaniste est ouverture sur le monde.

Mais une route n'est pas faite que par les signes qui la matérialisent. Elle est faite aussi par ceux qui y circulent.

Et c'est ici que je reviens sur le "à sa façon" évoqué à propos de Lubat.

Trop longtemps le combat occitaniste a consisté à distribuer des droits de passage sur une route même pas à quatre voies.

Les droits de passages se fixaient :

- à partir de la manière de parler (en liaison avec une idée ancrée dans le peuple : il y a la vraie langue occitane et l'autre)

- à partir de la "vocation" dans le sens du rôle que l'on se donne. Il y avait des "sauveurs" et des "continueurs".

- à partir d'une hiérarchie culturelle.

Il n'était pas question d'être occitaniste « à sa façon » vu qu'il y avait qu'une façon d'être occitaniste. Et par ces querelles, même si beaucoup a été gagné autrefois, aujourd'hui tout risque de se / s'y perdre.

Passons d'un état de ligne occitaniste, à celui de projet occitaniste !

Indépendamment des pratiques de chacun, tous ceux qui font quelque chose peuvent contribuer à l'émergence d'un projet.

Je crois capital de relancer une machine unitaire du mouvement occitan.

⁸⁶ Cette phrase est au cœur de mes luttes et je m'étonne de l'avoir écrite dès 1987.

⁸⁷ Cette phrase est la plus marxiste du tête.

Je crois que l'IEO d'aujourd'hui peut contribuer à cette aventure. Pas telle qu'elle fonctionne, mais telle qu'elle peut devenir grâce à ses potentialités.

Je ne dis pas que les causes des drames de l'occitanisme sont dans ses querelles puisque je reconnais que, pour une part, elles furent bénéfiques. Je dis plutôt que face aux enjeux actuels, les querelles ne sont plus permises. Il s'agit d'un luxe du passé. Les déçus ont malheureusement plus de mille drapeaux. La querelle n'est que la voie noble du renoncement.

Elle est fréquente entre occitaniste car le renoncement y est plus difficile qu'ailleurs. Je sais que ce que j'écris est dur mais si demain je renonce à mon tour, je m'appliquerais cette même analyse⁸⁸.

En attendant ce jour, que j'espère lointain, je continue de chercher à comprendre.

L'Occitanie n'ayant pas été centralisée, elle est restée divisée ce qui ne pouvait que donner à la querelle un air habituel.

Tant que la langue restait vivante dans les campagnes et les villes, la querelle pouvait être une marque de vivacité, d'invention, à côté d'inévitables futilités. Quand la langue se meurt, la querelle doit aussi mourir. D'abord parce que la mort de la langue est plus que sa mort.

Finalement la mort de la langue ne se produit pas essentiellement par une politique linguistique, ou sociale ou économique.

On évoque la répression à l'école⁸⁹ sous la Troisième République mais la langue était encore vivante en 1945. On évoque les progrès du désert mais Toulouse n'a jamais été aussi peuplée.

La mort de la langue s'inscrit dans un plan d'ensemble d'assassinat de la vieille France, plan mis au point à partir du Plan Marshall et qui avait l'avantage de n'avoir à prendre aucune mesure anti-occitane pour tuer la langue. Au contraire la France pouvait se payer le luxe d'une loi Deixonne.

Si l'histoire n'a pas suivi les espoirs de l'IEO de 1945 ce n'est pas une bonne occasion pour cesser tout combat au sein de l'IEO ou ailleurs.

Est-ce que je dis plus haut que l'IEO peut jouer maintenant un rôle unificateur, pour dire que ceux qui s'activent dans d'autres lieux, sur d'autres terrains le font, à fond perdu ?

Au contraire il faut prendre en compte l'ensemble de la richesse et de la diversité d'approche et de vie de l'occitanisme moderne pour construire un projet adapté aux temps présents. Dans le prolongement de ce travail, au nom de l'efficacité, tout le monde pourrait éventuellement se retrouver dans le même bateau.

Peut-être qu'un des drames de l'occitanisme est le fait que ceux qui cherchent à comprendre et ceux qui agissent sont souvent les mêmes.

Il est difficile de prendre le recul nécessaire au chercheur quand, en même temps, on est au cœur de l'action. On ne peut pas être au four et au moulin. Et pourtant c'est en même temps une richesse qu'il n'y ait pas de coupure entre le penseur et l'acteur.

Il faut simplement réarticuler acteur et penseur. Il ne s'agit pas ici d'une articulation qui concerne les ouvertures propres de l'occitanisme mais les nécessités propres du militant occitan. Il est d'ailleurs logique que les articulations stratégiques se matérialisent au niveau du militant par des articulations spécifiques. Alors ?

Se casser, aux deux sens du terme (sens familial et sens habituel) n'est pas une solution (sous entendu, non pas se casser de l'IEO mais du mouvement occitan).

Se caser en attendant mieux ne peut apporter rien de mieux.

Se caler ? Oui se caler sur des valeurs générales, par-dessus les cadres habituels, se caler sur une action diverse et continuer.

31-10-1987 J-P Damaggio

⁸⁸ Tout en restant occitaniste, j'ai quitté le mouvement occitan sur la pointe des pieds, sans chercher querelle à personne, en 1994.

⁸⁹ Cette répression était globalement acceptée par la société, et souvent, la présenter avec des yeux d'aujourd'hui, conduit à des contre-sens.

17 - Révolution n°724, 13 janvier 1994 Tribune de discussion du 28 ème Congrès du PCF

**Félix-Marcel Castan
Cellule du Centre
Section de Montauban
Fédération du Tarn-et-Garonne**

Cette faim de démocratie réelle, aussi bien politique que sociale (pour la nation et pour le parti), qui caractérise de bout en bout les textes proposés à la réflexion du congrès, devrait nous inciter, me semble-t-il, à regarder en face les problèmes du développement culturel, à leur accorder une place plus importante dans les combats d'aujourd'hui. La culture nous intéresse d'abord pour sa dimension pédagogique, assurant la santé intellectuelle des citoyens... Fournir à la création des moyens financiers correspondant aux besoins est évidemment un préalable absolu à toute politique culturelle digne de ce nom.

Mais ce n'est pas suffisant. La culture est aussi action, dans son essence même : elle mobilise des énergies de toutes sortes.

La question de l'« exception culturelle », qui s'est brusquement posée au cours des négociations du GATT, contre l'assimilation des produits culturels à des marchandises, soumises aux lois de la concurrence, niant leur signification et leur dynamique propre, a joué comme révélateur ; elle oblige à admettre que l'identité culturelle constitue une pièce majeure de l'ordre national, sa clé de voûte structurelle.

On ne peut rester muet devant ce qu'il faut appeler un malaise congénital de notre culture, en voie d'aggravation.

Qu'une part de malaise soit nécessaire et consubstantielle au fait culturel lui-même, qu'elle alimente en tout temps la création, et l'aide, comme l'oxygène, à se régénérer, c'est vrai ; l'on pourrait être inquiet d'une activité culturelle qui ignorerait le malaise qu'elle a pour mission de surmonter en l'exprimant, en le faisant bouger. Mais certains malaises risquent d'être mortels. Il s'agit alors de crises véritables... Je parle ici d'une crise sournoise, parvenue aux limites de l'incontrôlable, une anémie pernicieuse, le mal centraliste bien connu, mais jamais combattu franchement.

Tout programme de démocratisation appelle des actions décentralisées. Il faut examiner les conséquences pour la vie intellectuelle d'un fonctionnement hyper-centraliste comme celui que connaît la France. Et faire le bilan de la décentralisation culturelle annoncée en 1981.

Le processus centraliste ne date pas d'aujourd'hui. Il a pris naissance très tôt, sous la monarchie d'Ancien Régime. Il s'est développé dramatiquement au 19ème siècle, en concordance avec l'idéologie bonapartiste, et depuis, les Républiques successives ne l'ont nullement inversé.

Au 20ème siècle, la majeure partie du territoire national s'est trouvée physiquement exclue de la vie intellectuelle fondamentale. Il lui était très difficile d'échapper à la cancérisation « provinciale ». Seul le Centre avait droit de cité culturelle.

Analyser le phénomène et ses causes, si spécifiques de la nation française, mettrait en évidence des intrications complexes du politique et du culturel encore mal élucidées.

L'échec de la décentralisation, à laquelle tout le monde aspirait il y a douze ans, tient d'abord à ce qu'elle a été décrétée au sommet et non soutenue à la base. Des regroupements qui, depuis plusieurs années, prenaient corps peu à peu sur le territoire entre acteurs de terrain ont été écartés. Or, aucune décentralisation ne peut avoir lieu sans l'initiative des intéressés, des acteurs s'appropriant leurs lieux d'aventure morale et intellectuelle.

La décentralisation culturelle ne procède pas d'un simple acte administratif, mais d'un défi d'intellectuels de toutes origines, agissant de leur propre chef. C'est à ce type d'entreprise que je me consacre depuis plusieurs décennies, et le point de vue théorique que je défends est le fruit d'expériences vécues.

Ces projets sont imprévisibles et n'ont de valeur que s'ils ébranlent quelques-unes des certitudes du centre, engageant le dialogue entre eux, avec le centre et avec d'autres centres, français ou étrangers, sur la base du respect de leur originalité, de l'originalité de tous les interlocuteurs. Un permanent débat. Implicite débat fondé sur le principe de l'égalité en droit des cultures.

Une culture polycentrique, qui nous paraît souhaitable en démocratie, reposera sur la dialectique des centres, les dissymétries créatrices, les problématiques de l'altérité. Quant au territoire, le découpage administratif est chose programmable. La créativité culturelle ne l'est pas et ne relève pas des mêmes paramètres.

Il est donc de l'intérêt national de soutenir les initiatives et les actions telles qu'elles surgissent, celles surtout qui ne reproduisent pas les orientations qui l'emportent dans la capitale... Beaucoup se contentent d'un pâle mimétisme : c'est ainsi que depuis dix ans s'étendent rapidement les ravages du centralisme, en dépit des déclarations officielles.

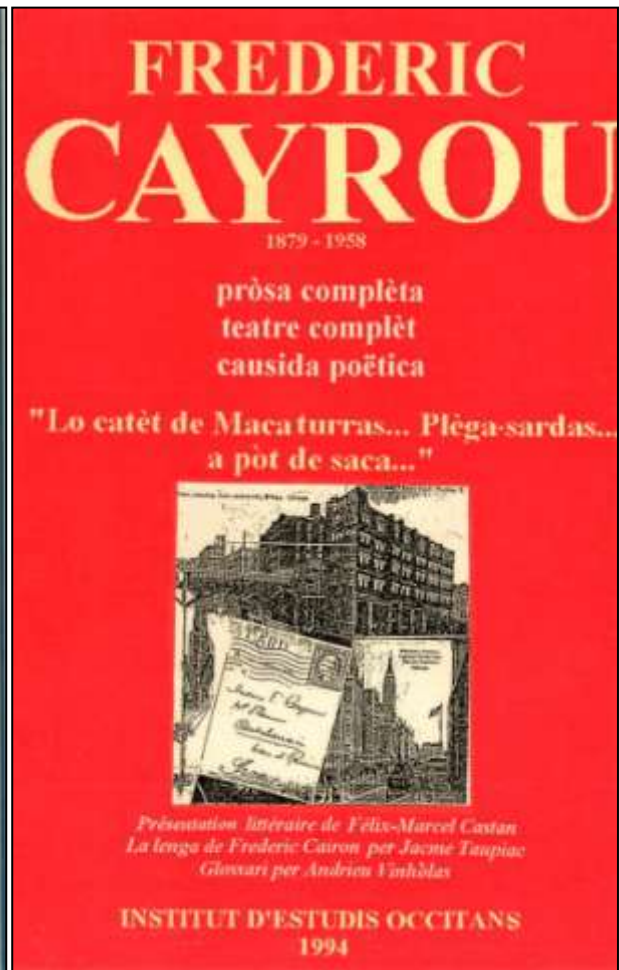
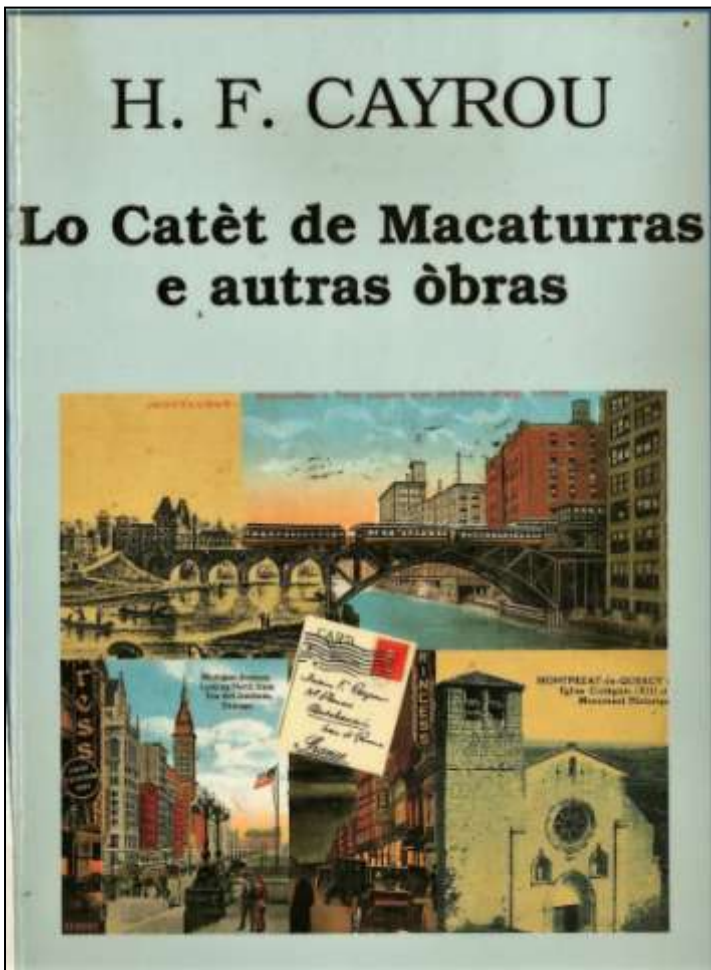
Des cultures autres, portées par des langues autres que le français, acquièrent alors une fonction nationale, car sans leur contribution il est difficile de concevoir de vrais centres, dont la rénovation anti-centraliste a besoin.

L'action décentralisatrice, nerf de toute action culturelle, a pour maxime : plus tu es différent, plus tu m'intéresses. Les risques d'enlèvement provincial sont des risques fictifs, qui n'ont plus lieu d'être dès que la fonction nationale des actions autonomes est reconnue. La régénération des tissus et organes culturels nationaux ne saurait être récupérée par personne. Pas même par les politiques. Mais elle exige que de toutes parts lui viennent des soutiens. Un parti conscient de ses responsabilités et conscient de ce qu'il doit en apprendre, ne peut s'en désintéresser. Il s'en montrera le serviteur, respectueux de l'indépendance de tous ceux qui agissent et créent. Je n'ai pas seulement en vue la santé intellectuelle des individus, mais la santé vitale de la nation et son visage, ennemi des rigidités, en Europe et dans le monde.

Je ne fais pas de proposition concrète d'amendement qui bloquerait le débat, alors qu'il s'agit de l'ouvrir sur un problème urgent, difficile et rarement abordé à la mesure de son importance théorique. Ces réflexions concernent, je crois, à la fois le manifeste et le programme, peut-être même les statuts. C'est une proposition d'enrichissement, à moduler dans le contexte.

18 - Ultime lettre de Félix Castan à mon adresse

Cette lettre me semble instructive d'un point de vue général ce qui explique sa publication ici avec quelques commentaires.



Les deux couvertures sur Cayrou. Au-dessus la couverture retenue (elle rappelle le lien de Cayrou avec les USA et il manque la référence à l'IEO en bas) et ci-contre le projet de Castan.

Félix-Marcel Castan
30 rue de la Banque
82000 MONTAUBAN
tél 63 63 05 67

Mon cher Jean-Paul,

Je n'ai pas apprécié l'autre jour ta leçon de démocratie. La leçon, c'est moi qui aurais pu la donner. Quand on refuse systématiquement le débat, on se met hors de la démocratie. Ce n'est pas à l'éditeur de Tr'oc que j'ai à le rappeler. Depuis un an, à tous les instants, soit oralement, soit par écrit quand je ne pouvais être à la réunion, j'ai expliqué en détail mon point de vue sur Cayrou. Jamais personne n'a daigné me répondre. En août, du Larzac, j'ai écrit à Lacroix : aucune réponse. A la rentrée, avant la réunion, j'ai écrit à Taupiac, Buge et Vignoles (que je considérais comme les responsables de l'édition) donnant en détail mon opinion. Vignoles seul m'a répondu, qu'il était d'accord. J'ai réitéré, en écrivant à tout le monde : personne n'a répondu. En réunion on a tourné autour du pot, mais on n'a pas contesté ma vision de Cayrou, on a une fois de plus refusé le débat. Or le débat est une loi fondamentale de la démocratie : un parlement, une expression organisée des divers points de vue (Partis, associations, presse)... Le nombre et la majorité ne suffisent pas à assurer la démocratie. Les inquisiteurs qui faisaient brûler les hérétiques avaient toute la Chrétienté pour eux : le bonapartisme s'appuyait sur le plébiscite ; le stalinisme recueillait de

grandes majorités aux élections ; les fascismes avaient l'appui des gens ; Hitler avait le peuple allemand avec lui... La démocratie c'est :

1. le débat pluraliste accepté et actif ;
2. le suffrage dégageant une majorité.

Hors de là, il n'y a que caricature.

Dans notre cas, c'était pire. Pour qu'une décision soit réellement valable, quand il y a litige, il faut un quorum minimal (s'il n'y a pas litige les associations fonctionnent souvent plus simplement). Mais que représentait l'unanimité des membres signataires de l'avant-dernière réunion, par rapport aux membres de l'association ? L'une des signataires n'était guère crédible, on le sait. Deux autres forment un couple. C'est vraiment peu. Sans l'ombre d'une explication, - de réponse à ma lettre, ni formule de politesse, s'alignaient les signatures de hallebardiers insolents, qui ne m'impressionnaient guère.

Je laisse tout cela à ta méditation.

Quant au fond, le drame, c'est que je suis seul avec Vignoles à m'intéresser à la littérature occitane proprement dite. Le problème n'est pas de savoir combien d'acheteurs quelconques sont prévisibles (d'autant que l'édition est payée d'avance), mais qui on convaincra parmi les écrivains, les participants réels de l'œuvre littéraire collective : est-ce qu'une place sera faite à Cayrou, sera-t-il réhabilité parmi ses pairs ? Il faut pour cela ne pas s'aiguiller à contre-sens, car tout le monde sera prêt à l'éliminer sans le lire, si les apparences sont trompeuses. - Tant mieux, bien sûr, si on peut en outre diffuser dans un large public.

Montauban, le 5 - 10 - 1994

19 - Commentaires à la lettre précédente

1) Cette lettre ne mentionne absolument pas le sujet du litige à savoir la couverture du livre édité en 1994 par l'Institut d'estudis occitans. Ce travail exceptionnel sur l'œuvre de Cayrou a été initié par Jean-Marc Buge après qu'il ait obtenu des aides européennes pour sa publication. Une belle occasion de rendre le plus vibrant hommage à cet ami avec qui on a commencé la saisie des œuvres de Cayrou sur mon ordinateur puis Jean-Marc a très vite compris qu'il lui fallait aussi se mettre au traitement de texte pour faire le travail lui-même. Une œuvre de 600 pages !

C'est moi qui l'ai mis en relation avec le dévoué André Vignoles pour les corrections et avec l'ami Renat Pautal qui a apporté sa pierre.

Félix Castan est arrivé à la fin du travail pour présenter son introduction à Cayrou que tout le monde était prêt à accepter avec joie. Mais il tenait à ce que cette présentation soit associée à la couverture dessinée et présentée par lui et Betty Daël⁹⁰.

Or pour cette couverture un appel à projet avait été lancé et Daniel Lacroix (devenu depuis peu président de l'Université Jean Jaurès à Toulouse) et M-E Basso avaient été les seuls à répondre. Donc le débat portait pour savoir si on acceptait ce projet ou celui apporté à la dernière minute par Castan, ce dernier indiquant que sans sa couverture il ne donnerait pas son introduction.

Et l'unanimité, sauf lui, a été en faveur du projet amené depuis plusieurs mois par Daniel Lacroix.

Voilà pour les leçons de démocratie.

2) Mais le point crucial est toujours à la fin. « Quant au fond, le drame, c'est que je suis seul avec Vignoles à m'intéresser à la littérature occitane proprement dite. » Depuis quatre ans Jean-Marc Buge travaillait à la mise au point de ce livre et il n'avait aucun intérêt pour la culture occitane ? Quant à André Vignoles, passionné de pétanque autant que d'occitan, je l'ai tant connu que je peux assurer qu'il se passionnait autant pour la langue, les coutumes, ou la vie en général, qu'à la littérature elle-même⁹¹. Pour Daniel Lacroix voir propres œuvres.

Une passion telle pour la littérature qu'il peut ensuite écrire : « Le problème n'est pas de savoir combien d'acheteurs quelconques sont prévisibles... ». En effet, parmi les lecteurs de la littérature occitane, il y a les acheteurs quelconques, et l'élite, et Félix veut s'adresser à l'élite quant la préoccupation majeure de Cayrou c'était de s'adresser au peuple !

⁹⁰ Les deux couvertures sont dans e dossier « photos ».

⁹¹ Du 8 au 12 août 1988 j'ai participé avec grand plaisir à la semaine occitane qu'il a organisé à Saint-Antonin.

3) Comme il évite de parler de la couverture il ne dit pas un point avec lequel je suis totalement d'accord au sujet d'une image pour la couverture : « soit le portrait de Cayrou, soit le dessin de Bergère illustrant *A pot de saca*, parce qu'il met en évidence la source paysanne de l'inspiration de notre auteur ». Ce dessin de Bergère aurait pu être repris dans le livre mais il a été négligé. Comme les autres couvertures de livres de Cayrou.

4) Félix Castan a dirigé sa propre association avec le Festival, et je n'ai jamais noté la présence de points en débat. Tout comme il n'a jamais répondu à mes envois de travaux, sur des sujets lui tenant à cœur : le livre sur Mary-Lafon, celui sur les sans-culottes de Montauban, ou la lettre précédente envoyée avec René Merle. Ainsi s'est achevé mon action auprès de Félix.

PERSPECTIVE OCCITANE

Par Félix-Marcel Castan

Ce texte ne dit rien de plus que les textes précédents. Il est seulement ici pour montrer une certaine légitimité donnée par la revue Europe de janvier-février 1985. Rappelons que la revue est dirigée alors par Pierre Gamarra qui est Tarn-et-Garonnais. J-P. Damaggio

Le groupe de travail du centre toulousain de l'I.R.M. sur « La question occitane » mène de pair depuis trois ans une réflexion méthodologique et l'établissement des faits, en se plaçant constamment dans une perspective historique. — Le mouvement occitaniste n'est pas un mouvement socio-politique, en dépit de quelques vellétés groupusculaires, contradictoires entre elles. Nous le considérons comme un important mouvement culturel, et nous tirons les conséquences de cette définition nette, en nous gardant en outre de tout populisme.

La culture serait-elle comme une nuée, sans rapport avec la terre ? Nullement. Mais les motivations sociales de la création ne sont pas simples, et ne peuvent être réduites à des schémas immuables, ainsi qu'une idéologie grossièrement positiviste le ferait croire, à l'encontre des méthodes du marxisme.

Trois grands moments historiques ont conféré à notre culture un visage distinct : le 11^e siècle, le 16^e siècle et le 19^e siècle. Le reste en découle.

Au 11^e siècle, la domination de l'Église s'est d'abord imposée aux pays occitans : les premiers chefs-d'œuvre littéraires en langue vulgaire sont apparus dans les monastères, de même qu'une musique religieuse en plein renouvellement, et les arts plastiques ont connu un prodigieux développement qui leur assura un rôle directeur dans l'art roman. Là ont pris naissance les deux grandes idéologies qui ont orienté pendant plusieurs siècles les sentiments du peuple chrétien, la paix de Dieu et la croisade au Saint-Sépulcre.

Un siècle durant, en sa phase fondatrice, l'ordre de Cluny, gouverné par des abbés occitans, façonna l'idée d'une chrétienté indépendante des pouvoirs laïcs.

Le trait spécifique qui différencie ce pays et qui permit l'extension de la puissance de l'Église sur la société, réside dans un manque : non seulement la féodalité y était moins bien structurée, mais surtout elle ignorait cette clef de voûte, source de toute discipline, qu'était ailleurs le pouvoir royal. En l'absence de rois effectifs, l'Église put jouer ici un rôle politique qu'elle jouait moins directement dans les autres pays.

A toutes les époques, le pays occitan compensera une lacune politique par un plein culturel.

Au 12^e siècle, éclate le chant des troubadours, qui substitue aux lois, règles et conventions des hommes de Dieu, la religion de l'amour mondain, les valeurs naturalistes d'une morale obscurément hérétique, toute proche de la sensibilité actuelle et des revendications de la jeunesse et de la femme d'aujourd'hui.

Ainsi la chevalerie constitua sa propre idéologie, contre la tutelle ecclésiastique, qui pesait lourdement sur les mœurs et sur l'éducation. Conflit ouvert aux aspects moraux, autant qu'économiques : une langue sans État, une poésie d'importance européenne.

Pas de projet national.

Un siècle plus tard, l'Église réagit violemment en lançant sur ce pays une croisade sanglante, pour réprimer une contre-religion, l'hérésie cathare qui prospérait en liberté à tous les niveaux de la société, alors que dans les autres pays la répression des gardiens de l'ordre en avait limité les progrès.

Ce pays sans roi commençait en effet à échapper réellement sur tous les plans au contrôle de l'Église, et faisait tache, faisait scandale, au sein de la chrétienté.

Après la croisade et la chute de Montségur, un siècle d'inquisition fut encore nécessaire pour réintégrer ces populations égarées à la loi romaine.

En bref, au long de quatre siècles, la problématique occitane tient dans son rapport aux idéologies de l'Église.

La conquête du Languedoc par le roi de France, vingt ans après le début de la croisade, a une signification latérale par rapport à la signification centrale des révoltes hérétiques, des conflits à la fois économiques, religieux et culturels auxquels les diverses classes se sont tour à tour associées, sur le chemin de leur émancipation.

Les seules formations sociales relativement cohérentes étaient des structures communales, et en particulier la « patrie toulousaine », qui rayonnait sur une large zone.

Mais aucune unification de caractère national, répétons-le, n'était perceptible.

Ainsi ce pays, au temps de son indépendance, du fait des conditions de son existence, a connu des tensions de classes et de générations, et de grands remous idéologiques libérateurs, mais il n'a pas élaboré l'idée nationale de type classique.

C'est la raison pour laquelle, en dépit de résistances locales aux significations diverses, il ne fit aucune difficulté à entrer au 16^e siècle dans une deuxième destinée, au sein de la nation française.

La renaissance littéraire et culturelle de l'Occitanie dès les 16^e et 17^e siècles a quelque chose de paradoxal. Elle survient en pleine crise de l'État monarchique, non contre lui, mais pour participer à sa rénovation. Les armées gasconnes rétablissent l'ordre national ébranlé.

Après un temps de flottement et de grave incertitude, qui avait suivi la Saint-Barthélemy, alors que toutes les hypothèses avaient paru possibles, dans l'agitation des esprits et l'émotion des villes méridionales divisées entre deux religions, une volonté pacificatrice se fait jour, dont le roi sera le symbole et le magistrat.

Un groupe de poèmes épiques en occitan et en français traduisent alors cette grande espérance collective, qui aura valeur fondatrice pour la nation française. L'esprit juridique des occitans fit merveille dans l'élaboration de principes qui, énoncés à chaud, mettront deux siècles à s'incarner et inspireront la révolution de 1789. Le poète Guillaume Ader écrit que la Gascogne a engendré la France.

Entre la mort d'Henri IV et l'avènement de Louis XIV, la littérature occitane formule l'acte d'adhésion du peuple occitan à la construction politique qui devra garantir la vie de tous, et le bonheur de chaque ville.

Les grandes révoltes paysannes ou les résistances urbaines qui emplissent la même période, surtout en terres méridionales, correspondent, en revanche, à la mise en place de pesants appareils d'État et d'une insupportable fiscalité, amorce du centralisme administratif.

Aucun mouvement populaire n'a par la suite mis en cause l'unité nationale : on a lutté pour les libertés religieuses, municipales ou sociales... Il va de soi que là où des valeurs identitaires sont présentes, ces luttes deviennent plus aiguës, et ce fut souvent le cas ici.

Pendant trois cents ans, sous des formes diverses, la littérature occitane expérimente au positif sa situation d'altérité linguistique, au sein de la nation commune... C'est seulement sous le second Empire que surgit une situation conflictuelle : alors commence une période entièrement nouvelle.

La renaissance félibréenne pourrait être étudiée en rapport avec ces nombreux mouvements sociopolitiques qui naissent alors un peu partout en France et contestent l'étatisme unitariste en même temps que la domination de l'argent : dans le Midi plus qu'ailleurs on parle de fédéralisme, de communalisme, à tonalité généralement proudhonienne. La littérature occitane, d'autre part, se

reconstitue dans une contestation radicale du centralisme socio-culturel. Mais les relations concrètes entre les deux mouvements sont rares, partielles, intermittentes et superficielles. On ne peut dire qu'il y ait fusion : il s'agit plutôt de deux revendications parallèles... Il est pour cette raison exclu qu'on puisse assimiler la renaissance d'Oc au réveil des nationalités d'Europe, en dépit d'apparentes similitudes. Nulle part ne se manifeste ici une conscience populaire nationalitaire. Les chefs-d'œuvre de la littérature d'Oc contestent le centralisme ravageur, mais dans leur sentiment profond les écrivains admettent l'appartenance à la nation, une citoyenneté française qu'ils revendiquent même contre l'arbitraire dont leur culture et leur langue sont victimes.

Si nous résumons la signification des trois grands moments historiques de la tradition occitane, nous dégagerons mieux la perspective contemporaine.

Au Moyen Âge une querelle grandiose avec l'Église donne naissance sur notre sol à une sorte de contre-chrétienté, finalement vaincue par toutes les forces qu'elle défiait, mais si proche de la sensibilité contemporaine.

A l'époque moderne (Henri IV, Louis XIII), notre culture reparaît, à la pointe du processus d'édification de la nation française.

Au 19^e siècle enfin, une nouvelle renaissance, se dressant contre l'idéologie centraliste, élabore une philosophie de la pluralité culturelle.

Aucune période ne donne lieu à une littérature étroitement localiste et encore moins passéiste. Il s'agit chaque fois de répondre à une problématique structurelle de la société : pour la théocratie, puis contre elle ; pour la nation ensuite ; contre le centralisme enfin.

La base matérielle réside chaque fois dans la langue, sur laquelle et à partir de laquelle intervient la création culturelle qui remplit de la sorte sa fonction identitaire.

Au cours de ces trois aventures successives, l'Occitanie a élaboré des rêves, des pensées, des visions du monde, de la société et de la vie culturelle qui restent parfaitement d'actualité : l'idée d'amour telle que les troubadours l'ont professée, la conception d'une nation ouverte telle que l'ont imaginée Garros et la Boétie, le scandale centraliste de la France contemporaine tel que les écrivains occitans le connaissent, le vivent et le combattent, voilà des héritages inaliénables. Ce ne sont pourtant que quelques exemples parmi d'autres, majeurs il est vrai.

Notre groupe de travail s'est défié des théorisations artificielles. Il a observé tout d'abord que ni la littérature occitane ni la revendication occitane n'étaient d'origine populaire. On ne peut imaginer hiatus plus profond entre une création et son peuple. Impossible de déceler la moindre initiative populaire en faveur d'une langue et d'une culture universellement ignorées et méprisées.

De cette évidence, on tirera deux sortes de conséquences :

1. La stratégie occitane sera une stratégie d'action culturelle, non une stratégie de luttes de masses ;

2. La signification de la création occitane contemporaine n'est pas à chercher dans une volonté collective dont elle serait l'expression, mais dans une situation d'exclusion historique, dont elle est la victime et le témoin.

L'utopie félibréenne a consisté à croire qu'un peuple était en marche, ou pouvait se mettre en marche. Vision irréaliste, illusion nationalitaire, empruntée à l'exemple d'autres pays, la Catalogne ou l'Irlande. Son échec est un enseignement pour l'avenir.

Le mouvement occitan proprement dit s'est d'abord construit, au cours des années 1920, dans le refus de l'impasse populiste et félibréenne... Il est retombé dans l'ornière populiste au cours des années 1960: il s'y est disloqué, et cherche aujourd'hui en tâtonnant à se reprendre, sur d'autres voies.

La principale difficulté du mouvement actuel est d'ordre théorique. On fait erreur sur la définition de la culture occitane, qui est sans doute plus que toute autre une culture à dominante savante. Littérature d'aristocrates et de lettrés. Par les idéaux, qu'elle défend, elle se rend capable néanmoins d'embrasser le destin de l'humanité tout entière : citons le plus profond de ces idéaux qui l'anime de part en part, de bout en bout, né du fait qu'elle ne comporte pas la fermeture d'un fonctionnement national.

A toutes les époques, ses interventions ont contesté les politiques de force : la force n'est pas droit pour l'homme d'Oc. Le but de l'humanité n'est pas la guerre, mais la paix... Il y a des contradictions

: on citera de grands hommes de guerre occitans et des bataillons sans peur, cela va de soi, la contradiction étant interne à la cité occitane et aux idéologies qu'elle secrète. Toulouse, capitale passionnelle de tolérance mais aussi d'intolérance, a lynché Duranti au 16e siècle, brûlé Vanini au 17e, roué Calas au 18e.

Cependant une longue visée pacificatrice, proprement révolutionnaire dans un monde qui durant un millénaire a usé partout de la violence et de l'enfermement, cette visée démesurément prématurée, vraie constante de sa littérature, a toujours placé ce pays en situation d'hérésie. C'est pour lui que furent inventés les tribunaux d'Inquisition. Il eut tout au long de son existence à souffrir de l'inquisition : successivement une inquisition religieuse, une inquisition culturelle, une inquisition linguistique et parfois politique, marquèrent le destin de ce peuple, en firent un éternel et universel autrui.

Celui dont on ne veut pas entendre la voix, celui dont la prophétie se perd dans les vents contraires, mais qui prépare, au secret de ses entrailles, un futur que nous faisons nôtre, -un futur qui par un juste retour des choses lui restituera peut-être enfin son visage sans pareil.

Le groupe a réfléchi à la manière d'aborder cette sphère culturelle qui en Occitanie, n'étant cernée par aucun contenant politique, semble de ce fait suspendue en l'air. En réalité, elle est en rapport avec toutes les structures, au contact de tout l'environnement, elle se nourrit à toutes les sources, par des canaux mal discernables : maintenir l'investigation se révèle difficile.

Il nous a paru qu'il fallait aller au centre de la sphère, pour en comprendre l'organisation intérieure. Le centre est constitué par ce lieu où la culture rencontre le parler populaire, l'unifie, le repétrit, forme une langue, en un patient travail, et d'autre part crée une littérature audible en principe de partout dans le monde.

Le concept d'Occitanie désigne un sujet collectif que nous définissons comme « identité linguistico-culturelle » : par là il acquiert sa validité scientifique. En dehors de et contre tout régionalisme.

Il est alors possible de questionner une à une les sciences humaines, pour expliquer le phénomène de création, dans ses contextes.

Il est aussi possible d'articuler une action, les actions qui s'imposent :

1. une immense action pédagogique, pour remettre entre les mains d'un peuple entier la culture dont il est frustré ;
2. une action décentralisatrice, tendant à ériger de grands foyers créateurs, des métropoles capables de dialoguer avec le foyer parisien ;
3. une action éditoriale et de diffusion, mettant en circulation un patrimoine de huit siècles pleins, et organisant méthodiquement son étude scientifique, liée aux problèmes majeurs de la science des civilisations.

L'expérience de l'Occitanie porte avant tout sur le rôle des langues dans la spécification des ensembles culturels, important problème, en général traité trop à la légère... Le groupe poursuit son effort d'éclaircissement, afin d'étayer un projet de nation multiculturelle. Nous aurons, chemin faisant, à réapprendre le marxisme, et peut-être à lui reconnaître de nouvelles potentialités.

Félix-Marcel CASTAN

21-Le siège de Montauban de Benedetto

Voici la présentation que Félix Castan fait du Festival d'Occitanie de 1974

SANS PREJUGER DES CONCLUSIONS...

Mettre en question l'espace et les grandes manœuvres de l'art et de la pensée, l'espace inerte, un éther d'avant Einstein et l'ère relativiste : espace sans espace ! On voudrait respirer.

Pas de lieu neutre, ni de point de vue de Sirius pour observer, dissenter et juger, on est toujours de quelque part, non seulement d'aujourd'hui, mais encore d'ici, hic et nunc. Toute activité créatrice secrète, érige son propre observatoire. L'espace de la conscience humaine sera plural ou il sera illusoire.

Au pôle cosmopolite qui désoriente la boussole, il s'agit d'opposer des tensions réelles, multilatérales, spécifiques et structurantes. Chacun regarde de sa fenêtre, de son hublot : construire une société des regards. Montauban, Lodève et le Larzac, Avignon, nos références.

Vilar avait fait la moitié du chemin quand il s'installa à Avignon. Reste l'autre moitié : non point débarquer un jour dans des murs étrangers, mais se mettre à l'écoute d'une autre humanité et d'un autre univers, le nôtre simplement, sachant que ce n'est pas politique de l'autruche et que l'expérience sera vue de tous côtés et jugée.

Condamnée peut-être, alors il faudra savoir par qui.

Il y va du statut de la classe intellectuelle dans le monde de tous : le but de l'œuvre n'est pas la compétition, - rouler à la manière d'une boule de billard sur une table de jeu ! Elle se présente comme un effort toujours recommencé pour mobiliser l'inconscient collectif, pour édifier les architectures dans le paysage et pour justifier les droits de propriété du premier occupant.

La technique de l'écoute varie selon les niveaux et les domaines. C'est une entreprise de longue haleine d'arracher à la parole quand elle sourd, les significations qu'elle véhicule, de les additionner, de les évaluer et de les engranger en forme théorique. A ce prix émerge du chaos un pays de langage, notre Occitanie, un pays imprévisible et qui doit étonner pour être.

L'Occitanie ne peut se réaliser sans déranger l'acquis de pensée comme les lignes d'action. Impossible de savoir à l'avance de point en point comment : il faut décider d'aller ou mène le discours, sans jamais préjuger de ses conclusions.

Felix Castan Mòstra del Larzac 9- IV-1974

Le siège de Montauban

Parmi les efforts importants de la Maison de la Culture de Larrazet pour faire connaître l'œuvre de Félix Castan il y a la publication des actes des journées de 2008 (20 euros pour 400 pages) qui vont bien au-delà des journées elles-mêmes. J'y découvre ainsi un document de 1974 qui présente l'expérience du siège de Montauban qui m'oblige à ces quelques mots. De la page 63 à 67 est repris un article de dominique wahiche et pierre bodin intitulé : *Un spectacle, une population* et publié par la revue Travail théâtral n°7.

Je n'ai jamais écrit sur cette expérience à laquelle j'ai participé et je ne compte pas le faire (elle est une part cruciale de moi-même et c'est suffisant) mais la présentation plutôt sociologique que proposent les deux auteurs est pleine de contre-sens au milieu de quelques justes propos.

L'article repose dès le départ sur un clivage ridicule :

« *Il nous est apparu plus important de rendre compte des étapes du travail et des réactions du public que d'analyser le spectacle en tant que produit fini.* »

Sur cette lancée les auteurs en arrivent à ce constat : « *Peut-être des sociologues auraient-ils pu servir de médiateurs entre le poète et la ville.* » (sans point d'interrogation).

Ne souhaitant pas faire l'inventaire des contre-sens, j'en cite un seul, le moins grave : « *Pour monter le spectacle Benedetto fit appel à des comédiens amateurs.* » Il fit appel à des citoyens qui, de leur vie ne jouèrent que dans cette pièce (ils n'étaient ni comédiens, ni amateurs, ni comédiens

amateurs même s'il y avait des amateurs du théâtre de la FOL). Je vais simplement rappeler ceci : l'expérience est unique, car les énergies rassemblées furent phénoménales, ce qui constitua un gigantesque carrefour qui par définition ne pouvait pas être un produit fini. J'entends par carrefour une rencontre humaine, culturelle, sociale, politique, populaire, comique, festive, heureuse, inquiète, musicale, historique, actuelle... Du premier au dernier jour Benedetto se plaça autant en spectateur que créateur de la pièce, autant en auditeur qu'acteur, autant en jouisseur que victime de son propre envol, et, par cette position, chacun entra dans la danse à sa manière sans se soucier du fini mais pour le plaisir de marcher. A être bref, j'en deviens schématique⁹².

16-05-2010

Les photos du spectacle de 1974

Les quatre photos en noir et blanc du cahier sont de Frances ASHLEY où on voit quelques uns des acteurs qui répètent *Le siège de Montauban* en public au moment du marché de Montauban. Ils sont installés sur des éléments mobiles prêtés par la SNCF.

Les autres photos couleur sont de Jacques Latu.

Puis le cahier couleur contient des photos de JPD.

Ci-dessous la liste de toutes les personnes qui ont participé à la création telle qu'elle a été donnée par le quotidien du Festival.

LES PARTICIPANTS DE LA CREATION

"LE SIEGE DE MONTAUBAN

- Frances ASHLEY ; - André BENEDETTO ; - Pascale BENEDETTO ; - André BERNARD ; - Frédéric CARRAL ; - Gérard CATHALA ; - M-Charlotte CHAMOIX ; - Jean COBAT ; - J-Paul DAMAGGIO ; - Jacques DUFAUT ; - M-Joëlle ENGUIALE ; - Nadine FERRUA ; - Francis FEUTRIER ; - Patricia FIOT ; - Anne FONSAGRIVE ; - Michèle FOURTON ; - Agnès FRANCOIS ; - Isabelle FRANCOIS ; - Maryse FRANCOIS ; - Pierre FRANCOIS ; - J-Louis GAUDAS ; - Jocelyne GUBIOTTI ; - Alain HEBRARD ; - Guy LABADENS ; - Elyane LATU ; - Jacques LATU ; - Guy LENOIR ; - J-Pierre MEYER ; - Charles NEBOT ; - Madeleine RAVEL ; - Michèle REYNES ; - Marie-Hélène SARRASY ; - J-Marc SEYRESSOL.

⁹² Le travail de Guy Catusse m'inciterait à revenir sur le sujet. Nous verrons comment compléter la question.

Sources

Les sources sont citées au fil des pages et reposent surtout sur des archives personnelles.

Cependant je redonne les deux brochures de base publiées par les Editions Cocagne qui rassemblent tout le travail de Félix Castan.

Une identité ouverte, Esquisse d'une phénomé-nologie del l'Occitanie, Format 14x20cm, 84 pages, ISBN 2 905 206 19 0, 6 euros

Au risque des régions... l'occitanie anti-régionaliste, Format 14x20cm, 98 pages, ISBN 2 905 206 18 0, 6 euros

Les deux livres sont présentés ainsi :

De 1980 à 1990, le groupe de l'Institut de Recherche Marxiste (IRM) de Midi-Pyrénées s'est réuni tantôt à Toulouse, tantôt à Montauban, pour échanger, discuter, débattre et faire le point sur la question occitane.

Autour de Félix-Marcel Castan, une dizaine d'irréductibles accueillait des «œuvriers» prestigieux ou actifs de la culture occitane contemporaine.

Félix écoutait et aidait à formuler les interrogations les plus pertinentes, les plus significatives, les plus éclairantes. Il intervenait pour donner des pistes, puis envoyait des courriers de réflexion ou de synthèse, ensuite remis en question et rectifiés.

Félix-Marcel Castan avait récemment repris ces textes de références pour les distribuer en deux ouvrages : «Au risque des régions» et «Une identité ouverte».

L'hommage du 9 février 2002 à Toulouse offre l'opportunité de les publier et de les diffuser. Du néophyte au militant confirmé du domaine occitan, culturel ou/et politique, chacun y trouvera de quoi nourrir et poursuivre débat et action.

Mes livres en lien avec les questions traitées

-*Avignon 2010, Benedetto, Off / Marthaler, In*, Editions La Brochure, 134 pages, 13 euros, 2010

-*Révolution/Contre-révolution, Le cas du 10 mai 1790 à Montauban*, La Brochure, 184 pages, 12 euros, 2013

-*Les sans-culottes, Montauban-Verdun 1793-1794*, réédition, 263 pages, 15 euros, 2016

-*Sur Bolivar*, Karl Marx, suivi de : *Bolivar-Bonaparte ?* Jean-Paul Damaggio et *Lettres de Bolivar* à Flora Tristan, 1576 pages, 15 euros, 2013

Mary-Lafon, quel combat ? Questions à la culture, 124 pages, 1987, auto-édité (sur internet)

Qui a tué Léon Cladel ? auto-édité, 128 pages, 1990

La Question linguistique à Montauban en 1790, revue Lengas n°17

La révolution vue par la province, du citoyen au provincial, actes du colloque de 1989 à Puylaurens (disponible sur internet)

Pouvoir et contre-pouvoir sans-culotte, Lengas n°27

Sur Olympe de Gouges

Lettre au peuple, Olympe de Gouges, préface René Merle (épuisé disponible sur internet)

Olympe de Gouges aux enfers, Ecrits sur le Théâtre, par Olympe de Gouges, La Brochure, 131 pages, 10 euros